LE PHÉNOMÈNE HOUSE OF CARDS *Comment David Fincher a changé la donne avec la série de l'année*

VANITY FAIR

Brillant dehors, MORDANT DEDANS

EXCLUSIF

VISITE SECRÈTE AU CAP NÈGRE
La belle-mère de Nicolas Sarkozy ouvre les portes de la fameuse villa
p. 110

« Nous avons l'art afin de ne pas périr de la vérité. »
– FRIEDRICH NIETZSCHE

AFFAIRE

LE DIVORCE QUI VALAIT 6 MILLIARDS
Pourquoi une rupture menace le tsar du foot français
p. 134

RÉCIT

Le portrait dont **MICHEL HOUELLEBECQ** *ne voulait pas*
p. 154

Roman Polanski

«Ma VÉRITÉ»

POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE CINÉASTE REVIENT SUR LES COMBATS D'UNE VIE PLEINE DE FRACAS
p. 96

RENCONTRE

Cardin
LE MYTHE OUBLIÉ DE LA MODE
p. 122

ET AUSSI

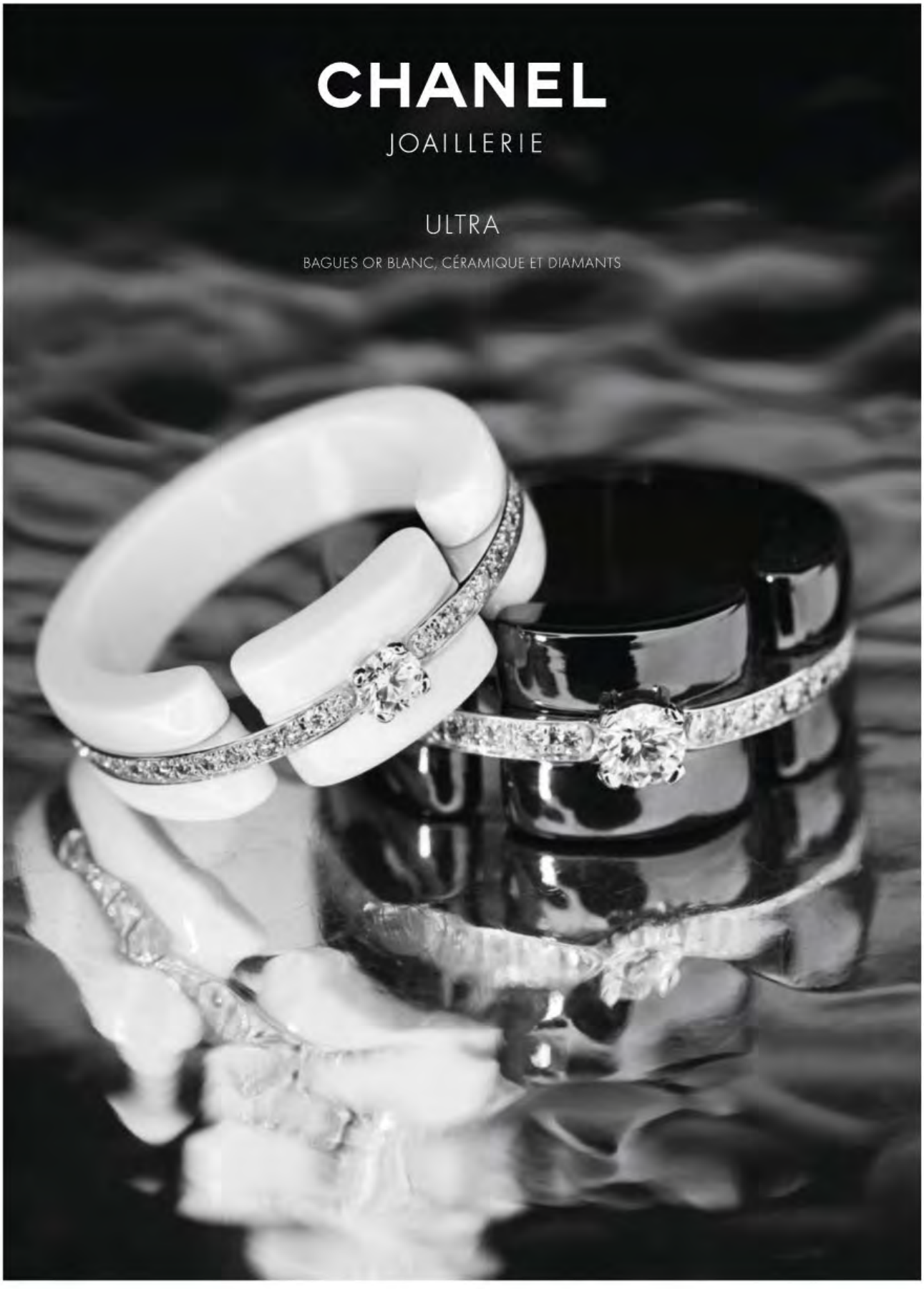
Une nouvelle inédite de **WOODY ALLEN**
MARIO TESTINO *capture l'esprit de la fête*
Qui est **PÈRE GEORG**, *le Clooney du Vatican?*

ROMAN POLANSKI PHOTOGRAPHIÉ PAR JEAN-BAPTISTE MONDINO POUR VANITY FAIR FRANCE
NUMÉRO 5 NOVEMBRE 2013
www.vanityfair.fr

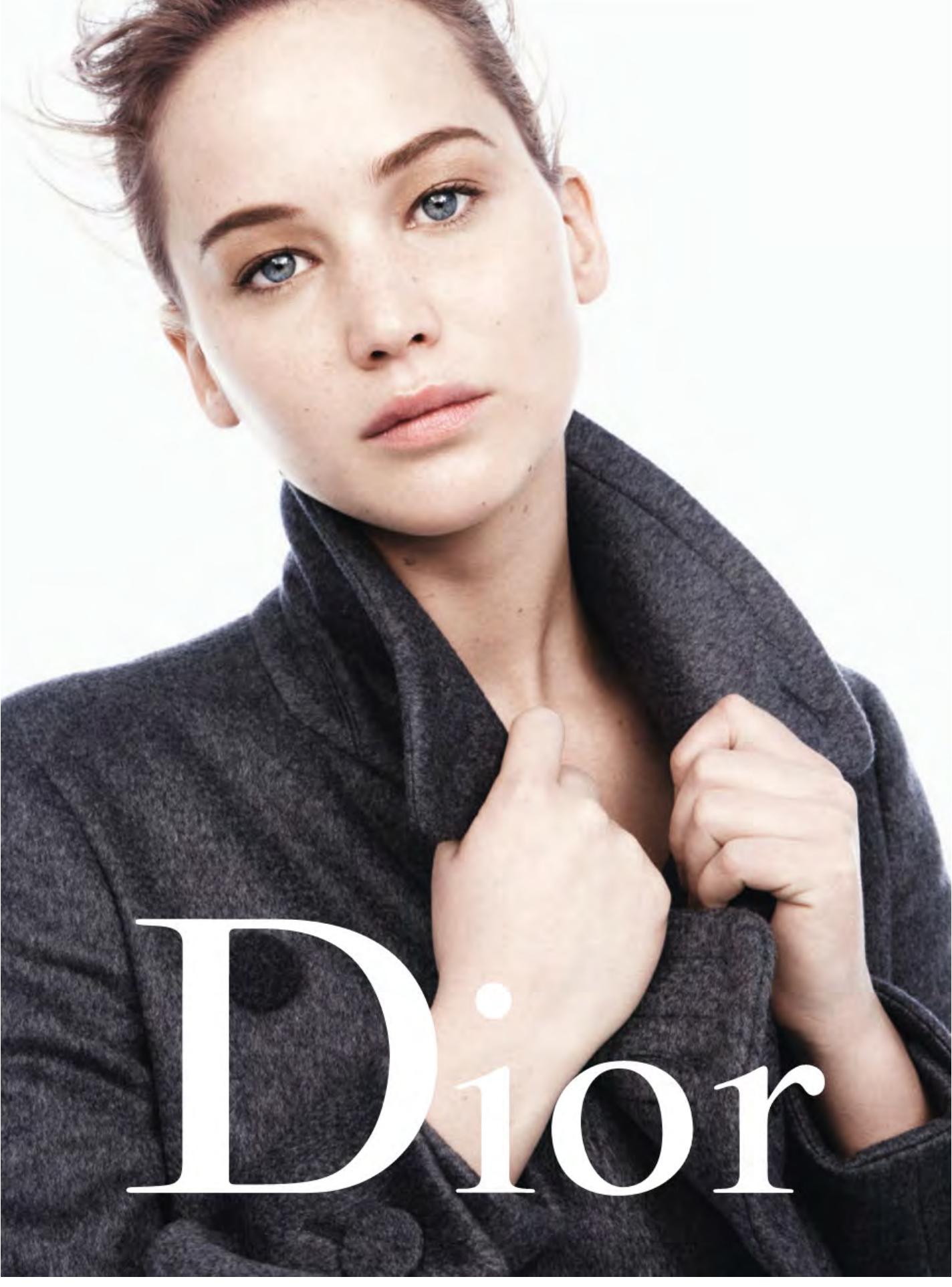
M 04364 - 5 - F: 3,95 € - RD

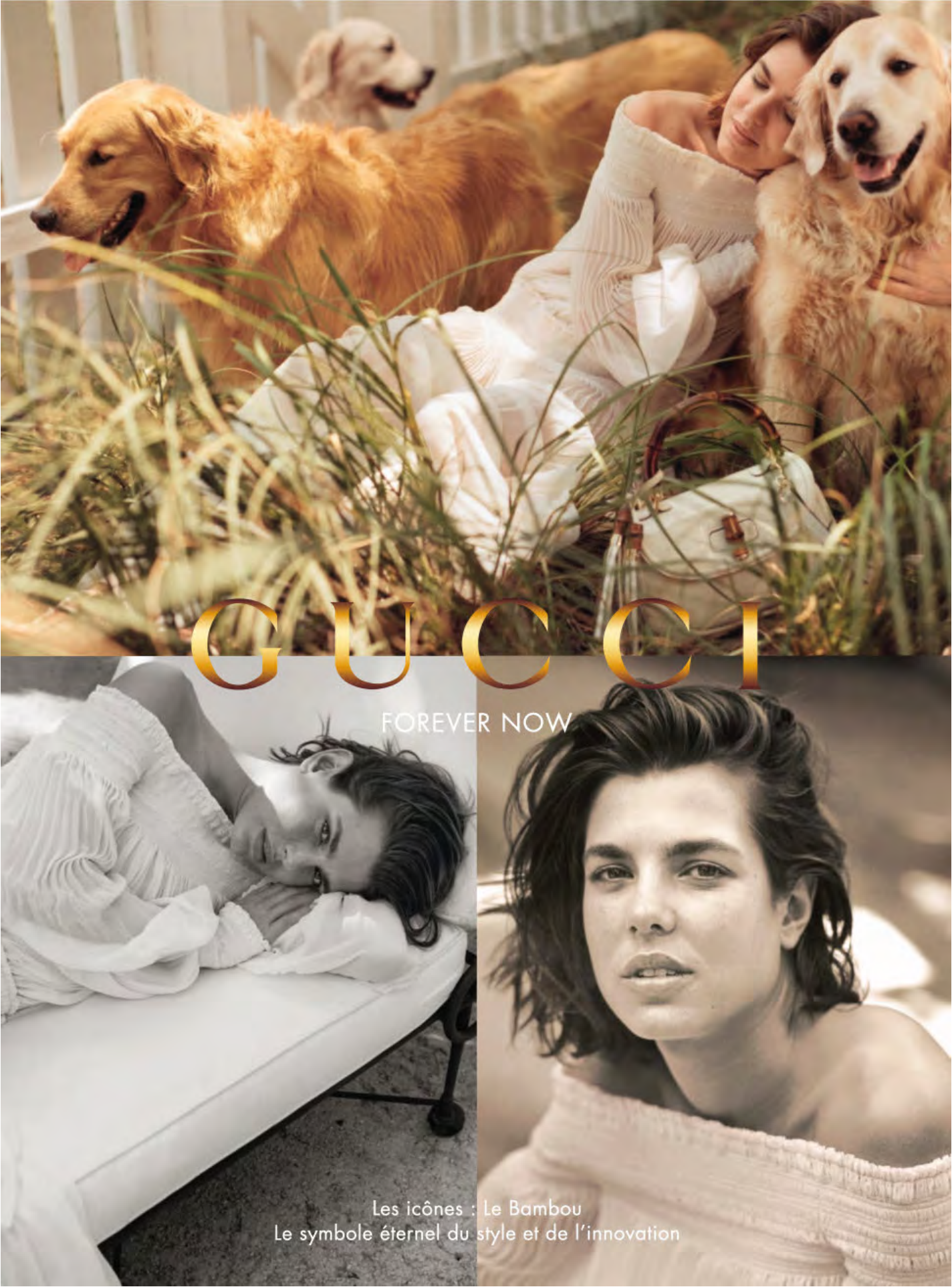
Inaltérable et révolutionnaire, la céramique incarne avec éclat l'audace propre à CHANEL Joaillerie. Première Maison à avoir introduit cette matière haute technologie place Vendôme, elle lui offre sa dimension joaillière à travers la collection Ultra. Codes emblématiques de CHANEL, le noir et le blanc structurent avec force un mariage contrasté. Associée à l'or et aux diamants, la céramique se fait précieuse, arborant une brillance unique qui signe sa singularité.

www.chanel.com La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).


CHANEL
JOAILLERIE
ULTRA
BAGUES OR BLANC, CÉRAMIQUE ET DIAMANTS

www.dior.com - 01 40 73 73 73


Dior


GUCCI
FOREVER NOW
Les icônes : Le Bambou
Le symbole éternel du style et de l'innovation

ESTĒE LAUDER

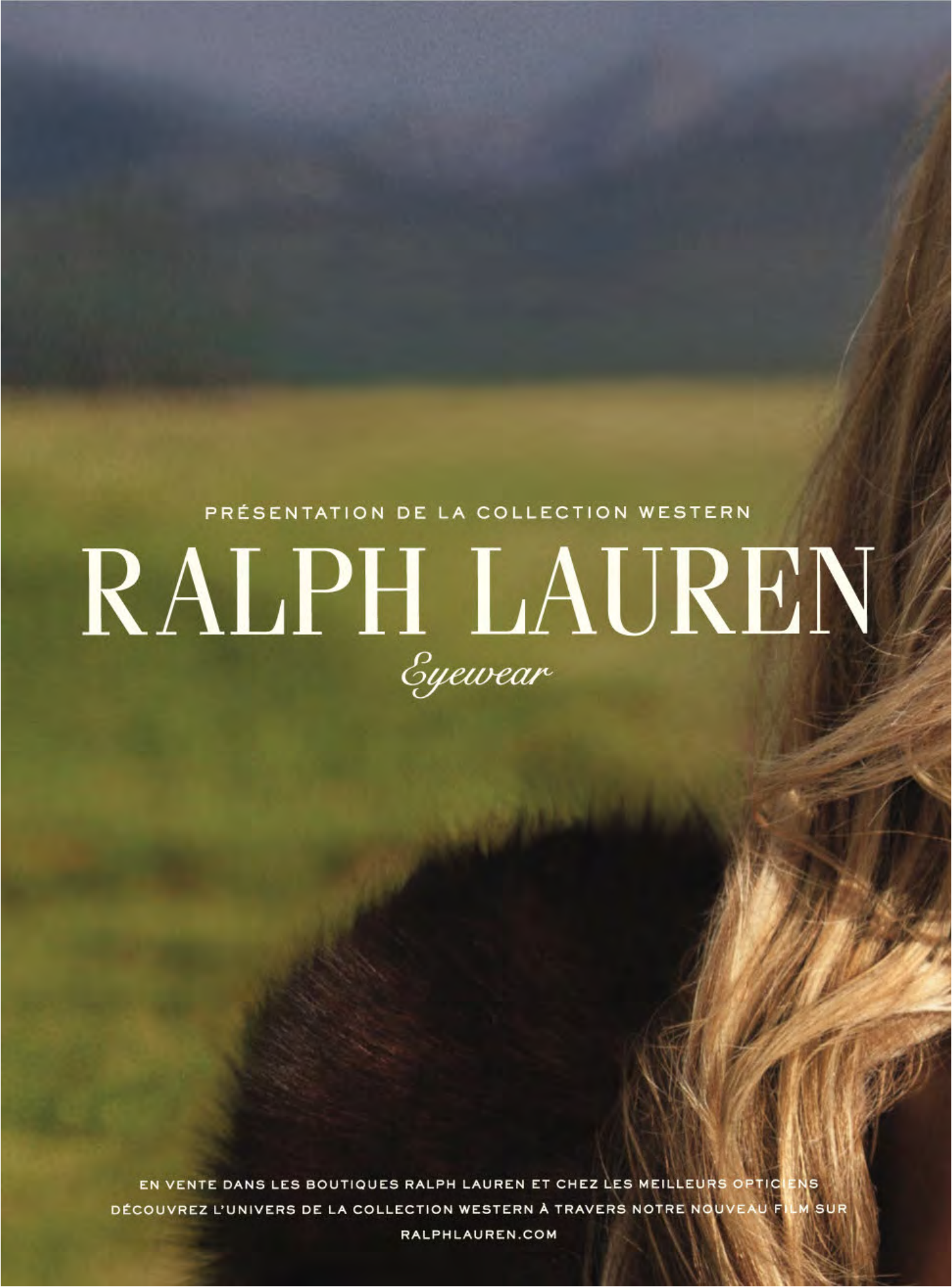
AUSSI INTELLIGENTE QU'INTUITIVE.

Revitalizing Supreme
CRÈME GLOBALE ANTI-ÂGE

La première crème dotée de la technologie IntuiGen™ qui comprend les besoins de votre peau. En activant un gène central, cette crème multi-action hautement performante réduit visiblement l'apparence des multiples signes de l'âge. La peau est plus dense, plus confortable et éclatante de jeunesse.

Testé et prouvé : instantanément, la peau est plus douce, plus lisse et plus lumineuse. En 4 semaines seulement, 92% des femmes montrent une amélioration significative de la densité de leur peau.*

12 BREVETS INTERNATIONAUX.


PRÉSENTATION DE LA COLLECTION WESTERN
RALPH LAUREN
Eyewear
EN VENTE DANS LES BOUTIQUES RALPH LAUREN ET CHEZ LES MEILLEURS OPTICIENS
DÉCOUVREZ L'UNIVERS DE LA COLLECTION WESTERN À TRAVERS NOTRE NOUVEAU FILM SUR
RALPHLAUREN.COM

RALPH LAUREN

En vente exclusivement dans les magasins Louis Vuitton et sur louisvuitton.com. Tél. 09 77 40 40 77

LOUIS VUITTON

SCARLETT JOHANSSON, MATTHEW McCONAUGHEY

DOLCE & GABBANA
the one
DOLCE & GABBANA
the one
DOLCE & GABBANA
the one

SOMMAIRE

VANITY FAIR

p. 88

Un chef-d'œuvre de Mallet-Stevens pour Paul Poiret.

p. 94

L'inspecteur Clouseau apparu en 1963 dans *La Panthère rose* de Blake Edwards.

p. 64

Sur les tables des libraires en novembre.

p. 83

Alma Jodorowsky, actrice.

ROBE, COLLIER ET BRACELET COLLECTION CROISIÈRE BALENCIAGA

FANFARE

Un mois dans la vie de la culture générale

LIVRES, CINÉMA, MUSIQUE, TÉLÉVISION...

p. 47

« House of Cards » : comment la série a révolutionné la télévision. ***Quai d'Orsay* :** Bertrand Tavernier filme les coulisses diplomatiques. **Lethal Studios :** les débuts de Rihanna à La Barbade. ***Just Kids* :** Joana Preiss dans la chemise de Patti Smith. **Marque-page** et **Mange-disque :** l'actualité littéraire et musicale. **Pop-up :** les minutes de l'info futile.

FUMOIR

Un mois dans la vie des idées

CHRONIQUES, CONVERSATION IMPOSSIBLE, FICTIONS, LETTRES DE...

p. 69

Une pièce inédite de **Woody Allen.** La quête de légitimité du **secrétaire du pape**. Une discussion imaginaire entre **François Cluzet, Niki de Saint Phalle** et **Jean Tinguely.** Et la chronique florale de **Dorothée Parterre.**

VANITY CASE

Un mois de luxe, calme et vanités

MODE, STYLE, ART DE VIVRE...

p. 83

Préliminaires avec **Alma Jodorowsky.** Le gang de **Hide Nakata.** Karl Lagerfeld accueille **Carole Bouquet** dans son Photomaton. La villa moderniste de **Paul Poiret.** Les mots et les choses de **Frédéric Nars.** Deux hôtels des **Maldives.** Une nuit à Paris avec **Haider Ackermann.** L'itinéraire d'une bottine **Zanotti.** L'anniversaire de la **Panthère rose.**

ET CÆTERA

ÉDITORIAL p. 35 CONTRIBUTEURS p. 38 CORRESPONDANCE p. 42

VANITY SHOW La **Fashion Week** de New York et le mariage d'**Eva Ionesco** et **Simon Liberati.**

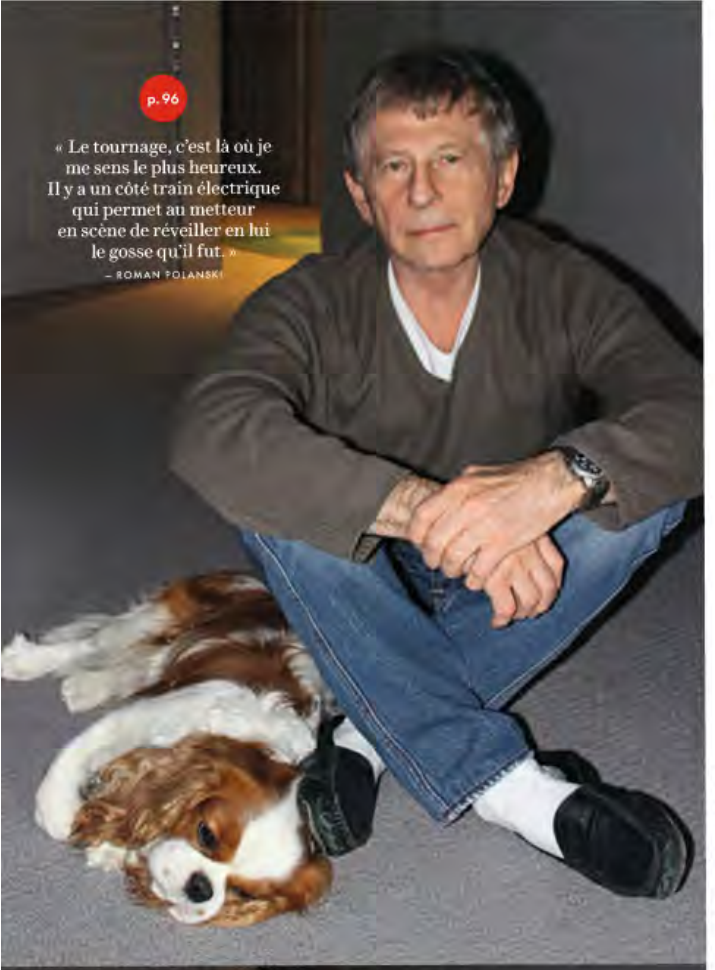
COUPS DE CHAPEAU **Julien Frydman, Dianna Agron, Natalie Portman.**

AUTOPORTRAIT **Étienne Daho** par lui-même, texte et dessin.

(Suite page 18 →)

PATRICE BESSE; PHOTO12; WARD IVAN KAFKA; JOANNA BEHAR

GG3652 - GG1052
GUCCI
DECOUVREZ SUR GUCCI.COM



p. 96

« Le tournage, c'est là où je me sens le plus heureux. Il y a un côté train électrique qui permet au metteur en scène de réveiller en lui le gosse qu'il fut. »
– ROMAN POLANSKI

SOMMAIRE

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 16)

MAGAZINE

Brillant dehors, mordant dedans

ENQUÊTES, RÉCITS, REPORTAGES, DÉCRYPTAGE, PORTFOLIO, MODE, FLASHBACK...

À LA UNE ROMAN POLANSKI p. 96
Le réalisateur de *Tess*, *Frantic* et *The Ghost Writer* a livré à **Serge July** le récit de quarante ans de fuite existentielle.

REPORTAGE LE REFUGE DU CLAN BRUNI-SARKOZY p. 110
Visite guidée du **Cap Nègre,** propriété de famille où l'ex-couple présidentiel prend ses quartiers d'été.

MODE PIERRE LE GRAND p. 122
Pierre Cardin n'a jamais regardé en arrière. Au point de négliger parfois un patrimoine de soixante ans de création et au risque de le laisser dans l'oubli. Rétrospective.

ENQUÊTE DIVORCE À LA RUSSE p. 134
Le plus difficile quand on est riche, c'est de mettre ses milliards à l'abri. Depuis huit ans, **Dmitry Rybolovlev** et son épouse **Elena** négocient leur séparation à grand renfort d'avocats.

RÉCIT LA PHOTOGRAPHE INCONNUE p. 146
La découverte des 30 000 négatifs d'une nourrice de Chicago dans des cartons poussiéreux révèle **Vivian Maier**, une virtuose de la photographie de rue.

DÉCRYPTAGE LA POSSIBILITÉ D'UNE RENCONTRE p. 154
De retour à Paris après son exil irlandais, **Michel Houellebecq** s'expose ou se cache à son gré. Portrait d'un maître de l'intrigue et de la manipulation.

PORTFOLIO NEW YORK EST UNE FÊTE p. 162
Dans l'objectif de **Mario Testino**, la nuit américaine est plus belle que nos jours.

FLASHBACK LE CARRÉ MAGIQUE DE LA PUBLICITÉ p. 176
Ne dites pas à **Roux**, **Séguéla**, **Cayzac** et **Goudard** qu'ils sont les Mad Men français : l'histoire de RSCG est bien plus palpitante.

EN COUVERTURE

Roman Polanski photographié par Jean-Baptiste Mondino.

JEAN-BAPTISTE MONDINO

CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART DE 2 PAGES DIOR PARFUMS ET UNE COUVERTURE À RABAT CHANEL JOAILLERIE DE 3 PAGES SUR TOUTE LA DIFFUSION AINSI QU'UN ENCART ABONNEMENT DE 2 PAGES JETÉ SUR LES VENTES FRANCE MÉTROPOLITAINE.

cartier.com - 01 42 18 43 83

Cartier

Paris
Paris Paris

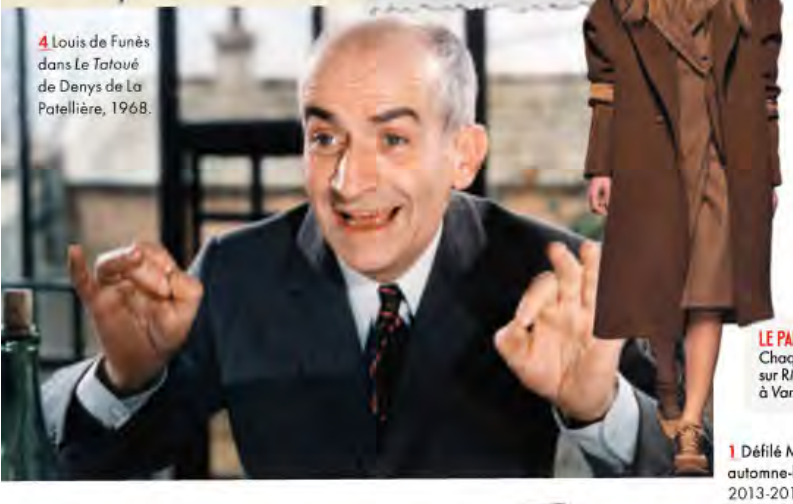
Nouvelle Collection Paris Nouvelle Vague

Regardez la video de Blake Lively au www.youtube.com/gucciparfums

GUCCI
Gucci
Première
DÉCOUVREZ LE NOUVEAU PARFUM POUR FEMME

3 Le Victoria & Albert Waterfront au Cap, Afrique du Sud.

2 Le parfumeur et couturier Jean Patou, coqueluche des Années folles. À droite, dessin de Patou.



4 Louis de Funès dans *Le Tatoué* de Denys de La Patellière, 1968.

SOMMAIRE

VANITY FAIR.fr

L'esprit Vanity Fair *au quotidien*

VANITÉS LE BON MANTEAU POUR PASSER L'HIVER[1]
Et si le choix le plus stratégique de la saison était celui-ci ?

CINÉMA L'ONDE DE CHOC « GRAVITY »
Pourquoi le film-événement avec **Sandra Bullock** et **George Clooney** va laisser les spectateurs en apesanteur.

LE CONCIERGE MASQUÉ À VOTRE SERVICE
Réussir son pot de départ (et laisser un souvenir impérissable) ?

SAGA JEAN PATOU[2]
Comment l'ennemi juré de Coco Chanel a transformé les femmes.

VOYAGE OÙ PARTIR EN NOVEMBRE[3]
La grisaille n'est une fatalité que si l'on ne peut pas y échapper.

DOLCE VITA SPAS D'HIVER
On peut aussi passer des moments délicieux au pied des pistes.

SÉRIES LA VÉRITÉ SUR GEORGE R.R. MARTIN
Tout ce que vous devez savoir sur le créateur de ***Game of thrones.***

SORTEZ ! L'AGENDA DE VOTRE WEEK-END
Chaque jeudi, *Vanity Fair* sélectionne pour vous le meilleur de la culture et des divertissements.

CE JOUR-LÀ DE FUNÈS RENDIT FOU UN RÉALISATEUR[4]
Comment le comique, arnaqué par la Gaumont, fit traîner le tournage d'un film en longueur...

LE PARTI PRIS D'HERVÉ GATTEGNO
Chaque matin à 8 h 20 dans *Bourdin & Co* sur RMC, Hervé Gattegno, rédacteur en chef à *Vanity Fair*, décrypte les faits politiques.

RMC INFO TALK SPORT

1 Défilé Max Mara automne-hiver 2013-2014, Milan.

REJOIGNEZ-NOUS

ARCHIVES JEAN PATOU ; UIG VIA GETTY IMAGES ; PHOTO12 ; MAX MARA ; DR

NUMÉRO 4
3,59 €

ABONNEZ-VOUS SUR IPAD
ET DÉCOUVREZ PLUS DE VANITY FAIR

VIDÉOS, ANIMATIONS, MUSIQUE
Tous les mois, une version enrichie

Disponible dans l'App Store

MOD. DG 4197 2745/8G
DOLCEGABBANA.IT

hugoboss.com

BOSS
HUGO BOSS

VANITY FAIR

RÉDACTION EN CHEF

Directeur de la rédaction **Michel Denisot**
Rédactrice en chef **Anne Boulay**

International editors **Ingrid Sischy** *et* **Sandra Brant**

Rédactrice en chef mode/luxe/opinions **Virginie Mouzat**
Rédacteur en chef enquêtes/investigation **Hervé Gattegno**

Assistante, gestionnaire de la rédaction **Rebecca Benedittini**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directeur artistique **Yorgo Tloupas**
Directrice artistique adjointe **Geneve Doherty**
Rédactrice graphiste **Joanna Behar**
Directeur photo/production **Raphaël Goubet**
Rédactrice photo/production **Marie Champenois**
Rédacteur photo **Rémy Pasquier**

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction **Vincent Truffy**
Secrétaire de rédaction, traductrice **Florence Boulin**
Secrétaire de rédaction **Jean Perrier**

MODE / ART DE VIVRE

Chef de service **Sibylle Grandchamp**
Coordination éditoriale **Sylvie Yeu**
Assistante **Bénédicte Burguet**
Conseiller éditorial international **Risteard Keating**

ENQUÊTES

Chef de service **Olivier Bouchara**

CULTURE

Chef de service **Anne-Laure Sugier**
Conseillère éditoriale « Fumoir » **Aude Lancelin**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Woody Allen, Carla Bardelli, Peter Biskind, François Cluzet, Clélia Cohen, Clémentine Goldszal, Adrien Gombeaud, Serge July, Shirin Neshat, Élisabeth Philippe, Jean-Baptiste Roques, Thomas Pitrel, Anna Topaloff, Andrea Tornielli, Philippe Vasset** *Traduction* **Émilie Notéris, Justine** *et* **Nicolas Richard** *Illustrations* **Glen Baxter, Jean-Claude Götting, Mathilde Nivet, Alessandro Sanna, Liselotte Watkins** *Photos* **Pierpaolo Ferrari, Louise Giaume, François Gouazé, François Halard, Gregg Kessler, Hugues Laurent, Keibun Miyamoto, Jean-Baptiste Mondino, Matteo Montanari, Ward Ivan Rafik, Paul Schmidt, Sonia Sieff, Maria Testino, Ellen von Unwerth** *Stylisme* **Jessica Diehl** *Maquette* **Jérémy Vitté** *Stagiaire photo* **Florence Malle** *Stagiaires vanityfair.fr* **Laure Cometti, Assia Labbas**

ÉDITIONS NUMÉRIQUES

Manager de projet tablette rédactrice graphiste **Laëtitia Caillet**
Rédactrices graphistes tablette **Karine Decorpas** *et* **Géraldine Richard**

VANITYFAIR.FR

Directrice des activités digitales **Sarah Herz**
Éditeur des activités digitales **Louis Orlianges**
Rédactrice en chef **Anne Boulay** *Directeur éditorial* **Philippe Mathon**
Directrice éditoriale adjointe **Laurence Vély**
Directrice artistique **Chloé Maugard**
Rédaction **Léa Bastie, Constance Dovergne, Jean-Philippe Louis** *et* **Sophie Rosemont**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION

Directrice de publicité **Valérie Chavet** *Directrice de marque* **Amélie Cames** *Directeur de clientèle* **Simon Viot**
Coordinateur de la publicité et assistant de l'éditeur **Martin Basset** *Facturation* **Nathalie de Coye de Castelet**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04)**

PÔLE IMAGE

Chef de service **Amélie Airault de Andréis** *Documentaliste et gestionnaire du patrimoine Condé Nast* **Vanessa Bernard**
Responsable du service syndication et réutilisation photos de Condé Nast **Caroline Berton**

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST S.A.

Directeur de la publication **Xavier Romatet**
Secrétaire générale **Sophie Macieira-Coelho** *Directeur général adjoint* **Arnaud Gervais de Lafond**
Attachée de direction **Isabelle Duclos**

Directrice du marketing **Laurence Bernheim** *Chargées d'études* **Noémie Genest** *Directeur de la fabrication* **Fabrice Bernard** *Chef de fabrication* **Francis Dufour**
Directeur de la diffusion **James Caulkins** *Directeur adjoint des ventes au numéro* **Fabien Miant** *Directrice adjointe des abonnements* **Brigitte Juncker**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directeur informatique* **Jean-Luc Bernard** *Chef comptable* **Andrée Videaud**

Les Publications Condé Nast S.A. 56 A, rue du Faubourg-Saint-Honoré 75008 Paris - Téléphone 01 53 43 60 00 - Télécopie 01 53 43 68 66

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président directeur général **Xavier Romatet**
Administrateur **Nicholas Coleridge** *Administrateur* **Giampaolo Grandi**
Condé Nast International Ltd.
Chairman **Jonathan Newhouse**

Vanity Fair France 26, rue Cambacérès 75008 Paris
Rédaction **01 53 43 61 66 – redactionvanityfair@condenast.fr – Twitter : @VanityFairFR**
Publicité **01 53 43 61 48 – mbasset@condenast.fr**
Abonnements **01 55 56 71 44 – vanityfair@condenast.fr**

ILLUSTRATIONS : INDIA MAES ; VANITY FAIR FRANCE EST CONTRÔLÉ PAR PRICEWATERHOUSECOOPERS AUDIT ET DIFFUSÉ PAR VIP DIFFUSION
DÉCOUPEZ VOS COMMANDES À LA TYPE. 37, RUE DU MAIL 75002 PARIS. PHOTOGRAVURE : FOTOLUX. IMPRIMÉ EN FRANCE PAR SAINT-AMAND GRAPHIC

P R A D A
Art. SPR12Q prada.com

POURQUOI CETTE MONTRE ?

ELLE A ÉTÉ LE TÉMOIN PRIVILÉGIÉ DE DISCOURS

QUI ONT CHANGÉ LE COURS DE L'HISTOIRE. ELLE A INCITÉ LES HOMMES

À ALLER TOUJOURS PLUS VITE, TOUJOURS PLUS LOIN.

ELLE ACCOMPAGNE LES PIONNIERS, LES VISIONNAIRES, LES CHAMPIONS.

BIEN PLUS QU'UNE MONTRE. UN TÉMOIN DE SON TEMPS.

ROLEX

OYSTER PERPETUAL COSMOGRAPH DAYTONA
EN PLATINE

ROLEX

VANITY FAIR

ÉTATS-UNIS

The Condé Nast Publications Inc.

Chairman **S.I. Newhouse, Jr.**
CEO **Charles H. Townsend**
President **Robert A. Sauerberg, Jr.**
Editorial **Director Thomas J. Wallace**

AUTRES PAYS

Condé Nast International Ltd.
Chairman and Chief Executive **Jonathan Newhouse**
President **Nicholas Coleridge**
Vice Presidents **Giampaolo Grandi, James Woolhouse** *and* **Moritz von Laffert**
President, Asia Pacific **James Woolhouse**
President, New Markets **Carol Cornuau**
Director of Licenses, New Markets **Natascha von Laffert**
President and Editorial Director, Brand Development **Karina Dobrotvorskaya**
Vice President & Senior Editor, Brand Development **Anna Harvey**
Senior Editor, Brand Development **Alexandra Harnden**
Director of Planning **Jason Miles**
Director of Talent **Thomas Bucaille**

LES MAGAZINES DU GROUPE CONDÉ NAST

États-Unis *Vogue, AD, Glamour, Brides, Self, GQ, Vanity Fair, Bon Appétit, CN Traveler, Allure, Wired, Lucky, Teen Vogue, The New Yorker, W, Details, Golf Digest, Golf World*
Grande-Bretagne *Vogue, House & Garden, Brides & Setting up Home, Tatler, The World of Interiors, GQ, Vanity Fair, CN Traveller, Glamour, Condé Nast Johansens, GQ Style, Love, Wired*
France *Vogue, Vogue Hommes International, Vogue Collections, AD, AD Collector, Glamour, GQ, Vanity Fair*
Italie *Vogue, L'Uomo Vogue, Vogue Bambini, Glamour, Vogue Gioiello, Vogue Accessory, Vogue Sposa, AD, Sposabella, CN Traveller, GQ, Vanity Fair, GQ Style, Wired, Myself*
Allemagne *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Myself, Wired*
Espagne *Vogue, GQ, Vogue Novias, Vogue Niños, Sposabella, CN Traveler, Vogue Colecciones, Vogue Belleza, Glamour, Vogue Joyas, Vogue Complementos, Sposabella Portugal, AD, Vanity Fair*
Japon *Vogue, GQ, Vogue Girl, Wired*
Taïwan *Vogue, GQ*
Russie *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Tatler, CN Traveller, Allure*
Mexique et Amérique latine *Vogue Mexico and Latin America, Glamour Mexico and Latin America, AD Mexico, GQ Mexico and Latin America*
Inde *Vogue, GQ, CN Traveller, AD*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil *Published by Edições Globo Condé Nast S.A.: GQ, Vogue, Casa Vogue, Vogue Passarelas, Vogue Noiva, Glamour*
Espagne *Published by Ediciones Conelpa, S.L. S Moda*

LES MAGAZINES PUBLIÉS SOUS LICENCE

Afrique du Sud *Published by Condé Nast Independent Magazines (Pty) Ltd.: House & Garden, GQ, Glamour*
Australie *Published by NewsLifeMedia: Vogue, Vogue Living, GQ*
Bulgarie *Published by Published by Klever Media AD. : Glamour*
Chine *Published under copyright cooperation by China Pictorial : Vogue, Vogue Collections. Published by IDG: Modern Bride. Published under copyright cooperation by Women of China: Self, AD. Published under copyright cooperation by China News Service: GQ and GQ Style*
Corée *Published by Doosan Magazine: Vogue, GQ, Vogue Girl, Allure, W, GQ Style*
Hongrie *Published by Axel Springer Budapest Kiadói Kft: Glamour*
Pays-Bas *Published by G + J Nederland: Glamour, Vogue*
Pologne *Published by G + J Media Sp. z o. o.: Glamour*
Portugal *Published by Edirevistas Sociedade de Publicações S.A.: Vogue, GQ*
Roumanie *Published by Mediafax Group S.A.: Glamour, GQ*
Thaïlande *Published by Serendipity Media Co. Ltd.: Vogue*
Turquie *Published by Dogus Media Group Vogue, GQ*

Diffusion Presstalis – ISSN **2268-0659** *– Numéro de commission paritaire* **0718 K 91918** *– Photogravure Arciel et Bussière. Imprimé chez ROTOFRANCE, rue de la Maison-Rouge 77185 Lognes*
Dépôt légal novembre 2013. Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp pub.org).

Abonnements en France métropolitaine 1 an, 12 numéros : 25 euros

Vanity Fair est une publication mensuelle (12 numéros par an). Le service abonnements est à votre disposition par téléphone de 9 heures à 18 heures au 01 55 56 71 44
Par courrier *service Abonnements Vanity Fair – 17 Route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9.* **Par mail** *vanityfair@condenast.fr*
Éditeur *Les Publications Condé Nast, Société anonyme, 56 A, rue du Faubourg Saint Honoré, 75008 Paris.* **Principal associé** *Condé Nast International LTD.*

Membre adhérent de l'OJD – Contrôle en cours

ILLUSTRATIONS NON CONTRACTUELLES

LIBRE DE SE RÉINVENTER

RENDEZ-VOUS NIGHT & DAY
Calibre Jaeger-LeCoultre 967A

La femme a Rendez-Vous avec le temps.
Avec son temps. Entièrement fabriquée
à la Manufacture Jaeger-LeCoultre,
à la Vallée de Joux, en Suisse, la montre
Rendez-Vous Night & Day abrite un
mouvement automatique qui bat au rythme
de la liberté qu'une femme prend à se réinventer.
À l'image du savoir-faire sans cesse renouvelé
qui jalonne l'histoire de Jaeger-LeCoultre
depuis 1833. Plus qu'une montre, un état d'esprit.

JAEGER-LECOULTRE

VOUS MÉRITEZ UNE VRAIE MONTRE

Boutique Jaeger-LeCoultre
7, place Vendôme - Paris 1er
www.jaeger-lecoultre.com

Collection Bagues Eternelle Buccellati

BUCCELLATI

4, Place Vendôme - 75001 Paris
Tél. 01 42 60 12 12

Milano, Venezia, Firenze, Cala di Volpe, Capri, Paris, Montecarlo,
London, Moscow, New York, Aspen, Beverly Hills, Chicago,
Tokyo, Osaka, Nagoya, Hong Kong, Sydney

WWW.BUCCELLATI.COM

LA VIE *comme un roman*

Roman Polanski offre un témoignage D'OPTIMISME LUMINEUX.

Entrer dans la légende. Avec ce numéro, l'expression prend tout son sens. On le disait reclus, secret, il n'avait jamais voulu évoquer les heures douloureuses de sa vie d'homme : Roman Polanski a choisi *Vanity Fair* pour livrer « sa vérité ». C'est dans sa tanière suisse de Gstaad qu'il a longuement reçu Serge July, à qui il a confié les fracas d'une existence où se succèdent gloires et tragédies. Du ghetto de Cracovie au gotha cannois, de Hollywood au pénitencier californien de Cino, Roman Polanski offre un témoignage d'optimisme lumineux, celui d'un jeune homme de 80 ans que le cinéma aide à tenir debout.

MICHEL DENISOT
Directeur de la rédaction de *Vanity Fair*

Elle non plus n'avait jamais ouvert les portes de son repaire : Marisa Bruni Tedeschi a accepté, sans le dire à ses filles Carla et Valeria, de nous faire visiter la magnifique villa du cap Nègre où l'ex-couple présidentiel prend ses quartiers d'été. Entre souvenirs et anecdotes, on découvre une personnalité hors normes, une artiste amoureuse d'une liberté dont ses enfants ont clairement hérité.

Y a-t-il plus secret et plus intrigant que Michel Houellebecq ? Je me souviens l'avoir reçu au « Grand Journal » juste après son Goncourt. Ému d'être aimé, il nous avait entraînés à dîner à la Méditerranée, en face de chez Flammarion, avant de finir au Montana. Mais décidément imprévisible, l'auteur des *Particules élémentaires* s'est montré plus distant quand il s'est agi de répondre à nos questions, jouant, à sa guise, au chat et à la souris. Ce qui nous a permis de faire une découverte étonnante : c'est à travers le regard de son entourage que le portrait de l'écrivain se dessine le plus nettement.

La vie du père Georg, elle aussi, a tout du roman. Surnommé « le Clooney du Vatican », cet ecclésiastique qui les rend toutes folles de la messe était le secrétaire particulier de Benoît XVI. Il officie désormais auprès de François. « Mon service auprès du pape s'apparente à celui que rend une vitre », confesse-t-il. En vain : on ne voit que lui.

La discrétion et la dérobade, en revanche, ce n'est pas vraiment le genre de Jacques Séguéla et de ses trois comparses Bernard Roux, Alain Cayzac et Jean-Michel Goudard, les exubérants fondateurs de feu l'agence de publicité RSCG (avalée en 1991 par Havas, le concurrent de toujours). Il y a trente ans, le quatuor dynamitait le monde de la publicité à la française, au rythme de campagnes toujours plus folles d'extravagance, qu'ils vendent de la lessive ou des présidents.

Woody Allen, quant à lui, nous gratifie d'une nouvelle déjantée qui, certes, ne vous réconciliera pas avec les dentistes, les blocs opératoires et l'amour, mais après tout, ce n'est pas le but. Il se pourrait d'ailleurs que vous trouviez beaucoup de saveur aux pois chiches !

Et comme le diable se niche dans les détails, vous découvrirez de nombreuses pépites au fil des pages de ce numéro, de la façon dont David Fincher a pris le pouvoir en passant du cinéma à la télévision avec la série « House of Cards », jusqu'à la véritable identité d'illustres personnages de fiction (Barbie, Alf ou Christine Angot).

Des vies, des romans, des histoires, et bien d'autres surprises encore. « Enjoy », comme on dit en Amérique. □

PHOTOGRAPHIE **PAUL SCHMIDT**

THERE ARE EXCEPTIONS
TO EVERY RULE.*

*CHAQUE RÈGLE A SON EXCEPTION.

ROYAL OAK
EN ACIER SERTIE
DE DIAMANTS.

AUDEMARS PIGUET
Le Brassus

BOUTIQUE AUDEMARS PIGUET
380, RUE SAINT-HONORÉ 75001 PARIS
01 40 20 45 45

GLEN BAXTER

Glen Baxter est né en 1944 à Leeds (Yorkshire), à l'ombre, dit-il, de vastes entrepôts de porridge. À l'âge de 9 ans, son frère aîné lui offre un recueil de textes comiques américains : « Je suis tombé immédiatement amoureux du travail de S. J. Perelman [qui a participé aux scénarios de films des Marx Brothers et écrivait des chroniques pour le *New Yorker*]. La lecture de la nouvelle de Woody Allen [pp. 70-72] m'a ramené à ces moments de délire lorsque je plongeais la tête la première dans la mer de l'absurde. » Exposé à New York, San Francisco, Londres, Munich, Tokyo et à la galerie Martine et Thibault de la Châtre à Paris, il s'octroie en 1979 le grade de colonel, surnom qu'il a conservé depuis. Il peut aussi se targuer du titre de chevalier des Arts et des Lettres. □

CARLA BARDELLI

Correspondante à Paris de l'édition italienne de *Vanity Fair*, Carla Bardelli a signé cette année quelques exclusivités retentissantes : l'interview coquine du nageur Camille Lacourt, la confession de Vanessa Paradis après sa séparation avec Johnny Depp ou celle d'Alain-Fabien Delon – reniée ensuite par l'intéressé. Pour ce numéro, elle s'est rendue au cap Nègre, dans l'antre de la famille Bruni Tedeschi (pp. 110-119). □

WOODY ALLEN

Avant de devenir cinéaste, Woody Allen écrivait des sketches pour la télévision et pour ses propres spectacles de *stand-up*. En 1969, il monte *Play It Again, Sam* à Broadway, adapté au cinéma par Herbert Ross (*Tombe les filles et tais-toi*) et, plus tard, au théâtre, en France, par Francis Perrin (*Une aspirine pour deux*). Il passe alors à la réalisation avec *Prends l'oseille et tire-toi*. Ceux qui auraient dormi les trente dernières années auront bêtement loupé quelques chefs-d'œuvre tels qu'*Annie Hall, Manhattan Murder Mystery* ou *Match Point*. Dans ce numéro, il revient à ses premières amours théâtrales avec un vaudeville jusqu'alors inédit en français (pp. 70-72). □

MARIO TESTINO

Le portraitiste de mode et de célébrités a une lourde responsabilité : d'un cliché, il modèle durablement l'image que le public se fait des personnalités. Mario Testino a façonné beaucoup de ces premières impressions, de Meg Ryan à Madonna, de Kirsten Dunst à Gisele Bündchen. Mais c'est pour ses portraits pleins de spontanéité de la princesse Diana qu'il est le plus connu. Avant de signer le portfolio sur la fête new-yorkaise que nous publions (pp. 162-173), il a exposé à la National Portrait Gallery de Londres en 2002 (puis à Milan, Amsterdam, Edimbourg, Tokyo, Mexico et Lima, sa ville natale). □

DR ; THE PICTURE DESK / AFP ; GIULIA PANATTONI ; ANTHONY BEHAR / SIPA

PETER BISKIND

Ancien rédacteur en chef du magazine *American Film* et de *Premiere* (États-Unis), Peter Biskind est l'auteur d'ouvrages de référence sur le cinéma, notamment d'un récent livre d'entretiens avec Orson Welles, *My Lunches with Orson*. Il signe ici une enquête sur la série « House of Cards » (pp. 48-52) : « La télévision connaît un âge d'or, une période de créativité extraordinaire, dit-il, et la crème de la crème de Hollywood saute désormais le pas pour y travailler. "House of Cards", conçu par David Fincher, en est l'un des meilleurs exemples. » □

SERGE JULY

Figure majeure des médias français modernes, cofondateur du quotidien *Libération* (qu'il a dirigé jusqu'en 2006) il y a tout juste quarante ans, Serge July est un observateur subtil des phénomènes de société. Éditorialiste politique à la gouaille inimitable, il réalise aussi des documentaires, notamment sur le cinéma, qui font date. Pour *Vanity Fair*, il a eu une conversation d'homme à homme avec Polanski (pp. 96-107). « J'ai connu Roman en tournant le documentaire consacré à Tess, dans la collection "Un film et son époque", pour Arte et France 5. Je l'ai revu lorsqu'il était en résidence surveillée à Gstaad. Je suis retourné dans son sillage, celui d'un jeune homme de 80 ans, tombé plusieurs fois, qui s'est relevé, chaque fois plus vivant, et qui fait des films pour "se distraire de l'horreur et des emmerdements." » □

SHIRIN NESHAT

Les photos et les films de l'Iranienne Shirin Neshat (Lion d'or à la 48e biennale de Venise) sont autant d'allusions subtiles aux réalités politiques, culturelles et religieuses des sociétés contemporaines : femmes musulmanes en quête d'identité (*Women without Men*, *Les Femmes d'Allah*) ou destins extraordinaires (son prochain film sur l'icône de la chanson égyptienne Oum Kalthoum). Qui d'autre pouvait filmer Natalie Portman en héroïne des forces obscures, sur une plage déserte, à la manière des films muets ? « J'ai voulu capturer la dualité psychologique d'une femme prise entre ses rêves et la réalité », explique l'artiste, qui raconte (pp. 108-109) sa rencontre avec l'héroïne de *Black Swan*. □

FRANÇOIS HALARD

Né dans une famille de décorateurs, François Halard a naturellement tourné son appareil vers l'intérieur : ses photographies d'architectures, d'aménagements, de jardins, exhalent une empathie et une nonchalance qui dissimulent les soigneux calculs dont elles sont le fruit. En 1984, il part pour New York où il travaille pour *Vogue*, *Vanity Fair*, *GQ* et *House & Garden*. Depuis lors, il partage son temps entre sa demeure de Greenwich Village – une ancienne boucherie – et la maison du XVIIIe siècle qu'il retape près d'Arles. De là, il n'a eu qu'à pousser une centaine de kilomètres à l'est pour se rendre au « château Faraghi », propriété varoise de la famille Bruni Tedeschi, au cap Nègre (pp. 110-119). □

PAUL JOSEPH BROWNE/PAUL YEAKSTON HARRIS FEIST CO

VALENTINO

LA NOUVELLE EAU DE TOILETTE

VALENTINA

ACQUA FLOREALE

Je suis spécialiste de la peintre russe Marie Vassilieff. Une de mes amies m'a passé le n° 1 de votre revue avec l'article sur l'affaire Beltracchi. Page 200, sur la photo représentant Beltracchi assis, on voit au premier plan, posé à terre devant un semainier, un tableau comprenant plusieurs similitudes avec un tableau de Marie Vassilieff. Beltracchi fait-il passer ce tableau pour un Vassilieff ? Dans le dossier du procès, est-il fait mention de faux Vassilieff ? À l'occasion d'expertises, j'ai eu souvent des doutes sur l'authenticité de certaines œuvres.

CLAUDE BERNES
Paris-IXe.

QUEL COUP D'ŒIL !

Renseignements pris auprès de Wolfgang Beltracchi, la toile est en effet inspirée des travaux de l'artiste russe Marie Vassilieff (1884-1957). Le célèbre faussaire précise qu'il l'a peinte pour les besoins d'un film consacré à son histoire, raison pour laquelle cette « œuvre » n'a pas été saisie par la police lors de son arrestation en 2010. Rappelons également que dans l'acte d'accusation, le nom de Marie Vassilieff ne figure pas parmi la vingtaine de peintres contrefaits par Wolfgang Beltracchi.

Messieurs, je viens d'acheter votre premier numéro de *Vanity Fair*. La couverture est belle avec la photo de Scarlett Johansson que j'ai pu admirer dans le film de Woody Allen *Match Point*, avec Jonathan Rhys-Meyers. (...) Mon cœur saigne... C'est Jonathan qui a porté ce film ; je l'admire beaucoup et cependant, j'ai beau chercher dans les revues, on ne parle nullement de lui, c'est une injustice ! (...) On ne sait pas comment il vit en Irlande, il doit avoir beaucoup d'admiratrices. Voudriez-vous faire un reportage avec une grande photo ?

DANIELLE DUCOTTET
Thann (Haut-Rhin).

Cher Michel Denisot, (...). Quelle bonne idée de mettre la sublime Scarlett Johansson en couverture. C'est un mix de Marilyn Monroe et Charlize Theron. Et il y a un peu d'Édith Piaf en elle. Vous devriez consacrer des sujets à Édith Piaf et à Charles Trenet. Vous devriez mettre à l'honneur des personnalités que l'on aime ou pas : George Clooney, Johnny Hallyday, Christophe Maé, Jenifer, Robert Downey Jr., etc. ; des personnalités dont les médias parlent peu ou ne parlent pas : Jason Wiles, Skipp Sudduth, Anthony Ruivivar, Molly Price [qui ont tous joué dans « New York 911 »]... de ceux et celles qui sont dans les torchons : Amanda Bynes, Lindsay Lohan... des phénomènes comme le zumba fitness, des sujets sur Paris, Asnières-sur-Seine, Montreuil-sous-Bois et toute la région parisienne, New York (Manhattan, le Bronx, le Queens, Brooklyn et Staten Island) ; Chicago, Los Angeles, toutes les villes et les pays de la planète, les clubs, restos, bars, hôtels, parcs du monde entier, un sujet sur l'Égypte, la Tchétchénie, la Turquie et la Syrie, ainsi que des sujets qui touchent les gens, un sujet sur les mouvements sociaux au Brésil et en Chine, un sujet sur la Russie (car la loi anti-gay a été votée par la Douma), un reportage sur Bangkok et la Thaïlande, sur Phnom Penh et le Cambodge... Il faut faire de *Vanity Fair*, tout en restant brillant et mordant, un magazine riche et varié. Pour finir, il faudrait faire un sujet sur Nicola Sirkis [le chanteur du groupe Indochine], qui est votre ami. (...) On sait peu de choses sur Nicola. Ce que l'on sait, c'est qu'il est myope, passionné d'art et de littérature, qu'il lit énormément, qu'il fait du sport et qu'il soutient la cause des homosexuels, entre autres.

PIERRE CLAUDINE
Sélestat (Bas-Rhin).

CHERS AMIS ALSACIENS,

« Quine ! », comme on dit dans les soirées loto-bingo. « Ligne pleine ! » : vous avez rempli notre carnet de commandes pour au moins six mois. Vous lirez peut-être quelques-uns de ces portraits dans nos prochains numéros, mais à tout prendre, nous préférerions vous surprendre.

VANITY FAIL

Nous avons indiqué par erreur dans l'article « Symphonie inachevée » (septembre 2013), qu'« en 2005 (...), **Boulez avait 89 ans** ». En réalité, il fêtait cette année-là **son 80e anniversaire**.

Dans l'article intitulé « Michael Douglas le magnifique » (septembre 2013), nous avons précisé que l'acteur avait déclaré au *Guardian* que « son cancer de la thyroïde était (...) dû au cunnilingus ». **Michael Douglas souffre en fait d'un cancer de la bouche** (« *oral cancer* »).

Contrairement à ce que laissait entendre l'article intitulé « Rentrée littéraire, révisez vos classiques » (septembre 2013), **la librairie L'Écume des pages n'a pas déménagé**. Elle se trouve toujours sur le boulevard Saint-Germain, Paris-VIe.

ÉCRIVEZ-NOUS

Vous avez une remarque, un rectificatif, une critique assassine ou un merveilleux compliment à nous faire : *redactionvanityfair@condenast.fr*

MATTHIEU RAFFARD, JEFF BURTON

BOUCHERON

PARIS

QUATRE

PREMIER JOAILLIER DE LA PLACE VENDÔME*

www.boucheron.com

*En 1893, Frédéric Boucheron est le premier des grands joailliers contemporains à ouvrir une Boutique sur la place Vendôme

Sofitel Legend Santa Clara Cartagena

Au cœur de Carthagène, vivez une expérience de luxe chargée d'histoire alliant service d'exception et art de recevoir. Admirez le subtil mélange du classique et du contemporain.

Calle Del Torno 39-29 - Barrio San Diego - Bolivar
Cartagena - Colombia - Tel: (+57) 565 047 00

Sofitel Legend Santa Clara

MY MAGNIFIQUE VOYAGE
N° 100

Carthagène, le 12 décembre

Passer la porte de ce couvent du 17e siècle, aujourd'hui temple du bon goût, c'est comme entrer au paradis. Dehors, la vie s'agite, trépidante. A l'intérieur, tout est paix, bonheur et sérénité. Un véritable miracle.

Live the Legend !

HOTEL
SANTA CLARA
CARTAGENA
Depuis 1621

NOS ADRESSES LÉGENDAIRES SUR **WWW.SOFITEL.COM**

Unique.
La preuve par deux.

NOUVEAU

Double Serum®
Traitement Complet
Anti-Âge Intensif

Deux sérums en un qui concentrent 20 extraits de plantes parmi les plus performants dans un soin complet et intensif.

Double Serum® agit sur tous les signes de l'âge : immédiatement le teint est éclatant, après 4 semaines, la peau est plus ferme, les rides réduites et les pores moins visibles*.

90%** des femmes le trouvent plus efficace que leur sérum habituel**, découvrez pourquoi.

Clarins, N°1 en France des soins de beauté haut de gamme***.

*Test de satisfaction – 197 femmes.
**Test de satisfaction – 126 femmes – 4 semaines.
***Source : NPD BeautyTrends France, ventes valeurs et unités des produits de soin vendus en parfumeries, marques prestige, 2012.

Disponible sur www.clarins.com, en parfumeries et grands magasins.

EXISTE MAINTENANT
EN FORMAT SPÉCIAL 50 ML

CLARINS

FANFARE

RIEN QUE POUR NICO

En 1960, habillée en Dior devant l'objectif de Mark Shaw, tel un ange promis à une vie de bourgeoise mondaine, elle s'appelle encore Christa Päffgen. Rebaptisée Nico, elle deviendra la muse de Warhol, la maîtresse de Lou Reed et chantera avec **The Velvet Underground**. Le 11 août 1962, elle accouche d'un garçon dont elle attribue la paternité à Alain Delon. Compagne de Philippe Garrel, elle a joué pour Fellini et chanté pour Gainsbourg. Au moment de sa mort, en 1988 à Ibiza, le souvenir de miss Päffgen s'est depuis longtemps effacé. Cette photo justifie à elle seule la consultation du livre de Mark Shaw. On y surprend une icône à l'aube de son destin. — V. M.

Dior Glamour : 1952-1962
de Mark Shaw, texte de Natasha Fraser-Cavassoni, préface de Lee Radziwill, éditions Rizzoli, 240 p., 110 euros.

PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

Christa Päffgen a commencé à 15 ans une carrière de mannequin à Paris. Elle pose alors pour *Le Jardin des modes*, *Elle* ou *Vogue*.

MARK SHAW

HOUSE OF CARDS
COMMENT DAVID FINCHER A PRIS LE POUVOIR

Écriture, réalisation, production et diffusion : la série de l'année a bouleversé toutes les règles du genre. PETER BISKIND a rencontré les hussards de la télévision qui vient.

Le Capitole en château de cartes représentant, autour de Kevin Spacey, Robin Wright et Kate Mara, le casting de « House of Cards ».

SÉRIES

De l'eau a coulé sous les ponts depuis la diffusion, le 22 septembre 1999, de la série « À la Maison Blanche » (« The West Wing ») d'Aaron Sorkin. Le premier épisode s'ouvrait sur un accident de vélo dont était victime le président des États-Unis, une catastrophe relativement anodine au regard des événements qui allaient suivre. Cette séquence collait bien à l'époque. Certes, Bill Clinton avait fait l'objet d'une procédure d'*impeachment* mais il était à la tête d'un pays en excédent budgétaire et tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Nous voici en 2013 : la série s'intitule « House of Cards ». Le premier épisode s'ouvre sur une scène nocturne. Crissement de pneus. Bris de verre. Un homme surgit de chez lui et dévale les marches donnant sur la rue. Un chien gémit. Il a été heurté par une voiture. L'homme s'accroupit à ses côtés. Il s'adresse à nous, face caméra : « Dans une situation comme celle-ci, il faut un homme d'action prêt à faire ce qui est désagréable mais nécessaire. » Il regarde le chien, lui murmure « ça va aller » d'une voix soyeuse et feutrée, puis lui brise le cou. À Hollywood, tout le monde sait que tuer un animal est l'une des pires choses à faire. C'est un des axiomes de l'industrie du cinéma. Dans *Le Parrain*, l'apparition de la tête coupée d'un cheval dans le lit de Jack Woltz a suscité une vague d'indignation sans commune mesure avec les nombreuses scènes d'hommes garrottés, abattus, poignardés...

ILLUSTRATION **MATHILDE NIVET**

Personne dans « À la Maison Blanche » n'aurait jamais pu tuer un animal de compagnie. Les personnages sont bien trop gentils. Ça n'est pas le cas dans « House of Cards » où l'on comprend vite que l'étrangleur du chien n'est autre que le héros (ou plutôt, l'anti-héros), Francis Underwood. Interprété par Kevin Spacey, il est le chef de file de la majorité parlementaire à la Chambre des représentants... Bienvenue dans ce que James Wolcott, dans une récente édition du *Vanity Fair* américain, a appelé le « Washington Noir ».

Le « Washington Noir » n'est pas un genre nouveau. On pourrait citer les films complotistes des années 1970 comme *À cause d'un assassinat* et *Les Trois Jours du Condor*, ou, plus récemment, *Des hommes d'influence* (1997), *Bulworth* (1998), *JFK* (1999), « 24 heures chrono » (2001) ou « K Street » (2003). Et nombre de séries d'aujourd'hui, de « Homeland » à « The Americans » en passant par « Scandal » et « Political Animals », représentent Washington comme la Vienne du *Troisième Homme*, une ville regorgeant d'espions et de terroristes, de maîtres chanteurs, de vendus, de truands et de cocus en tout genre. Mais aucune n'est aussi sombre que « House of Cards », à l'origine une mini-série de la BBC qui s'inspirait d'un roman aux accents shakespeariens de Michael Dobbs, ancien chef d'état-major du Parti conservateur sous le gouvernement Thatcher.

En 2007, le réalisateur David Fincher est en train d'achever le tournage de *L'Étrange histoire de Benjamin Button* lorsque ses producteurs associés, Josh Donen et Eric Roth, attirent son attention sur cette série anglaise : « Si tu veux travailler pour la télévision et que tu as le courage de rester assis quatre heures devant ton écran, jette un œil là-dessus. » Fincher s'intéresse, alors, au monde de la télé. Il considère en effet que les studios hollywoodiens ne savent plus repérer un bon film, même s'il leur tombe tout cuit dans le bec. Ou peut-être que, plus simplement, faire un bon film ne les intéresse plus. « Aujourd'hui, les longs-métrages ressemblent à des démonstrations de physique nucléaire, explique le cinéaste. Peu importe l'histoire. La seule chose qui compte c'est le moment où la ville va exploser. L'industrie cinématographique n'a pas de temps à consacrer au développement des personnages. Combien de fois suis-je allé à des réunions où des producteurs sortent des conneries du type : "Attendez, ce personnage a peur de l'eau et à la fin du script, il doit traverser la rivière à la nage ! C'est contradictoire." Ce à quoi vous répondez : "Mais Tony Soprano est un monstre qui aime ses enfants. Il est plein de contradictions et c'est justement ça qui le rend intéressant..." » Conclusion : Francis Underwood n'est pas un héros autour duquel on peut construire un film de deux heures à 50 millions de dollars. Pour les studios, il est « bien trop insaisissable ». La définition, au mot près, du genre de personnage qui plaît à Fincher. Quand il découvre « House of Cards », le réalisateur de *The Social Network* est quand même sceptique sur un point. L'esprit de la série survivra-t-il à une traversée de l'Atlantique ? Il a l'impression que les hommes politiques anglais ont encore un semblant de dignité. Alors qu'aux États-Unis, « il est quasiment inconcevable qu'on puisse travailler dans l'ombre en mettant de côté ses intérêts particuliers. La décence est une notion presque oubliée. L'ego, l'avarice et l'appétit de gloire dominent tout. On ne cherche même plus à donner le change. » Mais Fincher est sous le charme de « House of Cards » et il décide de sauter le pas.

Pour l'écriture du scénario, il contacte d'abord Larry Gelbart, un vieux de la vieille qui a travaillé sur *Tootsie* et *MASH*. Gelbart est intéressé mais en mauvaise santé (il décédera en 2009). Fincher se tourne alors vers Pack Beauregard « Beau » Willimon, 29 ans, originaire du Missouri. Il a lu et apprécié sa pièce, *Farragut North*, dont George Clooney a tiré *Les Marches du pouvoir* en 2011, l'histoire d'un jeune blanc-bec enthousiaste engagé dans une campagne électorale qui lui fait perdre toutes ses illusions. Willimon connaît bien son sujet : à peine pubère et nimbé d'idéalisme, il s'est porté volontaire pour rejoindre l'équipe de la campagne sénatoriale de Charles Schumer à New York. Il a également travaillé pour Bill Bradley, candidat à l'investiture pour la Maison Blanche, pour Howard Dean, Hillary Clinton, et s'est nourri de ces expériences pour écrire *Farragut North*.

> « Mon second choix si Kevin Spacey n'était pas disponible ? Laisser tomber l'idée de travailler pour la télévision. »
>
> *David Fincher*

Rendez-vous est donc pris pour un petit-déjeuner au café Cluny dans le quartier de West Village à New York. Et il se pointe à l'heure, sans se la jouer, contrairement aux jeunes vedettes dans son genre que les médias s'arrachent. Frais et dispos, les cheveux en pétard, il paraît bien trop jeune pour son CV à rallonge : pilote, peintre, acteur, dramaturge, scénariste nominé aux Oscars, réalisateur de documentaires et producteur... « Quand Fincher m'a appelé, se souvient-il, je n'avais pas particulièrement envie d'écrire une autre histoire sur le monde de la politique. Ni de travailler pour la télévision car je sais qu'on peut y laisser sa vie. Mais la proposition venait de David Fincher et je ne pouvais pas la traiter avec désinvolture. J'ai regardé la version de la BBC, mes synapses se sont immédiatement connectées et j'ai commencé à imaginer comment je pourrais adapter la série et la rendre plus moderne. »

En six mois, Willimon accouche d'un script que Fincher adore : « C'était le mariage idéal entre des personnages et une histoire, raconte ce dernier. Un vrai délice... Je me suis dit : "Pffff, j'ai hâte de mettre mon nom là-dessus." » Le projet est suffisamment détaillé pour que Fincher puisse s'attaquer au casting. Il ne voit qu'un seul acteur pour incarner Underwood : Kevin Spacey, avec qui il a déjà travaillé sur *Seven*, le film qui l'a rendu célèbre. Spacey est un des meilleurs acteurs américains en exercice et, pour ne rien gâcher, il a une expérience politique personnelle. Quand il était au lycée, il a collé des enveloppes pour Jimmy Carter et il a travaillé, quelques années plus tard, sur les campagnes présidentielles de John Anderson, Ted Kennedy et Bill Clinton. « C'était l'évidence même, se souvient Fincher. Mon second choix si Kevin n'était pas disponible ? Laisser tomber l'idée de travailler pour la télévision. »

Après avoir lu le script, Spacey signe sans attendre. Il est lui aussi attiré par la liberté qu'offre la télévision d'aujourd'hui. « Hollywood ne produit quasiment plus de films que j'aimerais tourner, dit-il. Ai-je vraiment envie de me battre contre les quatre ou cinq acteurs ayant le même profil que moi pour un semblant de rôle ? Où vaut-il mieux rejoindre le monde ultra-créatif de la télé où s'expriment les →

Kevin Spacey, roi de pique.

« Hollywood ne produit quasiment plus de films que j'aimerais tourner. »

Kevin Spacey

meilleurs auteurs du moment ? » Quand il retrouve Fincher, il est toutefois sur le point de passer dix mois au théâtre à jouer *Richard III*, ça ne décourage pas le cinéaste. « Parfait, lui dit Fincher. Rien de mieux que cette pièce de Shakespeare pour préparer ton rôle. » En attendant qu'il se libère, Fincher choisit d'embaucher Robin Wright, avec qui il a travaillé sur *Millénium*, pour interpréter la glaciale épouse d'Underwood, sa « Lady Macbeth ». Et enfin Kate Mara, qui donne une férocité sauvage à son rôle de journaliste ambitieuse et opportuniste.

Le casting terminé, il n'y a plus qu'à vendre le projet. Fincher est en position de force pour mener les négociations. Il ne fait pas partie de la foule nombreuse des talents contraints de fuir les studios parce que le travail manque ou que les propositions sont trop débiles. Au contraire, il est l'un des rares réalisateurs d'Hollywood à tourner des succès commerciaux de qualité : « Ça me plaît d'être capable de jouer sur les deux tableaux », dit-il. Il sait très bien que la télévision a plus besoin de lui qu'il n'a besoin d'elle. Accompagné de Spacey et de ses producteurs associés, il écarte d'emblée les quatre principales chaînes de télévision. « Je ne peux pas me faire à l'idée que mon travail va juste servir à remplir les trous entre chaque pub, dit Fincher. Je ne veux pas me couler dans un moule, obéir à des règles. Nous savions, par exemple, qu'il y aurait des scènes de nu et qu'un membre du Congrès allait lécher une journaliste pendant qu'elle parle au téléphone avec son père. Nous ne voulions pas perdre notre temps à écouter les avis des uns et des autres. » Il ne veut pas non plus tourner de pilote et exige de signer d'un coup pour la totalité de la saison, soit 13 épisodes. « Je demandais à Kevin et Robin de venir dans le Maryland et de me consacrer douze mois de leur vie, explique-t-il. Je ne me voyais pas leur dire : "Vous allez jouer les cobayes pour un type qui décidera, quand bon lui semble, si oui ou non nous sommes autorisés à continuer." Nous voulions vivre par le fer et mourir par le fer ! » Et Willimon d'ajouter : « On exigeait beaucoup. C'était très arrogant de notre part sachant qu'on n'avait aucune expérience en télé. Mais on s'est dit "pourquoi pas ?". Après tout, c'est le prix à payer pour nous avoir. Quitte à ne pas faire la série. »

À l'origine, Netflix n'est pas dans la course. Et quand l'équipe de « House of Cards » sollicite le géant de la vidéo à la demande, c'est uniquement parce qu'elle a besoin d'une fenêtre de diffusion. Donen, un des producteurs associés de Fincher, raconte : « Nous nous lamentions sur l'état du monde et sur l'idée de devoir tourner des pilotes... et c'est là que Netflix nous a répondu : "On ne voit pas vraiment l'intérêt d'un pilote. Ce qu'on souhaiterait, c'est que vous vous engagiez sur deux saisons". » En outre, Netflix leur laisse le champ libre. Et, cerise sur le gâteau, ils débloquent un budget de 100 millions de dollars pour avoir le privilège de travailler avec Fincher. « On ne prenait aucun risque », explique Ted Sarandos, le directeur des programmes de Netflix. Il est convaincu, au vu des études qu'il a commandées sur Fincher, Spacey et sur l'intérêt du public pour les intrigues politiques, que le programme peut marcher : « Et entre nous, ajoute-t-il, le vrai risque c'est d'embaucher un réalisateur confirmé et lui dicter son travail. Je savais aussi qu'aucune chaîne ne proposerait de s'engager sur deux saisons dans ces conditions. » Et effectivement, Fincher et son équipe n'en reviennent pas. Ils n'ont plus besoin de se soucier de l'audience. Plus besoin de créer des rebondissements artificiels, comme dans « Lost », pour accrocher les spectateurs d'une semaine sur l'autre. Ils n'ont qu'à se concentrer sur leur travail, écrire des personnages fouillés et concevoir une histoire qui pourra se déployer sur la durée. « Vous êtes mes nouveaux meilleurs amis ! », déclare Fincher aux dirigeants de Netflix.

LES SÉRIES DE L'HIVER SUR *vanityfair.fr*

Comparée au cinéma et à son rythme de tortue, la production télévisuelle va vite, tel un lièvre, avec des réalisateurs tenus de mettre en boîte quatre ou cinq pages de script par jour. « Je n'avais jamais travaillé comme ça », poursuit Fincher qui a réalisé lui-même les deux premiers épisodes. « Ça n'est d'ailleurs possible que si vous pouvez compter sur les acteurs pour veiller à la cohérence psychologique de chaque personnage. Ils doivent être comme l'attaquant face au but : il sait ce qu'il a à faire quand on lui passe la balle. À la télévision, comme au théâtre, vous avez une troupe d'acteurs qui finissent par se connaître très intimement. Ils sont tellement immergés dans l'univers de la série que lorsque le sixième réalisateur de la saison débarque, ils peuvent lui dire avec certitude : "Mon personnage ne ferait jamais ça." Vous ne pouvez pas compter là-dessus au cinéma, mais à la télévision les acteurs ont gagné le droit de la ramener et, mon dieu, ils ont raison neuf fois sur dix. » Spacey a pas mal traîné avec les chefs de file des différents groupes parlementaires pour préparer son rôle : « Le député que j'incarne est du genre à obtenir des résultats. C'est plutôt drôle quand on voit, dans la réalité, l'inefficacité du Congrès ! »

Lors de sa diffusion aux États-Unis, en février dernier, « House of Cards » connaît un succès critique immédiat, rejoignant la liste des meilleures séries, et elles sont nombreuses, qui font qu'on considérera un jour notre époque comme un âge d'or de la fiction. Cette série est intelligente, dense, excitante ; elle parvient même à raconter le passé d'Underwood sans recourir à de maladroits *flash-backs*

Dior

» à la « Mad Men ». Que demander de plus ? Acteurs, scénaristes, réalisateurs, ils ont tous magnifiquement travaillé. Mais « House of Cards » est aussi un succès commercial. Les dirigeants de Netflix commencent, d'ailleurs, à évoquer un engagement sur le long terme, comparant la série à *Harry Potter* qui se décline en huit volets. Pour la première fois, une entreprise du Net s'est lancée dans la production-TV, avec une liberté que n'ont plus ni les studios, ni les chaînes du câble. En outre, ils ont cassé le vieux modèle de diffusion par épisode, semaine après semaine. Ils ont mis tout le gâteau sur la table en proposant de visionner en streaming l'ensemble de la saison en une seule fois et jusqu'à plus faim. Ils ont révolutionné les habitudes des téléspectateurs en leur offrant la liberté de choisir leur mode de consommation.

La série « À la Maison Blanche » a été diffusée la première fois en 1999 puis durant les six premières années du mandat de George W. Bush. À la fin de sa diffusion, en 2006, l'écart entre le conte de fée libéral d'Aaron Sorkin et la réalité de la vie politique américaine était si grand qu'il n'est pas étonnant que la série ait été chassée de l'Olympe télévisuel pour rejoindre le placard des vieilleries entre « I Love Lucy », « La quatrième dimension » et « La Maison de Mickey ». « Que s'est-il passé entre "À la Maison Blanche" et "House of Cards" ? analyse Beau Willimon. Le 11-Septembre, deux guerres majeures – Irak et Afghanistan – et la présidence Bush. On a envoyé des dizaines de milliers de soldats se battre et nous étions gouvernés par un président non seulement irresponsable mais dangereux. Ça a donné un bon coup de fouet aux gens de mon âge mais je crois aussi à beaucoup d'autres personnes, toutes générations confondues. Et la conscience politique, qui s'était perdue après les années 1960-1970, a refait surface. » Il faut noter également que pendant que les protagonistes de « À la Maison Blanche » se renvoyaient les répliques chics et ciselées de Sorkin, la production télévisuelle, elle aussi, changeait d'ère : « Ça a commencé avec "Capitaine Furillo" ("Hill Street Blues"), se souvient Kevin Spacey. À l'époque où ce feuilleton a démarré, le plus important était surtout de ne heurter personne et de présenter des personnages qui plairaient à tous les publics. Quand les responsables de NBC ont vu le pilote de "Hill Street Blues", ils ont rédigé un long mémo listant tout ce qui n'allait pas : trop de personnages, trop d'intrigues parallèles, des héros pas vraiment à l'aise dans leur vie professionnelle et complètement largués dans leur vie privée... Exactement ce qui allait, par la suite, faire le triomphe des séries aujourd'hui célèbres. Les "Soprano" ou "Breaking Bad" ont non seulement appris aux gens à apprécier ce genre d'histoires, mais à en réclamer d'autres. Les spectateurs s'investissent cent fois plus dans ces fictions que dans n'importe quel film à succès. Mais si les dirigeants de NBC avaient obtenu gain de cause, cette route pavée d'or n'aurait peut-être jamais été tracée... »

Aujourd'hui, les anti-héros comme Frank Underwood font partie du paysage. « On a toujours été attiré par les Richard III et les Iago, affirme Willimon, parce qu'ils révèlent des facettes de la nature humaine auxquelles nous n'aurions pas nécessairement accès sans le biais de la fiction. Le vrai sujet de "House of Cards" n'est pas la politique mais le pouvoir. Balzac est un de mes auteurs préférés. Prenez les *Illusions perdues*. Rubempré, un idéaliste qui a des étoiles plein les yeux au début du livre, se transforme, tout au long de ces merveilleuses 700 pages, en l'un des hommes les plus sournois que vous puissiez imaginer. Et pourtant, alors même qu'il est devenu une ordure, vous ne pouvez pas le lâcher. Pareil pour tous les personnages – pourtant plus antipathiques les uns que les autres – qui l'entourent. Ils sont fascinants car ils savent ce qu'ils veulent, ils sont prêts à tout pour l'obtenir, prêts à toutes les alliances et à toutes les trahisons. Ils ont une putain de classe ! C'est spectaculaire, drôle et sexy. Ils ne sont jamais là où on les attend, toujours en action. »

Le portrait d'un député machiavélique, tirant les ficelles dans l'ombre, donne-t-il une image fidèle de ce qui se passe à Washington ? « Notre objectif n'était pas de montrer la face sombre de la vie politique, affirme Fincher. Mais je pense que c'est plutôt réaliste. Beaucoup de gens viennent d'ailleurs me demander combien de temps j'ai passé à Washington pour en brosser un portrait si juste. Je leur réponds que je n'y ai jamais mis les pieds. Mais que j'ai passé beaucoup de temps à Hollywood et que, question orgueil démesuré et goût du pouvoir, il n'y a aucune différence ! »

> « Orgueil démesuré et goût du pouvoir : il n'y a aucune différence entre Hollywood et Washington. »
>
> *David Fincher*

Mais qu'est-ce que qui a bien pu pousser Willimon à présenter le héros comme un tueur de chiens ? « Mon intention n'était ni de faire le malin, ni de provoquer, affirme le jeune scénariste. En réalité, j'adore les entrées de stars dans les films et j'en voulais une spectaculaire pour Kevin Spacey. Quelque chose de particulièrement relevé qui nous dévoilerait, dès les premières images, une facette du héros. » Mais comment le faire sortir de chez lui et descendre le bel escalier qui mène à la rue ? Un grand bruit. Mais quel bruit ? Un accident de voiture. Efficace, mais pas très original. Et quel genre d'accident ? Des blessés, du sang, ça aurait fait un peu trop pour une scène d'ouverture. Ça risquait de paraître laborieux et d'ouvrir des pistes narratives que Willimon avait peur de ne pas réussir à suivre. Et si la voiture percutait un chien ? « C'est à cet instant précis que s'est produit le déclic, reprend Willimon. J'ai commencé à me demander : qu'est-ce que ferait Francis Underwood si le chien était condamné ? Comment analyserait-il une situation qui n'est pas politique ? » En tant que scénariste, ça devenait excitant : « Voilà comment je me suis mis à dos la plupart de mes pairs, en écrivant des trucs désagréables mais nécessaires », poursuit-il, reprenant à son compte la réplique qu'il a écrite pour Underwood.

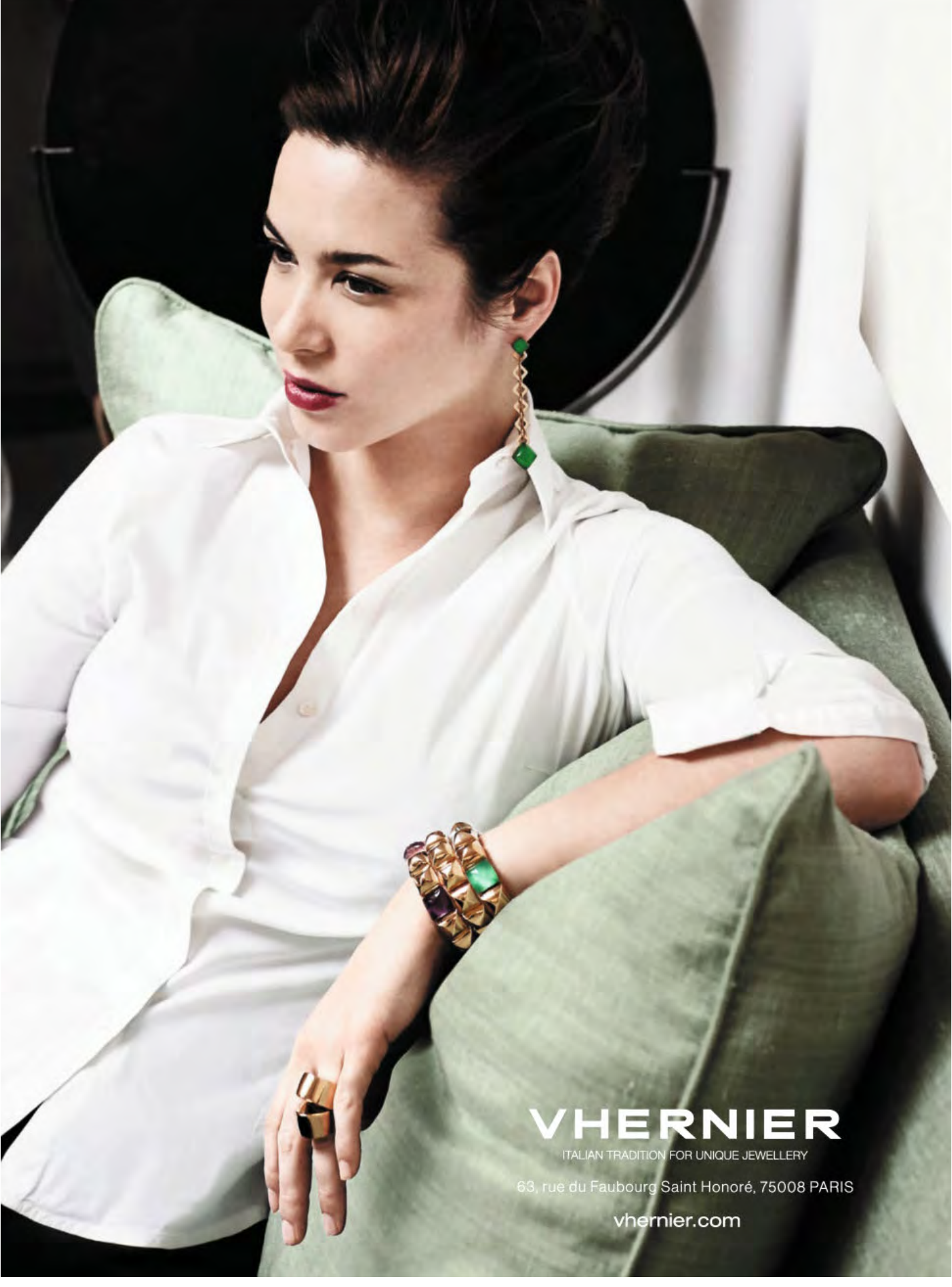
Willimon a dû faire face aux réticences de certains membres de l'équipe à cause de la fameuse règle selon laquelle, si vous tuez un animal, vous divisez immédiatement votre audience par deux. Il en a parlé à Fincher :

« Est-ce que ça te pose un problème si on perd la moitié de nos téléspectateurs dès le début de la série ?

– Je m'en tape !

– Moi aussi. Alors, allons-y ! » □

David Fincher en roi de carreau et Beau Willimon en as de cœur.


VHERNIER
ITALIAN TRADITION FOR UNIQUE JEWELLERY
63, rue du Faubourg Saint Honoré, 75008 PARIS
vhernier.com

« LE MATIN, JE PRENAIS MON PETIT-DÉJEUNER AVEC DE VRAIS DIPLOMATES ! »

Comment Raphaël Personnaz s'est retrouvé dans la salle du conseil de sécurité de l'ONU pour le tournage de Quai d'Orsay *de Bertrand Tavernier.*

Le prometteur Raphaël Personnaz a reçu en 2013 le prix Patrick Dewaere.

SECRET DE FABRICATION

« Entrer dans la salle du conseil de sécurité des Nations unies, c'est respirer l'histoire. La sensation est étrange parce qu'à première vue, rien ne la distingue d'une autre pièce, avec ses tables et ses chaises, mais, instinctivement, on sent qu'ici – ici même – la vie de millions de personnes a été mise en jeu. Pendant les deux semaines qu'a duré le tournage au siège de l'ONU, à New York, cette impression a accompagné toute l'équipe. Le moment le plus fort a été celui où **Thierry Lhermitte**, qui joue le rôle de **Dominique de Villepin**, a déclamé le discours affirmant l'opposition de la France à la guerre en Irak. Quand il est monté à la tribune de l'assemblée générale et qu'il a lancé : « Et c'est un vieux pays, la France, qui vient d'un vieux continent, l'Europe, qui a connu les guerres, l'occupation et la barbarie, qui vous le dit... », on a tous été pris par l'émotion. Comme tout le monde, j'avais vu des extraits de la scène à la télévision mais je n'avais pas remarqué que le texte était si bien écrit, aussi puissant, aussi hypnotisant.

Les lieux de pouvoir français, c'est autre chose. Au Quai d'Orsay, à l'Assemblée nationale, je me suis senti un peu écrasé sous le poids des dorures, des rideaux capitonnés et des lustres en cristal. Mais derrière l'apparat, j'ai découvert une autre ambiance, les coulisses de la diplomatie où les conseillers – comme le personnage que j'incarne – travaillent vingt heures par jour dans des bureaux minuscules et sans fenêtre, à la lumière d'une ampoule nue se balançant au-dessus de leur tête. La journée, on tournait dans le quartier des ministères. Un jour, je jouais une séquence au café de l'aérogare Air France, sur l'esplanade des Invalides, quand j'ai aperçu **Luc Ferry** et **Pascal Bruckner** passer, bras dessus bras dessous, au coin d'une rue. Ça n'a pas échappé non plus à **Tavernier** qui a fondu sur eux armé de son plus grand sourire pour leur proposer de faire de la figuration ! Ils étaient un peu surpris de se faire alpaguer comme ça, à la volée. Mais, face à toute l'équipe de tournage, ils n'ont pas vraiment pu faire autrement que d'accepter.

Thierry Lhermitte, Bertrand Tavernier et Raphaël Personnaz sur le tournage de Quai d'Orsay.

J'ai aussi croisé **Bruno Lemaire**, mais là, c'était prévu. Il a inspiré mon personnage alors cela amusait Tavernier de le faire jouer dans le film. **Hubert Védrine** est passé sur le plateau, lui aussi, pour jeter un œil au décor. Comme on n'a pas eu l'autorisation de tourner dans le bureau du ministre, un décorateur a construit sa reproduction exacte un étage en dessous. Védrine a été impressionné par le soin apporté à chaque accessoire.

Le souci du détail, c'est la méthode Tavernier. Il a tenu à ce qu'il y ait en permanence quelqu'un du ministère avec nous pour s'assurer de l'exactitude de nos moindres faits et gestes : la façon dont un petit conseiller s'adresse à un haut fonctionnaire ou le volume autorisé quand on frappe à la porte du ministre. Tavernier est aussi très méticuleux avec les costumes. Si les chaussures d'un comédien jouant un conseiller ont été cirées alors que le protocole du Quai exige qu'elles soient « lustrées », il refuse de tourner la séquence tant que la costumière n'a pas réglé le problème. Je crois qu'il a besoin de tout ce travail de crédibilité pour faire passer l'émotion ; il a besoin d'y croire lui-même pour que ça marche. En tant qu'acteur, c'est magique : on est immergé dans l'univers du personnage. À New York, Tavernier nous a fait loger dans l'hôtel juste en face du siège de l'ONU où descendent les conseillers ministériels en déplacements officiels. Le matin, je prenais mon petit-déjeuner avec de vrais diplomates et je traversais la rue avec eux pour aller au boulot. On s'y croyait complètement ! »

— PROPOS RECUEILLIS PAR ANNA TOPALOFF

LES HOMMES POLITIQUES AU CINÉMA SUR *vanityfair.fr*

Quai d'Orsay, de Bertrand Tavernier. Sortie le 6 novembre.

MARINE ANDRIEUX / PANORAMIC ; ETIENNE GEORGE

JIMMY CHOO

PARFUMS

EXCLUSIVITÉ*

*Et dans les boutiques et corners Jimmy Choo.

Visuel non contractuel. © Sephora 2013

Shopping beauté sur sephora.fr

EXCLUSIVITÉ*

SEPHORA

Carter et James Franco à la première d'*Erased James Franco*, à Londres en 2009. À droite, *Présence de Carter*, 2013.

« LES TOILES DE CARTER SONT DES FILMS IMMOBILES »

Acteur, réalisateur et écrivain, JAMES FRANCO est un touche-à-tout passionné. Il a tenu à nous faire partager son admiration pour l'artiste américain Carter.

Voici l'essence du travail de Carter : action, effacement, action, effacement. Son sujet : ce que l'on est, ce que l'on cache, et comment on finit par n'être plus que nos masques. Carter est un homme en apparence très calme, mais il se dégage de son œuvre un caractère fougueux ; ses tableaux, films, sculptures et photographies débordent de passion sauvage. Les différentes formes de son travail ont la même ambition : faire surgir un monde où l'art trouverait toute sa place, dire la difficulté d'exister quand on est d'une grande sensibilité.

Carter a le crâne rasé, une voix posée, mais lorsqu'il s'agit d'art, il s'emballe et en parle comme si sa vie en dépendait. C'est ainsi que je vois ses tableaux : des éléments de pure sauvagerie assemblés en d'austères compositions.

Les volutes de sa peinture contiennent une tension violente, entre inertie et mouvement : elles disent le geste de peindre, portent le souvenir de l'*action painting*, mais comme faites à l'avance et collées sur la toile tels des autocollants. Ces tableaux ne sont le résultat ni d'une performance ni d'une improvisation. Ils sont plutôt comme un film où les scènes jouées sont ensuite montées et rassemblées.

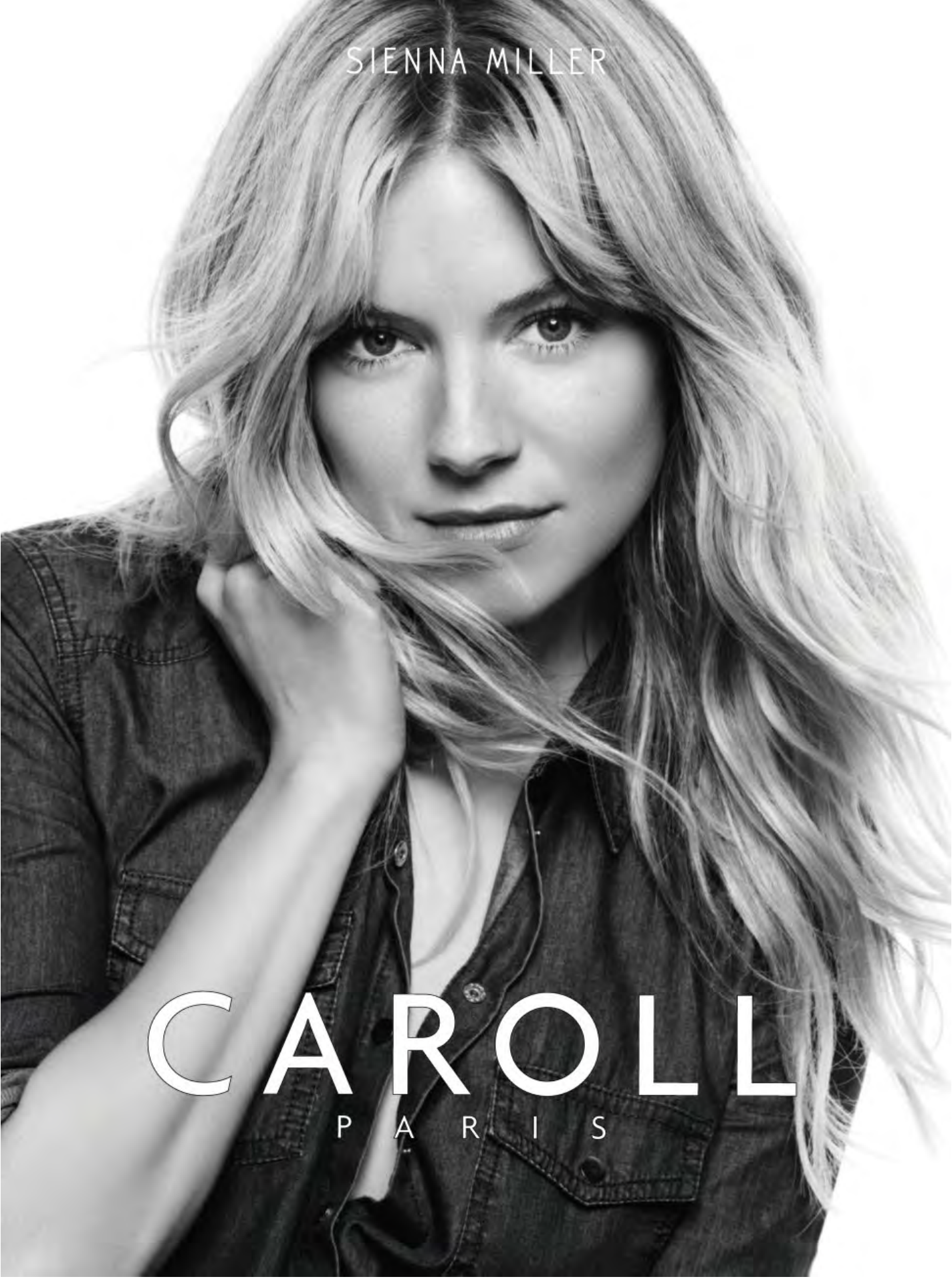
LE FÉTICHE

Ici, les formes et les arabesques peintes sont recouvertes de tissu. Le vêtement ajoute une épaisseur supplémentaire à cette composition déjà complexe. Il est comme un voile expressif, sculptural. On devine un visage déconstruit, celui du peintre lui-même. Sa silhouette se promenait déjà dans ses précédents tableaux, son crâne rond et glabre, ses yeux distants et perçants. Recouvert de tissu, le visage se fait encore plus abstrait, ce qui accroche c'est son regard et l'absence d'expression. Les traits sont lissés, donnant un aspect plus impénétrable, inéluctable. C'est là que réside la force de Carter, dans la friction qui se produit lorsque ce qui est expressif contient et retient d'autres aspects tout aussi expressifs : la force et la contrainte, l'autobiographie et l'abstraction dans le même geste.

J'ai travaillé avec Carter sur de nombreux projets. Il aborde un film comme un tableau : avec dévouement, une abondante préparation et une accumulation progressive de morceaux qui sont ensuite assemblés avec intensité et méticulosité. Les acteurs deviennent des sculptures puis redeviennent des hommes, les traits sont poétiques et nous touchent directement.

Les toiles de Carter sont des films immobiles. Le mouvement, l'énergie peuvent se ressentir dans la relation qui existe entre chaque élément : dans la tension entre l'effacement et l'expressivité. Regardez, laissez-vous porter... C'est spectaculaire. — JAMES FRANCO

JONATHAN HORDLE / REX / SIPA, CARTER


SIENNA MILLER
CAROLL
PARIS

Les cinq membres de Foals, joyaux de la couronne d'Angleterre.

MUSIQUE

Novembre, dilemme du mois : rester au chaud, chez soi, avec un bon disque ou aller au cinéma ? Comme souvent, l'Amérique offre une solution prête à l'emploi : avec *Inside Llewyn Davis*, on écoute la BO avant de filer voir le dernier film des frères Cohen. Cette bande originale est un sommet du genre, à ranger aux côtés de *Grease*, des *Blues Brothers* et de *Pulp Fiction* au rayon des *soundtracks* légendaires. Impeccablement produites par **T-Bone Burnett**, interprétées, pour la plupart, par les acteurs du film (**Justin Timberlake**, **Carey Mulligan** et **Oscar Isaac**, musicien et prix d'interprétation au dernier Festival de Cannes...), ces quatorze chansons s'écoutent du soir au matin, sans fin. En tête de gondole, les nouveaux albums de **Katy Perry** et de **Lady Gaga** : les deux divas promettent au monde une guerre des *charts* ; la bataille divertira pendant quelques semaines au moins. Un peu plus de densité chez **Julien Doré** qui revient à la chanson après quelques incartades cinématographiques. Son troisième disque s'appelle *Love* et il y démontre, une fois encore, son goût du calé-décalé, de plus en plus loin de son enveloppe de trublion excentrique. Flirtant avec la langue anglaise, il s'offre même un charmant duo avec **Micky Green** (*Chou Wasabi*).

Julien Doré, quelque peu assagi sur son dernier album *Love*.

À deux heures d'Eurostar, ce sont les trois jeunots de **London Grammar** qui mettent le monde en émoi. Il faut dire que la voix hallucinante de leur chanteuse **Hannah Reid** a de quoi étourdir, et que leur premier essai, *If You Wait*, tape dans le mille. Plus tout à fait verts mais toujours bondissants, leurs compatriotes de **Foals**, joyaux de la couronne en matière de rock indé et champions toutes catégories du jeu de scène échevelé, nous gratifient d'un album live qui, s'il ne remplace pas l'expérience de la scène, en capte la vibrante énergie. Vibrant aussi, le Français **Gesaffelstein** débarque comme une tornade dans la *French Touch* et brigue directement le trône avec *Aleph*, quatorze morceaux hallucinés, sombres, mélodiques et puissants, qui confirment la grande maîtrise de ce touche-à-tout, déjà invité il y a quelques mois sur le dernier album de Kanye West avec son comparse Brodinski. Hurluberlus calmés enfin, le sextuor de Géorgie **Of Montreal** signe l'un des meilleurs albums de l'année. Ça s'appelle *Lousy with Sylvianbriar*, ça fait danser, pleurer, rigoler, aimer... Magistral. — CLÉMENTINE GOLDSZAL

UNE SÉLECTION *sur l'iPad*

NOUVELLE SCÈNE

LA BANDE-SON DE PIERRE NINEY

L'interprète du futur Yves Saint Laurent *dévoile ce qu'il écoute pour...*

DANSER

Doin' It Right, **Daft Punk**

« L'alternative quand on en a vraiment marre de Get Lucky. *»*

CHANTER

L'Empire du côté obscur, **IAM**

« Gravé dans ma tête depuis mes 12 ans. »

RETROUVER LE MORAL

Killing in the Name, **Rage Against the Machine**

« Pas mieux pour se booster. »

PLOMBER UNE SOIRÉE

Tosca **Puccini (par la Callas)**

« Souvent, ça coupe un peu les jambes. »

DÉCLARER SA FLAMME

La non-demande en mariage **Georges Brassens**

« Poésie et philosophie de l'amour customisées. J'adore. »

PARCOURIR PARIS, LA NUIT

Retrograde, **James Blake**

« Profond et planant. »

DAMES DE CHŒURS

La fonction du documentaire musical est-elle d'exhumer les oubliés du Rock'n'roll Hall of Fame ? Après Sixto Rodriguez en 2012, réhabilité, adoré, et même oscarisé avec *Sugar Man*, l'année 2013 sera celle des choristes. Pas les choristes de Gérard Jugnot qui chantent en canon. Non, les vraies choristes, les **Ikettes**, les **Raelettes**, les **Darlene Love**, **Merry Clayton**, **Lisa Fischer**, à qui **Morgan Neville** consacre un documentaire swinguant. À six mètres de la gloire (*Twenty Feet from Stardom*), elles se tiennent et soutiennent les plus grands sur scène : Bruce Springsteen, Sting, Stevie Wonder... Tous témoignent dans ce prodigieux film qui leur rend un hommage mérité et donne envie de se lever pour chanter des « doo wop », des « chabada » et des « shalala » en roulant des hanches. □

Twenty Feet from Stardom, de **Morgan Neville**. Sortie le 4 décembre.

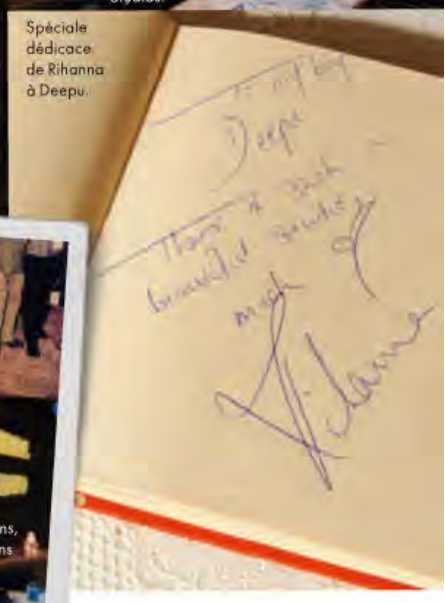
ALBERTO ESTEVEZ / EPA / CORBIS ; DANIEL TEIXEIRA / AGÊNCIA ESTADO / AFP ; POPPERFOTO / GETTY IMAGES ; AFP/ LOU SARDA, GUILLOX, GIANNI NICOLAS / ABACA ; DR

CARITA
PARIS
Révélez votre beauté
VISAGE - CORPS - CHEVEU
Depuis plus de 60 ans, CARITA est synonyme à travers le monde de beauté, de luxe et d'élégance.
Au commencement, il y avait deux sœurs, Rosy et Maria CARITA, réunies autour d'une seule et même passion : celle de transformer et sublimer les femmes. Aujourd'hui, l'effet conjugué de soins et produits haute performance pour le visage, le corps, le cheveu, continue à révéler la Beauté unique de chaque femme, alliant textures magiques et formules innovantes à des résultats immédiatement visibles.
CARITA
agence-binôme.fr
MAISONS DE BEAUTÉ CARITA, INSTITUTS ET SPAS AGRÉÉS, PARFUMERIES ET GRANDS MAGASINS
www.carita.fr
Suivez-nous sur

Rihanna en plein Kadooment Day Parade, le grand carnaval de la Barbade.

Disque de platine pour *Good Girl Gone Bad*.

Deepu, l'ingénieur son aux Lethal Studios.



Spéciale dédicace de Rihanna à Deepu.

Rihanna à 17 ans, de passage dans les studios.

LES LETHAL STUDIOS À LA BARBADE

En 2007, Rihanna enregistrait son plus gros tube dans son île natale, aux Caraïbes.

Dehors, le soleil des Caraïbes enflamme palmiers et cocotiers. À l'intérieur, il fait frais. Sur la console, une tribu de diodes vertes et rouges perce la semi-obscurité, comme de curieuses lucioles au crépuscule. **Deepu Panjwani** sourit : « C'est ici que se produit la magie. » Il glisse un CD dans le lecteur et monte le son... « Un rhum doooooooux », une voix grave jaillit des enceintes et perce l'épais silence. « Tout a commencé avec des pubs pour le rhum. »

Né en Inde, Deepu s'est installé à la Barbade à l'âge de neuf ans. Sa famille tenait un magasin de hi-fi qu'il reprend en 1991. Derrière la boutique, il bricole un studio. En 1998, sort un premier tube local : une version soca du classique *My Favorite Things*. « Pendant le carnaval, on n'entendait que cela. » Deepu aménage alors les Lethal Studios dans le sous-sol de sa maison, au sud de l'île. La Barbade n'a encore jamais connu de star. À dix ans, la petite Robyn Rihanna Fenty attend son heure. Sept ans plus tard, **Rihanna** part enregistrer ses deux premiers albums aux États-Unis. Pour le troisième, en 2007, elle décide de rentrer chez elle. « J'étais à Las Vegas quand son producteur **Evan Rogers** m'a appelé, se souvient Deepu. J'ai pris le premier avion. » Rihanna et son équipe s'installent pour une semaine chez lui. Dans sa cave prennent forme la chanson-titre de l'album *Good Girl Gone Bad* et le slow chanté en duo avec Ne-Yo, *Hate that I Love You*. L'album se vendra à plus de 8 millions d'exemplaires auxquels s'ajouteront 45 millions de téléchargements légaux. *Good Girl Gone Bad* fera de Rihanna une superstar.

LIEU DE CULTE

Il y a deux ans, la diva dînait à New York avec **Jay-Z**, **Beyoncé**, **Gwyneth Paltrow** et son mari, le chanteur de Coldplay, **Chris Martin**. Le couple partait pour la Barbade, Rihanna recommanda à Martin les Lethal Studios. « C'est ici que fut en partie enregistré *Every Teardrop is a Waterfall*. Les maquettes sont arrivées de Londres. Chris Martin a posé sa voix dessus. »

Dans quelques semaines, Deepu déménagera son matériel. Une à une, il débranchera ses machines. Il est temps pour le studio de s'agrandir et pour son fondateur de réaliser son rêve : ouvrir une école d'ingénieur du son sur l'île. Dans le grand concert mondial, il juge que la voix de la Barbade ne s'est pas encore fait entendre. « Le reggae était un vrai son jamaïcain. Dans le cas de Rihanna, la seule chose de la Barbade que les producteurs ont pris... c'est Rihanna. Sa musique est internationale. » Elle est l'idole d'une époque où les sons et les stars n'ont plus vraiment de pays. « Rihanna vit désormais dans une autre dimension, conclut Deepu. Je ne l'ai jamais revue mais je suis pratiquement sûr qu'elle ne m'a pas oublié. » Une fois le dernier micro emballé, il décrochera du mur les disques de platine. Enfin, précautionneusement, il rangera la photo d'une adolescente de dix-sept ans qui des deux doigts faisait le V de la victoire dans sa cuisine... Une *good girl*, partie à la conquête du monde. — ADRIEN GOMBEAUD

MAXPIX / ABACAPRESS.COM - DAVID LEFRANC

CARITA
PARIS

PROGRESSIF
LIFT FERMETÉ

Les nouveaux soins lifting cosmétique

8 FEMMES SUR 10
TROUVENT LEUR PEAU
PLUS FERME & LISSÉE*

Découvrez dans nos instituts les soins avec la machine CINETIC™ LIFT EXPERT

UNE ALTERNATIVE À LA CHIRURGIE ESTHÉTIQUE POUR UN EFFET IMMÉDIAT

- Rides de la patte d'oie **-53%****
- Éclat de la peau **+27%****
- Ridules du contour de l'œil **-39%****

*Auto-évaluation sur 33 femmes âgées de 40 à 60 ans ayant testé la crème JEUNESSE ORIGINELLE pendant 1 mois. **Evaluation par un expert après application bi-quotidienne pendant 28 jours du Sérum Progressif Lisse Suprême [PRO 3R] sur 16 volontaires.

agence-binôme.fr

MAISONS DE BEAUTÉ CARITA, INSTITUTS ET SPAS AGRÉÉS, PARFUMERIES ET GRANDS MAGASINS

www.carita.fr

Suivez-nous sur

Chemise **Sandro**
Liquette **Ann Demeulemeester**
Jean **Iro**
Bagues **Tiffany & Co.**
Bracelet **Hermès**
Bottines **Stuart Weitzman**

ROMAN

« JUST KIDS » DE PATTI SMITH

Incarné par
JOANA PREISS

LE LIVRE – *Just Kids*, le récit autobiographique de Patti Smith, est réédité chez « Folio », enrichi de photographies et de textes inédits.

L'HÉROÏNE – Quand Patti Smith débarque à New York en juillet 1967, elle a 21 ans, pas un sou, Rimbaud et Jim Morrison pour icônes. Au Chelsea Hotel où elle vit avec Robert Mapplethorpe (dont le cliché de 1979 a inspiré la photo ci-contre), elle croise Allen Ginsberg, Janis Joplin ou Sam Shepard. Dans cette énergie bohème underground, elle trouve son style androgyne tellement typé et découvre la peinture, la poésie et le rock'n'roll.

L'EXTRAIT – « Je suis allée à l'Armée du salut sur le Bowery et j'ai acheté une pile de chemises blanches. Certaines étaient trop grandes pour moi, mais celle qui m'a conquise était repassée soigneusement, avec un monogramme sous la poche poitrine. (...) J'ai découpé les manchettes pour pouvoir la porter sous ma veste noire ornée d'une broche en forme de cheval que m'avait offerte Allen Lanier. »

JOANA PREISS – Cinéaste (*Sibérie* en 2012), actrice (en 2014, elle sera notamment à l'affiche du *Dos rouge* d'Antoine Barraud et *Hôtel de l'univers* de Tonino De Bernardi), et musicienne, Joana Preiss est aussi performeuse. Formée au chant lyrique et à la musique contemporaine, elle improvise lors de ses concerts, voyages aux frontières de l'intime et de l'onirique, comme récemment à Paris à la Fondation Cartier et à l'espace culturel Louis-Vuitton.

PHOTOGRAPHIE **SONIA SIEFF** STYLISME **BÉNÉDICTE BURGUET**

AUJOURD'HUI
GEOX
RESPIRE
6 FOIS PLUS

LA NOUVELLE GÉNÉRATION DE SEMELLES RESPIRANTES

GEOX présente l'évolution de son système original :
le nouveau BREATHING SYSTEM.
La semelle GEOX est imperméable et 6 fois plus respirante.

Suivez nous sur Boutique en ligne **www.geox.com**

Geox - Respira are trademarks of Geox Spa International Patent

Lucian Freud en 1948

LIVRES

On ne vantera jamais assez les vertus de l'*English breakfast*. Pendant dix ans, le journaliste anglais **Geordie Greig** s'est régulièrement attablé devant son assiette d'œufs au bacon face au peintre **Lucian Freud**, petit-fils de Sigmund, disparu en 2011. Parmi les modèles de Freud : Kate Moss, David Hockney et la reine Elizabeth II. *So chic*. Dans le captivant *Rendez-vous avec Lucian Freud* (Bourgois), illustré de nombreuses photos, Greig retrace la vie mouvementée du maître, vraie rock star des beaux-arts, amant insatiable, joueur impénitent et roi de la bagarre à 80 ans passés. Autre figure incontournable de l'art made in England : **Martin Parr**. *Les Non-conformistes* (Textuel) présente une série de jeunesse méconnue du photographe qui, dans les années 1970, a documenté le quotidien des habitants de Hebden Bridge dans le Yorkshire. Des clichés en noir et blanc d'où sourd déjà tout l'humour de Parr. Drôle, mais aussi brillant, illuminé, sensible et vindicatif, **Allen Ginsberg** était tout cela à la fois et sa correspondance inédite publiée chez Gallimard, *Lettres choisies (1943-1997)*, donne à voir les différentes facettes du poète de la *Beat Generation*. Un demi-siècle d'histoire américaine se dessine à travers ces échanges échevelés avec Neal Cassady, William Burroughs, Bob Dylan ou encore Bill Clinton. Et bien sûr avec son ami **Jack Kerouac**, son « chou », dont *Réveille-toi, la Vie du Bouddha* (Gallimard) paraît pour la première fois en français : le parcours de Siddharta revu par l'écrivain *Beat* et béat. Autre pépite épistolaire, *Ici et maintenant, correspondance (2008-2011)* chez Actes Sud, où les missives entre le romancier new-yorkais **Paul Auster** et le prix Nobel sud-africain **J.M. Coetzee**. Tels deux vieux sages, ils dissertent sur l'amitié, le sport ou les femmes, évoquent Beckett et Roger Federer, Juliette Binoche et Derrida. Compatriote de Coetzee et elle aussi prix Nobel de littérature, **Nadine Gordimer** ausculte l'après-Apartheid à travers la vie d'un couple – il est blanc, elle est noire – dans *Vivre à présent* (Grasset). Après *Cendrillon* et *Le Système Victoria*, **Éric Reinhardt** se penche, lui, une nouvelle fois, sur les dérives du capitalisme, avec sa première pièce de théâtre, *Élisabeth ou l'Équité* (Stock) sur les tribulations d'une DRH. Enfin, il ne faudra pas passer à côté de *L'Amant pur. mémoires de la douleur* (Plon), magnifique tombeau littéraire signé de l'Américain **David Plante**, chant de deuil et d'amour à Nikos Stangos, l'homme qui partagea sa vie pendant près de quarante ans. L'humeur est aux souvenirs et à la nostalgie. — ÉLISABETH PHILIPPE

Les Non-conformistes de Martin Parr.
Ici et maintenant de Coetzee et Auster.
Lettres choisies d'Allen Ginsberg.
Élisabeth ou l'Équité d'Éric Reinhardt.

DES EXTRAITS À LIRE *sur l'iPad*

VF ET VO
À LIRE AVANT TRADUCTION

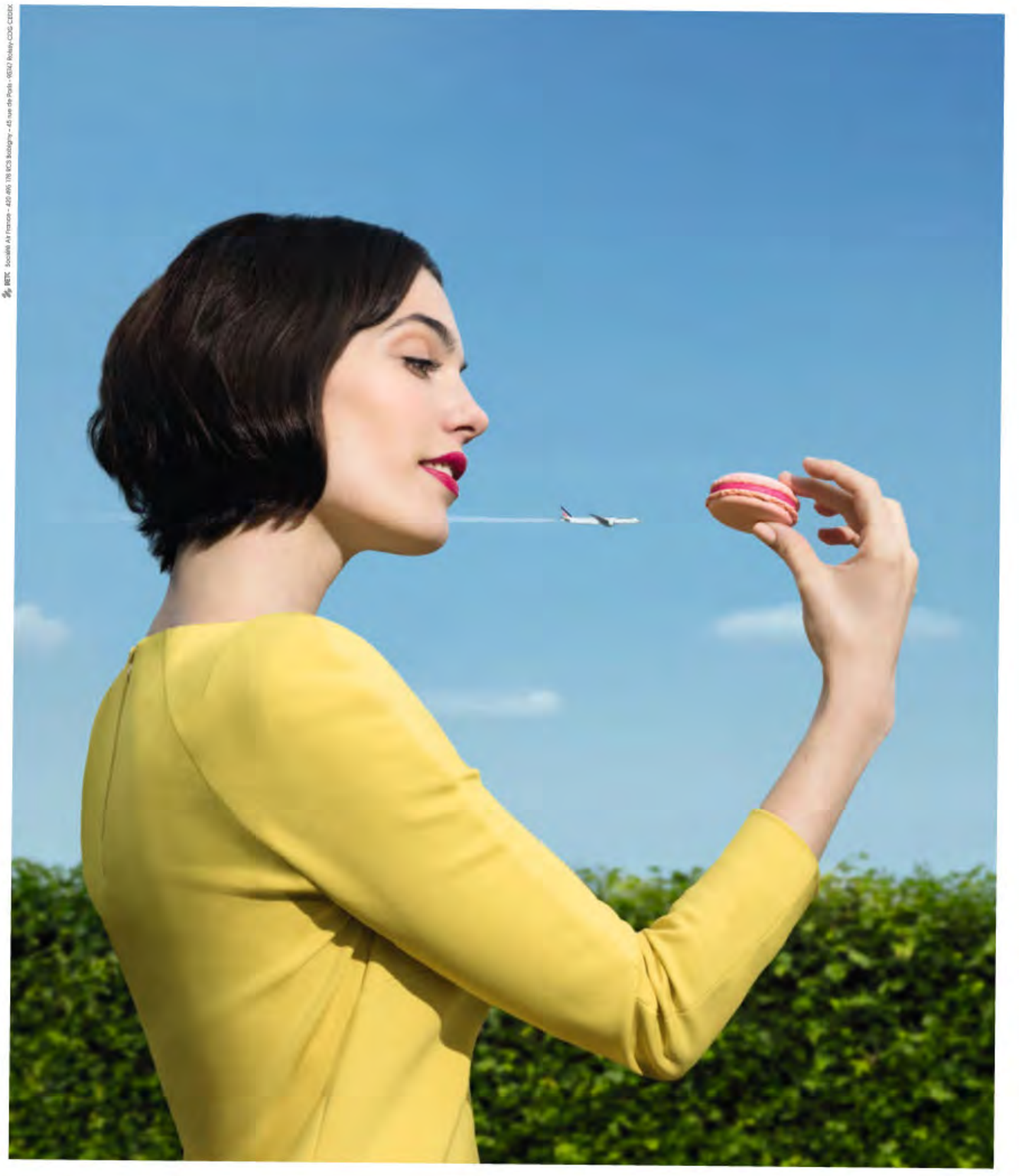
Jonathan Franzen revient. Et il n'est vraiment pas content.

Il a beau être l'un des romanciers les plus acclamés à travers le monde, l'un des rares à avoir fait la couverture du magazine *Time*, Jonathan Franzen n'est jamais content. L'écrivain américain se plaint de tout, de l'époque, d'Internet... Surtout d'Internet. Bref, c'est un homme en colère. Comme Karl Kraus, écrivain et satiriste autrichien du début du XXe siècle que l'auteur de *Freedom* a découvert à l'université et auquel il consacre son dernier livre, un essai intitulé *The Kraus Project* (Farrar, Straus and Giroux). Aux traductions des textes de Kraus par Franzen *himself* s'ajoutent de longues annotations dans lesquelles Franzen montre l'actualité de la pensée du Viennois. Kraus critiquait avec virulence les médias, la modernité, le déclin d'un Empire et prédisait l'Apocalypse. Cent ans après, Franzen prend le relais. — É. P.

POST-SCRIPTUM

Trois mastodontes inratables : **John le Carré** avec *Une vérité si délicate* (Seuil) ; le Suédois **Henning Mankell** avec *Un Paradis du tueur* et un livre d'entretiens menés par Kirsten Jacobsen, *Mankell (par) Mankell* (Seuil) ; **Stephen King** avec *Docteur Sleep* (Albin Michel), la suite de *Shining*. **Marie-Dominique Lelièvre** dresse le portrait de Mademoiselle Chanel dans *Coco & Co, les amies de Chanel* (Denoël). Session de rattrapage, en poche : **Anne Wiazemsky** raconte son histoire d'amour avec Jean-Luc Godard dans *Une année studieuse* (Folio) et **Patrick Deville** explore le XXe siècle à travers le parcours du biologiste Alexandre Yersin dans *Peste & Choléra* (Points Seuil). □

JOHANNA BIJAK (LIVRES) ; CONDÉ NAST ARCHIVE



Délice à la française.

Carte de chefs étoilés en classes La Première et Business,
menus gourmands en classes Premium Economy et Economy...
Nous vous faisons voyager au cœur de la gastronomie française.

AIRFRANCE

FAIRE DU CIEL LE PLUS BEL ENDROIT DE LA TERRE

AIRFRANCE KLM

POP-UP

LES MINUTES DE L'INFO FUTILE

Un mois dans la vie de la culture pop.

HISTOIRES DE L'ART

PAS DE MIRACLE

Il était de plus en plus difficile de trouver un taxi libre à Paris.

Fra Bartolomeo / Le sauveur du monde (1516)

MORCEAUX CHOISIS

« Les poètes se vendent en pièces détachées / et leurs cris mutilés sont de sinistres farces. » – Hubert-Félix Thiéfaine.

Django Reinhardt ↔ **Blaise Cendrars**

Mutilé dans l'incendie de sa roulotte, il invente le jazz manouche avec trois doigts.

Amputé du bras droit en 1915, il écrit le reste de son œuvre de la main gauche.

Vincent van Gogh ↔ **Ludwig van Beethoven**

Brouillé avec son comparse Paul Gauguin, le peintre se tranche l'oreille et l'offre à une prostituée.

Le musicien est sourd lorsqu'il compose l'Ode à la joie. Heureux homme !

Arthur Rimbaud ↔ **Frida Kahlo**

Devenu trafiquant d'armes en Afrique, l'ex-poète prodige attrape une gangrène et se fait couper la jambe droite.

Atteinte de poliomyélite à 8 ans, la peintre monosourcil se chausse toute sa vie en taille enfant (et meurt estropiée).

+

LE KIT *de* L'ARTISTE

REGRETS ÉTERNELS

Un dernier mot d'esprit avant de partir.

JOHN MAYNARD KEYNES
« J'aurai dû boire plus de champagne. »

GEORGE BERNARD SHAW
« Mourir est aisé, en rire est difficile. »

KARL MARX
« Les derniers mots sont pour les crétins qui n'en ont pas assez dit. »

SIMON BOLIVAR
« Allez chercher les bagages, ils ne veulent pas de nous ici. »

JAMES JOYCE
« Est-ce que personne ne comprend ? »

BILLIE HOLIDAY
« Ne soyez pas si pressés. »

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

CHARLOTTE GAINSBOURG
La science des rêves.

ET

PATTI SMITH
Because the Night.

FRANÇOISE SAGAN
Charmant petit monstre.

ET

JEAN-LOUIS FOURNIER
Droit de réponse intégré.

MOTS-DIÈSES

La première fois qu'un terme, un sigle ou une expression idiomatique a été utilisé sur Twitter, selon le moteur de recherche Topsy.

2006

WTF (c'est quoi ce bordel) 9 avril
par @jeremy

Création de Twitter
21 mars

LOL (décédé de rire) 16 avril
par @kristy

Twittos (gazouilleur)
7 novembre
par @forlaw

2007

LOLcat (minou troooop mignon) 2 mars
par @blaine

old (5 minutes de retard)
3 janvier
par @termia

2008

ohwait (non mais attends)
1er mars
par @ahfersatyourboy

JDCJDR
(je dis ça je dis rien) 11 juillet
par @_chsanchez

FF (à suivre...)
16 janvier
par @micah

2009

NOM DE NOM

MY NAME IS...

L'état civil des personnages de fiction.

BARBIE
Barbara Millicent Roberts

HELLO KITTY
Kiti Howaito

ALF (ALIEN LIFE FORM)
Gordon Shumway

M. MONOPOLY
Milburn Pennybags

SCOOBY DOO
Scoobert Doo

SLIM SHADY (EMINEM)
Marshall Mathers

MACARON LE GLOUTON (COOKIE MONSTER)
Alistair Cook

CHRISTINE ANGOT
Pierrette Marie-Clotilde Schwartz

LEEMAGE.COM ; HEMERA TECHNOLOGIES / PHOTOS.COM / JUPITERIMAGES ; ERIC KOUGEBE / VIP IMAGES / CORBIS ; GAMMA RAPHO VIA GETTY IMAGES ; MF / ABACA ; JORGEN ANGEL / REDFERNS ; ALAIN JOCARD / AFP ; KORAL / THE PICTURE DESK ; AFP PHOTO 12.COM ; COLLECTION CINEMA / PHOTO 12 ; ARCHIVES DU 7EME ART / PHOTO 12 ; GEORG WENDT / DPA / AFP ; GETTY IMAGES / AFP ; 123RF

NOKIA

NOKIA LUMIA 1020

41 mégapixels.
Le smartphone réinventé.

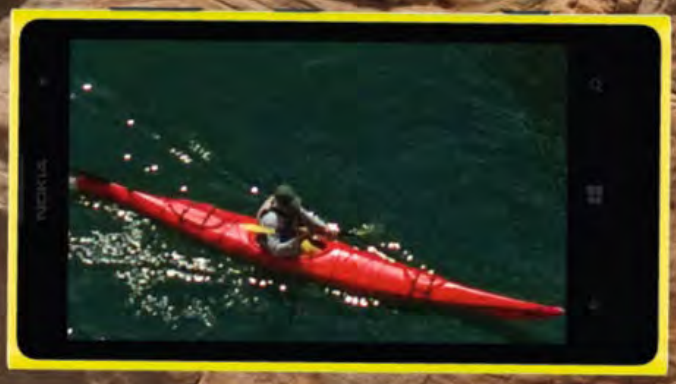


Photo prise avec un Nokia Lumia 1020

NATIONAL GEOGRAPHIC creative

PHOTOGRAPHY | MOTION | TALENT

Stephen Alvarez

Photographe National Geographic

Windows Phone

DAS : 0,76 W/kg(1)

(1) Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. Capteur 41 mégapixels, la taille des photos sera plus petite. Microsoft®, Windows® et le logo Windows® sont des marques déposées des compagnies du groupe Microsoft Corporation. Les autres noms de produits et de sociétés mentionnés sont des marques déposées ou des noms commerciaux appartenant à leurs propriétaires respectifs. Visuels non contractuels.

© 2013 Microsoft Corporation. Tous droits réservés © 2013 Nokia. Tous droits réservés. R.C.S. Paris B 493271522.

Bouygues Telecom

Jeep® avec

EXPO MILANO 2015

Jeep.fr

L'AVENTURE AU QUOTIDIEN.

JEEP® WRANGLER PLATINUM EDITION : LA LIBERTÉ EST SANS LIMITE.

Existe en 3 ou 5 portes - Moteur 2,8 l CRD de 200 ch[1] avec Système Stop & Start™ (versions BVM diesel) - Système multimédia à écran tactile avec navigation GPS - Sellerie en cuir partiel - Radars de recul - Jantes alliage 18" à 7 branches - Série limitée à 199 exemplaires. Refusez les conventions et découvrez l'esprit de la liberté chez votre distributeur Jeep®.

GAMME JEEP® WRANGLER À PARTIR DE 29 990 €[2].

Modèle présenté Jeep® Wrangler Sahara Platinum Edition 2,8 l CRD BVM6 avec option coloris spécial : **38 050 €** TTC clés en main selon tarif du 01/10/2013. **(1) Consommations mixtes gamme Wrangler (l/100 km) : 7,1 à 11,7. Émissions de CO_2 (g/km) : 187 à 273.** (2) Prix clés en main conseillé du Wrangler Sport 2,8l CRD selon tarif du 01/10/2013. I am Jeep®: «Je suis Jeep®». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

i am Jeep 00 800 0 426 5337 00 800 0 IAM JEEP

Suivez Jeep® sur la page facebook.com/JeepFrance

Jeep®

FUMOIR

«Ma vie sexuelle?
C'est une affaire entre moi et la NSA.»
– ARIANNA HUFFINGTON

L'IMAGE ANIMÉE
sur l'iPad

ILLUSTRATION **ALESSANDRO SANNA**

Xanax, pois chiches et petites pépées

UNE COMÉDIE MÉDICALE DE WOODY ALLEN

Comment un brownie trop sec a inspiré au cinéaste l'idée d'une pièce pour Broadway mettant en scène un malade ambitieux, un chirurgien étourdi et une baronne vénale.

Comment ma femme a-t-elle pu, à partir d'ingrédients d'une éminente recette de brownies au chocolat, accomplir leur transmutation en douze parfaits cubes de granit ? Voilà un exploit que seuls les alchimistes du Moyen Âge pourraient apprécier. En croquant dans l'un d'eux, j'ai entendu ma dent émettre un son semblable à celui que fit le Krakatoa en disparaissant. Je me retrouvais bientôt dans la salle d'attente de mon dentiste, cherchant à me distraire du jappement suraigu d'un malheureux junkie du bonbec installé dans le fauteuil tandis qu'on lui extrayait sa molaire à l'aide d'un des derniers outils en date de la gamme Black & Decker. J'étais en train de dévorer mon troisième Xanax lorsque mon attention se porta sur un entrefilet croustillant dans les pages de *USA Today* : chaque année jusqu'à 6 000 patients sortent du bloc opératoire avec, dans le corps, des compresses, des forceps ou encore d'autres instruments y ayant été accidentellement oubliés.

Bloqué au plan créatif depuis qu'un critique du *New York Times* avait comparé ma dernière pièce au typhus, je sautai sur l'occasion et pris cette perle lue dans le tabloïd comme point de départ pour écrire un pastiche de comédie pour Broadway, qui risque bien de me rapporter les quelques deniers dont j'aurai besoin pour financer la démence que je me prédis lorsque l'âge sera venu.

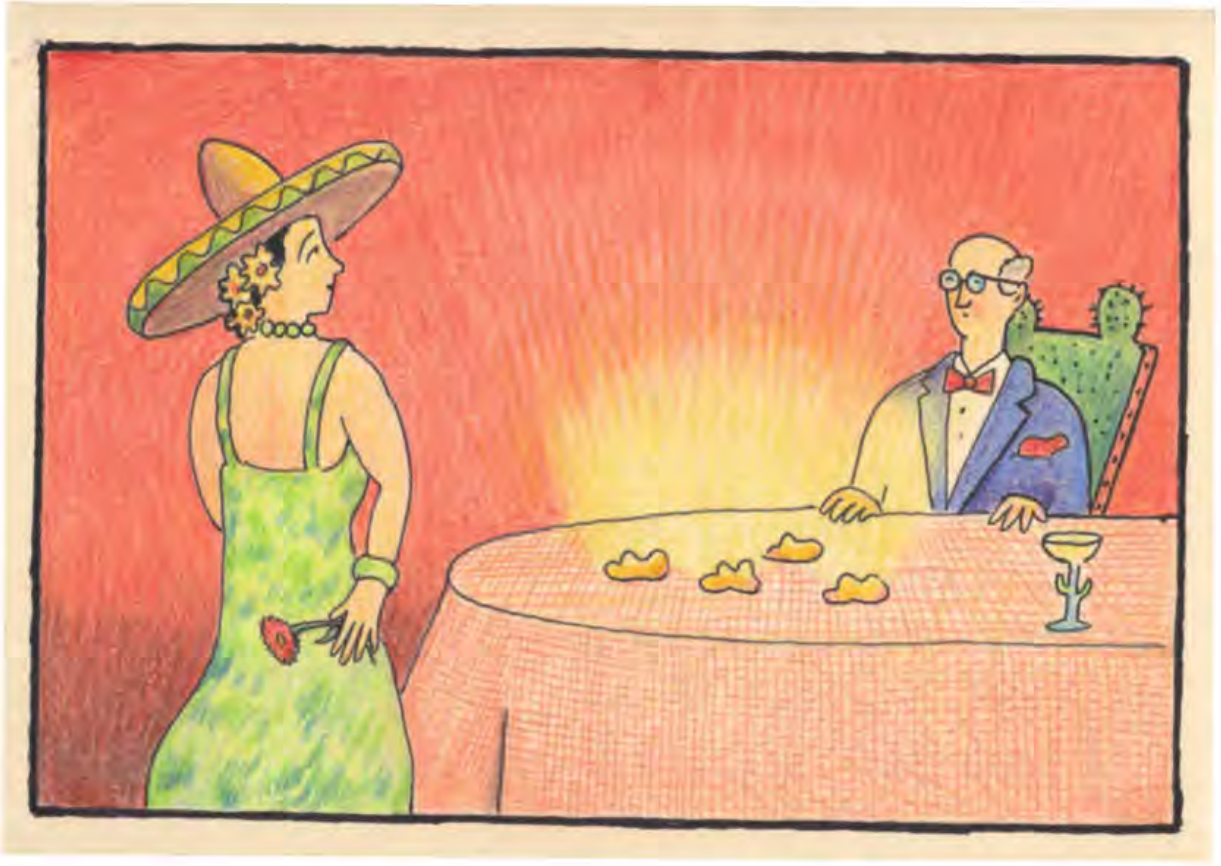
Postpistle avait juré qu'il resterait avec elle dans la richesse comme dans la pauvreté. Le rabbin n'a cependant jamais évoqué la question de l'embonpoint.

Dans ce pastiche, le rideau se lève sur notre protagoniste, Miles Goatley, un jeune homme exubérant de 26 ans qui gagne chichement sa vie en vendant des pois chiches. Pour ce qui est de savoir ce qu'il traficote exactement avec ses pois chiches, je pense que cela me viendra ultérieurement, lorsque j'étoffera les personnages et introduirai les thèmes principaux. Contentons-nous de dire que Goatley est amoureux de la délicieuse Palestrina à la natte de jais, dont la beauté méditerranéenne est de celles qui envoûtent les marins et provoquent leur perte. Il pourrait nous être utile d'avoir un chœur de marins perdus sur un plateau, dans le fond de la scène : ils serviront à l'exposition des faits et à l'avancement de l'intrigue. J'ai constaté, en particulier concernant mes écrits les plus complexes, que tout dispositif permettant d'expliquer l'action au fur et à mesure de la pièce a un effet apaisant sur les acheteurs de tickets les plus aigris.

Bien que Palestrina aime Goatley, son père M. Vanupian, un marchand de tapis arménien du Vieux Monde, veut que sa fille épouse l'un des leurs, à savoir Larry Fallopian, le marchand d'art le plus en vue de New York. Le personnage de Fallopian est inspiré d'une personne existant réellement, Murray Vegetarian, dont la cote en tant que propriétaire de galerie a explosé le jour où il vendit pour un prix record une aquarelle de Marie Laurencin[1] représentant deux lesbiennes casherisant un poulet. Goatley essaye de conquérir Palestrina en se postant sous sa fenêtre pour lui chanter une sérénade. Malheureusement, l'instrument dont il joue est le triangle : le son irrite le père de Palestrina et celui-ci ne résiste pas à la tentation de lui laisser tomber un parpaing sur la tête. Faisant vœu de connaître le succès, Goatley forme une troupe qui joue des pièces avant-gardistes écrites en palindromes, cependant que la compagnie périclite au fur et à mesure que ses membres commencent à mourir de faim.

L'acte premier s'achève avec le chœur qui appelle à la prudence quant à l'adoration qu'on peut vouer au succès, cette déesse chienne, puis explique pourquoi les hommes très riches préféreront toujours les strip-teaseuses blondes et plantureuses aux femmes

ILLUSTRATION GLEN BAXTER



de type moins avenant, dont les points forts seront peut-être la ponctualité ou une écriture lisible. Dans l'acte II, nous faisons la connaissance de Henry Postpistle, le chirurgien génial, et de Vendetta, sa femme aux mœurs légères. Postpistle s'est accommodé des fredaines de sa femme, mais uniquement parce qu'il ne sait pas ce que signifie le terme « fredaine » : sa femme l'a persuadé que cela consiste à chanter à mi-voix. Pendant ce temps, il a cherché à séduire Ingrid Shtick-Fleish, une baronne issue d'une grande famille qui a naguère fait fortune dans la fabrique de munitions allemandes. Leurs usines ont été réaménagées et ne produisent désormais plus que des sarbacanes. Elle et son frère Rudolph attendent d'hériter de la fortune du père, mais celui-ci est dans le coma depuis trente-six ans et, si Rudolph refuse de le débrancher, Ingrid en revanche tente nonchalamment, à chaque fois qu'elle lui rend visite, d'arracher la prise d'un coup de pied. Postpistle adorerait s'enfuir avec Ingrid, mais payer un divorce le mettrait sur la paille, car la baronne est habituée aux bijoux, aux yachts et au caviar Béluga : elle l'a un jour frappé au visage à coups de cravache pour avoir osé lui suggérer de mettre des œufs de lump sur son blini.

Pendant ce temps, Goatley demande sa main à Palestrina ; elle accepte, mais quand il apprend que c'est uniquement sa main qu'elle lui donne, et que le reste de son corps est destiné à Larry Fallopian, il avale une pilule de cyanure qu'il gardait sur lui depuis deux ans, soucieux de s'en servir avant la date de péremption. Il s'effondre, se cramponne à son ventre, et est emmené d'urgence à l'hôpital Notre-Dame de la pleurnicherie perpétuelle où, à l'article de la mort, il demande à voir Palestrina une toute dernière fois – ou bien, dans le cas où elle ne serait pas disponible, n'importe quelle étudiante en string acceptant d'accomplir des sauts avec écart latéral. Il faut opérer immédiatement. Le docteur Postpistle reçoit un coup de fil lui demandant de se rendre d'urgence à l'hôpital juste au moment où il s'apprête à faire l'amour à Ingrid Fleish. Il repose donc la bombe de crème chantilly et s'en va en quatrième vitesse.

À l'hôpital, il a déjà enfilé la tenue d'opération quand son infirmière miss Waxtrap fait irruption, tout essoufflée, pour lui annoncer qu'il vient de gagner à la loterie de New York. 360 millions de dollars, ce qui veut dire qu'elle et Postpistle peuvent enfin s'enfuir ensemble, comme il le lui a toujours promis. Ce que je me dis, là, c'est qu'une liaison entre l'infirmière Waxtrap et le médecin nous fournit une excellente intrigue secondaire, un véritable feu d'artifice émotionnel en puissance, surtout si l'on fait d'elle une espionne du Mossad.

Soudain plus riche que Crésus lui-même dans ses rêves les plus fous, Postpistle appelle son avocat, Murray Sinkhole, et l'envoie porter les papiers de divorce à Vendetta, qu'il accuse de prise de poids inconsidérée, tout en clamant avoir certes juré qu'il resterait avec elle dans la richesse comme dans la pauvreté, dans la santé comme dans la maladie, dans la joie comme dans la peine, mais que le rabbin n'a cependant jamais évoqué la question de l'embonpoint.

Fou de joie à la perspective d'une nouvelle vie, Postpistle expédie l'opération, sauve Goatley, et surprend la baronne →

Le serment d'Hippocrate réprouve l'usage d'explosifs comme remède contre toute pathologie, hormis l'urticaire.

→ chez elle, à son penthouse, avec un diamant d'un million de dollars gros comme une poignée de porte ; quand elle lui fait remarquer qu'il s'agit bien d'une poignée de porte, il se rend compte qu'il l'a payée un peu cher.

Impressionnée par sa richesse nouvelle, la baronne s'abandonne à lui, et il ne reste plus à Postpistle qu'à aller présenter son ticket de loto, louer un jet privé et s'envoler avec elle dans les Caraïbes, là où ils se sont rencontrés pour la première fois. La baronne y était alors en vacances avec son mari de l'époque, le Lord anglais Sir Gornischt Helfin. Plongeant un beau jour du haut des rochers, elle s'était cogné la tête : Postpistle, le chirurgien appelé d'urgence, suggéra de l'en amputer. Mais au lieu de cela, ils se mirent à discuter, puis entamèrent une aventure amoureuse juste sous le nez du mari, trouvèrent cependant qu'il n'y avait pas vraiment la place pour s'étendre sous son nez, bien que ce fût le seul endroit à l'ombre de toute l'île. Aujourd'hui, deux ans plus tard, Postpistle est assez riche pour l'y emmener en tant que future épouse.

Mais que se passe-t-il ? Postpistle est pris d'effroi car il ne trouve plus son ticket de loto. Il cherche frénétiquement dans son pantalon. Mais où a-t-il bien pu le mettre ? Soudain ça lui revient : au lieu de laisser le précieux ticket dans son casier quand il était au bloc opératoire, il l'avait glissé contre la paume de sa main gauche, bien calé sous son gant chirurgical. Puis, comme quelque 6 000 docteurs qui chaque année oublient des babioles dans le corps de leurs patients durant une opération, il avait distraitement laissé son gant dans le ventre de Goatley, avec le ticket de loto à l'intérieur. En deux temps trois mouvements, il se précipite à l'hôpital et se prépare à ouvrir Goatley à nouveau, lui expliquant qu'il a laissé son téléphone portable en lui durant l'opération et qu'il attend un appel très important. Goatley, méfiant, vérifie sur les radios et repère le ticket de loterie, le gant en caoutchouc ainsi qu'une photo d'Ann Corio[2] qu'il avait avalée plusieurs années auparavant. Il propose de partager l'argent, et Postpistle commence l'opération. Nous voilà maintenant à l'apogée de notre histoire, au moment d'indécision morale. Postpistle se rend compte que si Goatley venait à ne pas survivre à l'opération, la totalité de l'argent lui reviendrait.

C'est avec cette idée en tête qu'il place une grenade dégoupillée à l'intérieur de Goatley avant de le recoudre. Accusateur, le chœur fustige Postpistle, lui rappelant que le serment d'Hippocrate réprouve l'usage d'explosifs comme remède contre toute pathologie, hormis l'urticaire. Rongé par le remords (et là j'imagine la conscience de Postpistle perchée sur son épaule, qui lui ordonne de reprendre le droit chemin, mais il nous faudrait un acteur tout petit), le docteur retire la grenade avant qu'elle n'explose, et Goatley survit. Enfin, alors que tout est bien qui finit bien, semble-t-il, le Destin, ce capricieux maître d'échecs, avance sa pièce maîtresse : Postpistle découvre que l'infirmière Waxtrap a mal lu le numéro de loterie et que son ticket n'a aucune valeur. La baronne largue Postpistle tout en lui assurant qu'elle l'aimera toujours mais que présentement, par ordonnance du tribunal, elle lui interdit de l'approcher. Dans un moment d'illumination, le docteur réalise que c'est aux yeux de l'infirmière Waxtrap qu'il compte vraiment. Ils se marient et forment un célèbre couple de salle d'op', doublé d'un célèbre couple de danse de salon, dont la spécialité consiste à danser le merengue tout en se spécialisant dans les greffes de reins.

Goatley, sous l'influence de tous les anesthésiants, rêve enfin de la manière dont il pourrait commercialiser ses pois chiches et découvre de son vivant un moyen de les vendre ; il gagne des millions et épouse Palestrina. Bien sûr, quelques points demeurent encore obscurs, il me faut encore décider ce qui arrive aux pois chiches, mais quelques semaines sur une île des Caraïbes pourraient bien être ce qu'il faut pour chatouiller ma muse, tout particulièrement si elle porte un string et accepte de faire des sauts avec écart latéral. □

1. Joe Dassin rend hommage à ce peintre dans *L'Été indien* (« Avec ta robe longue tu ressemblais / À une aquarelle de Marie Laurencin »).
2. Effeuilleuse et actrice burlesque américaine (1909-1999).

© 2013 Woody Allen – Tous droits réservés.
Cet article est paru dans le New Yorker du 5 août.

MANQUE DE DENSITÉ IL N'Y A PLUS DE FATALITÉ.

DERCOS NEOGENIC

ET SI LES CHEVEUX QUE L'ON NE VOYAIT PAS ÉTAIENT TOUT SIMPLEMENT ENDORMIS ?

DÉCOUVERTE FONDAMENTALE : LA STÉMOXYDINE, MOLÉCULE BREVETÉE. LES BULBES EN DORMANCE SE RÉVEILLENT.

APRÈS 3 MOIS, LA CHEVELURE EST PLUS COUVRANTE.**

CHEVELURE PLUS ABONDANTE POUR 87% DES FEMMES*

ILS ONT TESTÉ SON EFFICACITÉ ET PARTAGENT LEUR EXPÉRIENCE SUR **VICHY.FR**

EXCLUSIVEMENT EN PHARMACIE ET PARAPHARMACIE

VICHY LABORATOIRES

*Test consommateur réalisé auprès de 67 femmes - Résultats perçus à 3 mois. **Test consommateur Vichy Italie février 2012 - 133 personnes. Résultats perçus.

LE GRAND CHAMBELLAN
Le préfet de la Maison pontificale au côté du pape François lors de son audience générale hebdomadaire sur la place Saint-Pierre, le 1er mai.

L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES PONTIFES

Il est délicat d'être beau comme un dieu quand on est confident du pape. Le père Georg aimerait qu'on passe outre son apparence pour s'apercevoir qu'il y a « du fond sous la soutane », raconte le vaticaniste de *La Stampa*, ANDREA TORNIELLI.

Depuis février, il a dû s'adapter, aller et venir entre les deux papes. Pendant des semaines, il a servi le nouveau pontife François en tant que préfet de la Maison pontificale, mais dès que les audiences étaient terminées au Vatican, une voiture l'attendait, moteur allumé, dans la cour de San Damaso pour le ramener en trombe à Castel Gandolfo, auprès de Benoît XVI. Georg Gänswein, 57 ans, ordonné archevêque par le pape Ratzinger peu avant l'annonce fracassante de sa démission, s'est trouvé investi d'une fonction inédite : secrétaire particulier du pape émérite – c'est-à-dire de l'ancien pontife démissionnaire bien décidé à vivre « retiré du monde » – en même temps que grand chambellan du pape régnant – ce Jorge Mario Bergoglio qui tenait déjà la corde lors du conclave de 2005 qui avait vu l'élection de Joseph Ratzinger. Le 31 août, le pape François a confirmé Mgr Gänswein dans ses fonctions, ce qui témoigne de l'attention qu'il porte à son prédécesseur. Mais pas seulement.

Fidèle et discret secrétaire de Benoît XVI, le père Georg a vu son influence croître au fil du temps. Et même si, désormais, sous le pontificat de François, ses pouvoirs ne sont plus ce qu'ils étaient, il reste un acteur essentiel de la vie vaticane. Jusqu'au 28 février, jour où la démission de Ratzinger est devenue effective, Mgr Gänswein réglait l'accès au pape dont il avait acquis l'estime. Celle-ci ne fut jamais prise en défaut, même lorsque le père Georg s'est retrouvé en 2012 au cœur de l'affaire des fuites du Vatican, critiqué pour sa gestion des documents pontificaux, dérobés et divulgués par le majordome du pape, Paolo Gabriele.

En avril 2005, quand les médias découvrent le secrétaire du nouveau pape, son physique fait grande impression. Les paparazzis ne le lâchent plus. Surnommé « le George Clooney du Vatican », on le compare au séduisant père Ralph, le prêtre des *Oiseaux se cachent pour mourir*, interprété par Richard Chamberlain. Donatella Versace s'inspire de lui pour créer sa collection homme automne-hiver 2007-2008. Des sites Web d'adorateurs voient le jour, ainsi qu'un groupe de fans sur Facebook. Après une longue traque et beaucoup de patience, un photographe embusqué parvient même à l'immortaliser en short sur le court de tennis d'un club romain. Le cliché recouvre la couverture de *Chi*, l'équivalent italien de *Closer*. Pour ses 50 ans, en 2006, Mgr Gänswein est interviewé par le programme allemand de la Radio Vaticane. Une première : ce n'était jamais arrivé au secrétaire d'un pape vivant. Après cette

CLAUDIO PERI / EPA / CORBIS ; GALAZKA / SIPA

première année de pontificat, il explique que son rôle consiste à « protéger le Saint Père d'une avalanche de correspondance, de documents et de la bureaucratie » afin que celui-ci puisse se consacrer à la prière, à la réflexion et à l'écriture. « Je suis le chasse-neige du pape », déclare-t-il à une autre occasion.

Au cours de cet entretien, le père Georg répond avec beaucoup de franchise et de liberté à toutes les questions, même celles ayant trait à son physique. Sur un ton ironique, il précise à propos des nombreux commentaires sur sa beauté : « D'abord, j'ai fait mine de ne pas entendre et puis, avec le temps, je me suis habitué. » Il révèle aussi « avoir toujours entretenu avec les femmes des liens sereins et très naturels », admettant que, « naturellement », dans sa jeunesse « il y avait des filles que je voyais volontiers et d'autres plus volontiers encore. » Un an plus tard, Mgr Gänswein revient sur le sujet dans un entretien accordé au quotidien de Munich, la *Süddeutsche Zeitung*, concédant une certaine irritation pour son image d'idole des femmes véhiculée par la presse. Il émet alors le souhait qu'« on ne s'arrête pas à l'apparence physique, mais qu'on prenne conscience du fond sous la soutane. » Il admet également recevoir « de temps en temps des lettres d'amour », mais dément avoir eu une fiancée avant son entrée au séminaire : « Ça non ! Rien que de brèves et romantiques amitiés juvéniles. »

LONGS CHEVEUX BOUCLÉS

Fils d'Albert Gänswein, propriétaire d'une forge depuis sept générations, et de Gertrude, femme au foyer, le secrétaire du pape est né le 30 juillet 1956 à Riedern am Wald, une petite ville de la région de la Forêt-Noire, en Allemagne. Aîné de cinq enfants, il a deux frères et deux sœurs : Reinhard, Helmut, Ursula et Johanna. Si Georg se définit comme un homme « fiable, déterminé et franc », il reconnaît « manquer de patience ». Depuis sa plus tendre enfance, confie-t-il, il portait « longs ses cheveux bouclés », ce qui avait le don de déplaire à Albert, son père, qui exigeait (en vain) qu'il les coupe. Pourtant, nulle vocation contestataire chez le jeune Georg qui a toujours préféré le sport à la politique. Adolescent, il écoute « Cat Stevens, les Pink Floyd et les Beatles », joue de la clarinette dans le groupe de son village et se passionne pour l'histoire de l'art. Avant de choisir le séminaire, il caresse le rêve de devenir agent de change et pour gagner un peu d'argent, travaille comme facteur. « D'abord je distribuais le courrier en vélo dans un petit village de la Forêt-Noire et, plus tard, en voiture dans le reste de la région. »

> Surnommé « le George Clooney du Vatican », on le compare au prêtre des *Oiseaux se cachent pour mourir*.

L'OMBRE DE BENOÎT XVI
Promenade estivale aux Combes en juillet 2009, dans le Val d'Aoste.

Il joue au football et devient moniteur de ski pour un club local. Une passion qui ne l'a jamais quitté, pas même après son installation au Vatican. Il est arrivé plusieurs fois que le mardi, jour habituel de repos du secrétaire du pape – étant donné que tous les autres, il se doit de rester auprès de son patron –, il aille skier à Terminillo en compagnie de quelques amis de longue date. Parmi eux, le père Hermann Geissler, un prêtre autrichien qui travaille à la Congrégation pour la doctrine de la foi. « Le sport, confie le père Georg, offre la possibilité d'entrer en compétition positivement avec les autres, c'est une façon saine d'entretenir une relation et de s'affronter. J'aurais vraiment beaucoup de mal si je devais renoncer à faire un peu de sport pendant mon temps libre. » Il cultive des amitiés peu nombreuses et choisies, notamment avec Alessandra Borghese, princesse, écrivain, vaticaniste et chef d'entreprise.

Ordonné prêtre dans l'archidiocèse de Fribourg en 1984, après quelques années passées en Allemagne – où Mgr Gänswein a aussi exercé les fonctions de vicaire de paroisse –, Rome l'appelle. En 1996, il entre à la Congrégation de la doctrine pour la foi et enseigne le droit canonique à l'université pontificale de la Sainte-Croix. Chargé de l'« examen des doctrines », il se forge une réputation de prêtre « impeccable » et « sévère concernant les questions de foi ». En 2003, le cardinal Joseph Ratzinger, déjà âgé de 75 ans et aspirant à la retraite, se sépare de Josef Clemens, son secrétaire depuis vingt ans, et choisit le père Georg pour le remplacer. Entre Clemens et Gänswein, les rapports ne seront jamais bons, le premier – qui ne croyait pas à une élection possible de Ratzinger – considérant toujours le second comme un rival.

Mais lorsqu'en 2005, au lieu de partir à la retraite le cardinal bavarois de 78 ans succède à Jean Paul II, Mgr Gänswein devient non seulement l'ombre de Benoît XVI mais l'indispensable interlocuteur de tous ceux qui veulent s'entretenir avec le pape. Pendant huit ans, toute la Curie romaine a cherché à s'en faire un ami, principalement parce que cela signifiait accéder, au moins indirectement, à Ratzinger. Dans l'appartement pontifical, il occupait un →

CULTE MARIAL POUR TOUS
À gauche, le père Georg et le pape Benoît XVI accueillis chaleureusement aux Combes en 2006. À droite, tous deux dans les jardins de Castel Gandolfo, en 2010, la résidence d'été des papes depuis quatre siècles.

» rôle-clé, flanqué d'un second secrétaire et des quatre employées de l'association laïque *Memores Domini*, membres du mouvement Communion et libération, chargées de gérer la maison papale.

> « Mon service auprès du pape s'apparente à celui que rend une vitre. Moins elle se voit, mieux c'est. »

En 2006, Paolo Gabriele rejoint les appartements pontificaux en tant qu'aide de chambre. Il sert à table et remplit des fonctions d'homme à tout faire. Le père Georg a confiance en lui et lui confie de menus travaux de secrétariat. En janvier 2012, d'abord à la télévision puis sur les journaux et enfin dans un livre, des documents confidentiels – lettres et notes en provenance du bureau du pape – sont rendus publics. Gänswein se transforme en enquêteur et, avec l'aide du général Domenico Giani, le chef de la gendarmerie du Vatican, il confond le suspect qu'il accuse d'être la source des fuites. Ce sont des milliers de copies de documents que l'on découvre dans la chambre du majordome. L'enquête des gendarmes et des juges du Vatican permet de découvrir que Gabriele avait des contacts très fréquents avec Ingrid Stampa, l'ancienne gouvernante allemande de Ratzinger, conviée chaque semaine à déjeuner dans l'appartement pontifical, une femme restée elle-même très liée à l'ancien secrétaire du pape, Josef Clemens. Ni l'un ni l'autre ne sont pourtant inquiétés dans l'enquête sur le vol de documents et le Saint-Siège dément même avec force toute implication de leur part. Nombreux sont ceux qui pensent pourtant que le climat d'envie et de jalousie régnant dans l'entourage allemand du pontife, en particulier parmi ceux qui n'ont jamais vu d'un bon œil l'influence de Mgr Gänswein, n'est pas étranger aux fuites surnommées Vatileaks. Durant ces mois tendus, le père Georg se sent attaqué, mais c'est au pape que revient le dernier mot. Il lui réitère sa confiance et, pour la lui prouver, annonce sa promotion au poste de préfet de la Maison pontificale et au rang d'archevêque. Pour Benoît XVI, c'est une façon d'affirmer au monde qu'il n'a jamais douté du père Georg.

« LAISSER ENTRER LE SOLEIL »

Lorsque Benoît XVI lui confie le rôle d'ordonnateur des audiences papales, il a déjà décidé (à l'insu de tous, secrétaire particulier compris) de démissionner. Le fait de placer son fidèle assistant à ce poste constitue pour lui une assurance. Le pontife veut garantir à Mgr Gänswein une place dans la Curie et au sein de l'épiscopat. Ainsi, « le beau Georg » qui ne retenait l'attention que pour son physique était-il en réalité l'éminence grise du pape, l'homme d'influence. Lors d'une remise de prix, le père Georg a défini son office de la façon suivante : « Personnellement, j'ai toujours pensé que mon service auprès du pape devait s'apparenter à celui que rend une vitre. Plus elle est propre, mieux elle remplit sa fonction. Je dois laisser entrer le soleil et pour cela, moins la vitre se voit, mieux c'est. Si elle disparaît tout à fait, c'est qu'elle accomplit parfaitement son travail. »

Quand l'annonce de la démission tombe, le 11 février, c'est d'un visage gris que le père Georg écoute le discours du Saint-Père aux cardinaux. Il reste au côté du pape les dernières semaines de son ministère et l'après-midi du 28 février, lorsque Benoît XVI quitte l'appartement papal pour la dernière fois, il ne peut retenir ses larmes au sortir de l'ascenseur privé qui conduit de sa chambre à la cour de San Damaso. Ces derniers mois n'ont pas été de tout repos pour lui. Assistant toujours le pape émérite dont la santé s'est détériorée, il doit remplir ses fonctions officielles au Vatican, après l'élection de François, ce « pape du bout du monde », si différent de son prédécesseur. Le fait que le nouveau venu décide de ne pas résider dans les appartements papaux signifie à la Curie (et au préfet de la Maison pontificale) que Mgr Gänswein a perdu de son importance. Aujourd'hui, le fidèle père Georg est l'intermédiaire le plus discret et le plus direct pour les communications entre les deux papes, le nouveau et l'ancien, avec lequel il partage toujours deux repas quotidiens et qu'il continue de servir comme auparavant, même si Benoît XVI est redevenu simplement le professeur Ratzinger. □

(DANIELE LA MONACA (ITAR) / REUTERS; KIMCA

LE MANUEL DU STYLE

AUTOMNE-HIVER 2013-2014

DE GQ

UN HORS-SÉRIE INDISPENSABLE
ACTUELLEMENT EN VENTE

« TOUT CE QU'UN HOMME DOIT SAVOIR POUR ÊTRE TOUJOURS CHIC »

« J'AI L'ANGOISSE DE LA TOILE TERMINÉE »

FRANÇOIS CLUZET, qui interprète un navigateur du Vendée Globe dans le film *En solitaire*, imagine sa rencontre avec Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely.

Je les ai rencontrés lors d'un de ces cocktails où je m'épuise en rapides diagonales, l'air pensif voire préoccupé, afin de me dérober aux badineries mondaines que je fuis la plupart du temps et pour lesquelles j'ai très peu de talent. Je m'ennuyais ferme et ils ont dû le remarquer car ils sont venus vers moi avec un entrain très communicatif pour me parler, de but en blanc, d'un film que j'avais presque oublié. Il m'a fallu quelques secondes pour réaliser qui ils étaient et je me suis mis à bredouiller, surpris et bouleversé par cette apparition. Ils étaient tous les deux d'une beauté étonnante et j'avais quelques circonstances atténuantes : elle, Niki de Saint Phalle, était vêtue de noir de la tête aux pieds, ses yeux cachés par de larges verres fumés. Lui, Jean Tinguely, son mari, l'artiste de génie dont j'admirais tant les sculptures mécaniques, portait un improbable costume beige et une cravate de couleur dont il m'a confié qu'on les lui avait prêtés à la hâte ; il sortait de l'atelier, il n'avait qu'un bleu de chauffe constellé de taches... « Et d'ailleurs, disait-il, j'aurais dû venir comme ça ! Ça aurait mis un peu d'ambiance. Je ne sais pas vous, mais je déteste ces endroits. Vous avez vu ces toiles exposées avec leur prix ? Pour moi, quand on les vend, on les détruit. Quand on les vend cher, ce n'est plus qu'un tas de fric inerte. Quand on se fait payer, on est une pute. Attention, je dis pas ça pour vous... »

Il est parti d'un grand rire. Elle s'est jointe à lui. Ils semblaient animés d'une énergie démoniaque, ils m'assaillaient de questions sur mon métier. Niki de Saint Phalle racontait qu'elle avait voulu devenir actrice avant de se lancer dans la peinture et la sculpture. Je les écoutais à peine, fasciné par les yeux doux et piquants de Tinguely et par les frémissements de sa moustache mal taillée. Je me suis entendu dire : « Moi, je fais de la soudure, pas de la sculpture, je ne suis pas un artiste, je n'oserais pas, mais de la soudure, oui... » Je ne voulais pas lui dire à quel point j'aimais son travail, les grands créateurs se méfient des politesses, j'ai raté des rôles comme ça, mais je rêvais de l'entendre m'en parler et il l'a compris. Mon histoire de soudure l'a amusé, il m'a proposé de venir les retrouver dans l'Essonne pour déjeuner le lendemain. On irait d'abord à Montlhéry sur le circuit automobile puis ils m'emmèneraient à Soisy-sur-École dans l'atelier qu'ils ont installé dans une ancienne auberge. J'étais si ému de l'invitation que j'ai proposé un verre de l'amitié – moi qui ne bois plus – à la sortie du cocktail, mais ils ont refusé poliment, ils devaient filer. « On a de la route à faire, a dit Tinguely, et des idées à poursuivre, la nuit commence à peine. » J'avais envie qu'ils me répondent ça. Comme Picasso lançant à un de ses visiteurs : « Bon, c'était sympathique, mais j'ai du travail, vous ne voudriez pas être celui qui empêche Picasso de travailler ! »

> Je ne voulais pas lui dire à quel point j'aimais son travail, les grands créateurs se méfient des politesses, j'ai raté des rôles comme ça.

Je les ai imaginés, tout juste éclairés d'un rayon de lune, parmi leurs objets gigantesques et leurs outils en vrac, ces corps d'artistes magnifiques tendus par l'effort et la concentration, cramponnés à leurs créations si différentes et qui se répondent à merveille, les couleurs de Niki et son fer noir à lui, austère et tranchant. Je trouvais ça presque érotique. Et très poétique.

Le lendemain, j'étais à Montlhéry et je n'en croyais pas mes yeux. Tinguely faisait des tours sur l'anneau de vitesse avec un ancien champion de F1 aux airs de rock star. Les bolides le rendent dingue. Il adore la course. Les moteurs. Comme moi. C'est un mécanicien dans l'âme. Il a sculpté à même des voitures et c'est lui qui m'a fait comprendre, un jour, qu'une voiture en mouvement peut devenir une œuvre d'art. Ça m'a émerveillé. Il était presque quatorze heures et personne n'avait faim. Assis sur les murets d'un stand désert, j'ai poussé Niki de Saint Phalle à me raconter l'époque où ses toiles devaient « saigner » et où Tinguely lui a offert une carabine pour qu'elle tire sur les formes en plâtre dans lesquelles elle avait caché des sachets de peinture. J'aimais ce couple, leur côté *Bonnie and Clyde*, toujours sur la brèche, joueurs et acteurs dans l'âme.

D'ailleurs, Tinguely avait une passion pour les peintres de l'action et du mouvement permanent qui faisaient de leur peinture un spectacle et composaient leurs toiles en public. À peine descendu de voiture, il m'a demandé quels étaient mes vertiges. Est-ce que moi aussi je voulais vivre vite ? « J'ai choisi le métier d'acteur pour vivre cent vies plutôt qu'une, ai-je répondu. Peut-être que pour moi, une seule vie c'était trop mince. Un jour, j'ai entendu un type dire : "Je veux que ma vie soit

MÉCANIQUES DES FLUIDES
Le couple Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely a notamment créé la fontaine Stravinsky près du centre Georges-Pompidou à Paris.

remplie comme un œuf", et je me suis dit : ça c'est pour moi ! » Il m'a poussé vers la voiture pour m'emmener faire un tour de circuit. J'ai senti qu'il voulait m'éprouver, voir ce que nous pourrions vraiment partager : « J'ai commencé comme peintre, m'a-t-il dit, mais j'avais l'angoisse du moment où la toile est terminée, où elle se retrouve figée, moi j'ai besoin d'échapper à l'inertie, je veux que rien ne se fixe. Je ne me réalise que dans la précipitation, dans le mouvement qu'on ne contrôle pas, je peux déraper, me casser la gueule. Pour ça, franchement, je suis assez fort. »

Il m'a trouvé un peu pâle, à l'arrivée, mais je n'ai pas tremblé. J'étais grisé. « Bon, où voulez-vous qu'on vous emmène manger ? Qu'est-ce qui vous irait ? » m'a-t-il demandé. J'ai eu l'impression qu'il pensait que rien ne serait assez bien pour moi, la vedette de cinéma, et ça m'a légèrement vexé. Je lui ai dit que l'atelier serait parfait. Et nous avons pris la route sans attendre. Avec pour seule halte le bric-à-brac prodigieux d'un ferrailleur qu'il affectionne. Nous avons évoqué son art de la récupération et je lui ai parlé du mien, de tous les accessoires imaginaires dont se sert un comédien. Des instruments qu'on se fabrique pour aborder un rôle, comme lui, dont les sculptures ont la grâce d'être ludiques et utiles. La conversation a roulé bon train jusqu'à Soisy. Nous n'étions que tous les deux. Niki de Saint Phalle nous rejoindrait plus tard, sans doute avec le pilote aux airs de rocker. Dans l'atelier, il n'y avait pas vraiment de table et pas de garde-manger.

> J'ai eu l'impression qu'il pensait que rien ne serait assez bien pour moi, la vedette de cinéma, et ça m'a légèrement vexé.

C'était à se demander s'il lui arrivait d'avoir faim malgré la débauche d'efforts de celui qui manie le fer. Il m'a montré les sublimes croquis d'une fontaine qu'il rêve de voir un jour au cœur de Paris, les formes claires et bariolées de Niki, comme un appel au bonheur, et ses structures à lui, sombres et effilées, d'un désespoir que je trouve lumineux.

Il a rangé les dessins pour faire place nette sur un coin de table bancale. Il a été cherché un jambon qui séchait parmi les tôles. Et il m'a reparlé de mes soudures. Pourquoi est-ce que ça me plaisait tant que ça ? « J'aime le fer, ça se tord, ça se coupe, ça se soude et c'est plein d'une tendresse que personne ne semble voir. » □

En solitaire, de Christophe Offenstein. Sortie le 6 novembre.

VANITY FLORE

Chaque mois, notre envoyée spéciale DOROTHÉE PARTERRE s'attable dans le plus fameux des cafés parisiens pour surprendre confidences, petites méchancetés et vrais dialogues non autorisés.

C'était une de ces soirées de l'été indien où on ne sait plus très bien dans quel hémisphère on erre. Une certaine douceur dans l'air qui ne colle pas vraiment avec la nuit. Le soir qui tombe trop tôt et provoque une mélancolie archaïque, cette peur de la nuit éternelle qui désespère les nouveau-nés entre chien et loup. Seul antidote à la mélancolie pavesienne – « pourquoi les feuilles qui tombent me donnent toujours envie de relire *Le Bel Été* », gémissait ma camarade en commandant un troisième Guignolet Kirsch –, les lumières du Flore nous avaient pourtant semblé, ce soir-là, pleines des promesses du « café tapageur aux lustres éclatants » du poème de Rimbaud. Mais, pour continuer à piller allègrement l'ange de Charleville, « on n'est pas sérieux quand on a 17 ans », et ce soir-là, les banquettes rouges offrent le spectacle habituel des *usual suspects* pas vraiment juvéniles, ces personnages vaguement familiers dont on ne sait plus très bien s'il s'agit de people (animateur ? philosophe ? un peu les deux ?) qu'on aurait aperçus à la télé ou de vagues fréquentations que l'on croit connaître à force de les croiser et qu'on finit par saluer, dans le doute.

Un maître du *Monde*, **Pierre Bergé**, fait une entrée survoltée qui rappelle à quel point, quand il énumérait les passages des défilés Saint Laurent, il était un incroyable sosie de la *lose* de Louis de Funès. Après avoir évalué d'un œil furieux l'espace vital permettant d'asseoir son entourage – six personnes –, il ressort aussi sec, malgré les tentatives effrénées de l'ensemble des garçons pour le retenir. Manifestement, le petit guéridon au coin à droite n'était pas digne de sa grandeur. Première table en entrant à gauche, **Denis Olivennes** est là, avec sa compagne **Inès de la Fressange**. On ne peut s'empêcher de se demander si l'office de tourisme de la région Île-de-France finance la présence récurrente de la Parisienne par excellence dans ce lieu si prisé des touristes. On dirait une scène coupée au montage de *Midnight in Paris*, la carte postale lénifiante de Woody Allen.

Sur la terrasse, une blonde spectaculaire, dont le nom m'échappe, fume et rit. La vitre bloque tout indice permettant de nous renseigner sur son hilarité. Raconte-t-elle à son charmant compagnon de table (que je suis tentée de classer dans la catégorie « gay australien », mais je ne peux plus me fier à mon gaydar depuis que j'ai sincèrement cru que le type de « Belle toute nue » en voulait à ma plastique un jour où je l'ai croisé rue aux Ours) la fois où **Keanu Reeves** l'a fait poireauter dans sa suite pendant qu'il faisait un foot-bière avec ses potes place Vendôme – partie qui, ayant manifestement vu la bière triompher sur le football, s'était terminée fort tard et n'avait, semble-t-il, pas permis à l'inoubliable Néo de *Matrix* de se montrer à la hauteur des attentes légitimes que son charme indéniable avait suscitées.

Mon attention est distraite par deux types portant turban et lunettes à verres cul-de-bouteille qui viennent s'asseoir sur la banquette mitoyenne. Ils ont l'air aussi indiens que Peter Sellers dans *The Party*, c'est-à-dire pas du tout. Cet accoutrement iconoclaste est-il un hommage à **Jean-Paul Sartre** et **Simone de Beauvoir** (mais alors, c'est aux Deux Magots qu'ils auraient dû aller se prosterner) ? Faut-il y voir la nouvelle toquade d'un duo de designers mal dosés en lithium qui souhaitent tester *in vivo* la possibilité d'un nouveau it-chapeau ? Le volume sonore et l'accent ne laissent aucun doute sur leur provenance : ils sont Américains. Californiens, précise ma camarade qui, malgré un quatrième Guignolet Kirsch accompagné d'un Welsh rarebit qu'elle regrette avant même de l'avoir attaqué, n'a rien perdu de la finesse auditive qui la caractérise. Le moins qu'on puisse dire, c'est que nos amis à bibis font sensation.

On dirait une scène coupée au montage de *Midnight in Paris*, la carte postale de Woody Allen.

Hasard ou complot ? **Catherine Baba** arrive sur ces entrefaites. Malheur ! S'ils lui avaient volé son look ? Allons-nous assister à un crêpage de turbans ? C'eût été trop beau : elle trace en terrasse, ayant avisé **Lily McMenamy**, le nouveau mannequin qui a fait sensation lors des dernières collections grâce à son incroyable capacité à ne jamais fermer une bouche qu'elle a par ailleurs fort lippue. Du coup, j'ai loupé le début de la conversation des faux Sikhs avec une sorte de doublure lumière de **Sophie Calle** qui leur a sauté au cou comme une vieille médaille. Mais comme ils demandent au garçon s'il y a « anything veggie », je me vois forcée d'en conclure qu'ils tiennent un *foodtruck* hindou qui fait aussi barbier-tatoueur et vapostore à Brooklyn. Inégalable nombril d'un micro-monde : c'est ainsi que le Flore est grand. □

L'IMAGE ANIMÉE *sur l'iPad*

ILLUSTRATION **LISELOTTE WATKINS**

KOCCA ITALIA

BOUTIQUE EN LIGNE KOCCA.FR

Vous voulez nous aider à vous offrir chaque mois le meilleur de Vanity Fair

REJOIGNEZ NOTRE PANEL DE LECTEURS

VANITY FAIR

Vous aimez réagir, donner votre avis
Soyez les premiers à répondre à des enquêtes en ligne

Pour vous inscrire, connectez-vous sur le site
www.clubcondenast.fr

VANITY CASE

ALMA JODOROWSKY
New kid on the block

Depuis le mois d'août, elle tourne à Londres avec **Cara Delevingne** devant la caméra de **Chris Foggin** qui réalise *Kids in Love*. **Alma Jodorowsky**, petite-fille du très déjanté **Alejandro Jodorowsky**, fille de comédiens, est une enfant de la balle. À 22 ans, elle pourrait n'être encore qu'une enfant tout court. Mais depuis qu'elle a incarné Béatrice, la première fille qu'embrasse **Adèle Exarchopoulos** dans *La Vie d'Adèle – chapitre 1 et 2* d'**Abdellatif Kechiche**, la place d'Alma se rapproche de celle de l'étoile. — V. M.

PLUS DE LOOKS *sur l'iPad*

Veste et pantalon collection croisière Singapour **Chanel**

MISE EN BEAUTÉ PAR MARIE DUHART DE L'ATELIER ARD POUR CHANEL. TEINT : LES BEIGES N° 310 ; SUR LES YEUX : ILLUSION D'OMBRE ABSTRACTION ; MASCARA LE VOLUME DE CHANEL NOIR ; SUR LES LÈVRES ROUGE ALLURE EXTRAIT DE GLOSS CONTROVERSY.

PHOTOGRAPHIE **WARD IVAN RAFIK**
STYLISME **VIRGINIE MOUZAT**

Le GANG

de Hidetoshi Nakata

L'ancien footballeur **Hidetoshi Nakata**, 36 ans, plus connu sous le nom de Hide, est une star au Japon. En 2006, après dix ans de carrière, l'ancien milieu de terrain de l'AS Roma abandonne le ballon rond pour partir à la découverte du monde, tout en soutenant, avec sa fondation Take Action Foundation, des actions sociales en Asie et en Afrique. Il s'implique désormais dans la promotion du savoir-faire des artisans nippons *via* l'entité Revalue Nippon Project. Il vient aussi de lancer, sous le nom de N, sa propre production de saké après avoir été initié par **Akitsuna Takagi**, 14e génération d'un des plus illustres brasseurs du pays. Ce jour d'août à Tokyo, dans le jardin de l'International House of Japan, il a réuni des personnalités dont le point commun est d'appliquer une approche contemporaine à des

PHOTOGRAPHIE **KEIBUN MIYAMOTO**

savoir-faire ancestraux. Ainsi, **Keishosai Ogasawara** est la maîtresse absolue de l'Ogasawara Ryu, l'art de l'aménagement intérieur. **Eriko Horiki** est la grande prêtresse du *washi*, les papiers décoratifs traditionnels japonais. Le designer **Oki Sato** œuvre au sein du cabinet Nendo. **Shoji Yamaguchi**, basé à Kyoto, est un maître des pâtisseries dédiées à la cérémonie du thé. **Yasumichi Morita**, architecte d'intérieur, est président de l'agence Glamorous. **Hideaki Fukutake**, fils du fondateur de Benesse, en est le directeur et siège au *board* de la Fukutake Foundation. L'architecte **Toyo Ito** est le lauréat 2013 du Pritzker Prize. On doit à son confrère **Masamichi Katayama** les boutiques Colette et Uniqlo à Paris. **Fumio Nanjo** dirige le Mori Art Museum de Tokyo. L'artiste **Tatsuo Miyajima** est vice-président des universités d'art et de design de Tohoku et de Kyoto. **Kayo Tokuda** est directrice de cette dernière, après avoir présidé pendant dix ans aux destinées du Chichu Art Museum de la Fondation Benesse sur l'île de Naoshima. À côté de l'exubérante **Reiko**, propriétaire du bar branché Casba, **Masaru Hirata** et son épouse **Chieko**, patrons de Hirata, l'un des meilleurs restaurants italiens de la capitale japonaise. —V.M.

Carole Bouquet pour *Vanity Fair*.

PHOTOCALL

Carole Bouquet tente un sourire dans le Photomaton de Karl Lagerfeld.

Ce jour-là, il fait froid dans le studio de la rue de Lille. **Carole Bouquet** pose pour **Karl Lagerfeld**, une petite veste noire Chanel (un poil trop grande) enfilée sur un cardigan en cachemire. De ses années d'égérie, l'actrice n'a rien perdu. Ni de sa beauté ni de sa perfection glaciale. Ni son sourire carnassier. Elle a juste un peu plus de khôl autour des yeux. Pourtant l'ancien visage du Chanel n° 5 déteste jouer au mannequin. Du coup, on ose à peine lui demander de s'installer dans le Photomaton. Il n'y a que pour Karl qu'elle aime poser, car « il va vite ». En cinq minutes, la photo est pliée. Dans la cabine, l'actrice ne se prête pas à l'exercice de gaieté de cœur. À leur sortie, les tirages font limite photos d'identité. Sur l'un, elle lève les yeux au ciel. Quel ennui d'être belle !

LES VINS DE STARS SUR *vanityfair.fr*

C'est dans la librairie 7L, parmi les beaux livres, que Carole Bouquet semble le plus à l'aise. Son choix se porte sur l'ouvrage de **Dario Matteoni** consacré à **Gio Ponti**. Elle parle de son goût pour le design, pour les céramiques si précieuses et délicates et, surtout, de sa folle passion pour l'Italie – la patrie de Gio Ponti – où elle vit une partie de l'année. Pas à Rome ou à Milan, mais loin du tumulte des villes, planquée à Pantelleria, une petite île volcanique au large de la Sicile où elle produit son vin, le passito di Pantelleria « Sangue d'Oro » proposé à la carte de La Trattoria d'**Alain Ducasse** à Monte-Carlo. Comme elle, ça respire le chic. Et lorsque, après avoir feuilleté le livre, au lieu de le reposer comme l'exige la règle du jeu de ce Photomaton chez Karl Lagerfeld, elle le cale sous son bras en déclarant « je le garde », tête haute, dos bien droit... on reste sans voix. — BÉNÉDICTE BURGUET

GIO PONTI: Il fascino della ceramica / Fascination for Ceramics,
de Dario Matteoni Silvana Editoriale, 2011.

PIÈCE UNIQUE

L'OBJET DU DÉSIR
Totem Superego

Cette sculpture en céramique vitrifiée fait partie d'un ensemble de treize pièces uniques réalisées par le grand maître du design Alessandro Mendini, aujourd'hui âgé de 82 ans, avec la collaboration d'illustres artisans italiens. Montrée pour la première fois à la FIAC (jusqu'au 27 octobre), l'exposition a été commanditée par Vacheron Constantin, la plus vieille manufacture de haute horlogerie. Preuve que les plus anciens métiers d'art peuvent engendrer les formes les plus contemporaines. — S. G.

Arts & Crafts & Design. Le temps vu par Alessandro Mendini, exposition itinérante.

Superego Design par **Alessandro Mendini**.

LOUISE DAHME. PHILIPPE SCOTTONI. DR

Patchouli

UN PARFUM DE LÉGENDE

REMINISCENCE
PARIS

Photo : Ulysse Frechelin

LE PAQUEBOT MODERNISTE *de Paul Poiret*

Classée au patrimoine historique du XX^e siècle, cette villa de béton immaculé conçue par l'architecte Robert Mallet-Stevens en 1920 est aujourd'hui à vendre.

Dans les années 1930, l'architecte Paul Boyer ajoute à la villa de Mallet-Stevens des hublots et des rembardes en forme de bastingage qui lui donnent son allure de transatlantique.

Au cœur du parc naturel régional du Vexin français, à Mézy-sur-Seine, un paquebot semble échoué dans la verdure. En fait, il s'agit d'un château des temps modernes, folle commande de **Paul Poiret** à **Robert Mallet-Stevens**, figure de proue de l'architecture moderniste dans l'entre-deux-guerres. Dans son livre, *En habillant l'époque*, édité en 1930 par son ami **Bernard Grasset**, le couturier, considéré comme un précurseur du courant Art déco, raconte « comment on s'amusait avant ».

« Avant », c'est-à-dire en 1910, quand ce monsieur rondouillard, dépensier et bon vivant, est encore le favori du Tout-Paris. Sa maison de couture, ouverte en 1903, est florissante. Le dessinateur **Paul Iribe** réalise les catalogues des collections, *lookbooks* avant la lettre. Les femmes raffolent de ses modèles avant-gardistes délestés de corset, comme de ses parfums créés en 1911, bien plus tôt que ceux de Marcel Rochas ou de Coco Chanel. Les amis, comme les commandes, sont nombreux. Dîners, fêtes, bals costumés, tout le (beau) monde se bouscule chez celui qui fédère autour de lui une « capitale du goût et de l'esprit parisiens ». En juin 1911, le couturier organise la Mille et deuxième nuit, fabuleuse soirée sur le thème de la Perse. Dans les salons et jardins de son hôtel particulier de l'avenue d'Antin (actuelle avenue Franklin-Roosevelt), il fait reconstituer « une cour sablée où, sous un vélum bleu et or, des fontaines jaillissaient dans des vasques en porcelaine ».

PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

Paul Poiret en 1929

Trois cents invités, dont les peintres **Luc-Albert Moreau** et **Guy-Pierre Fauconnet**, l'actrice **Régina Badet** ou la **princesse Murat**, se pressent pour écouter le tragédien **Édouard de Max** conter *Les Sept vizirs* un doigt levé en l'air, à l'orientale. Jamais rien de tel ne fut organisé dans la

Le béton utilisé par Mallet-Stevens permet d'ouvrir de larges baies qui font entrer la lumière.

Françoise Sagan fête son anniversaire avec Melina Mercouri, Elvire Popesco et Anthony Perkins.

Lettre à en-tête de la maison Poiret, dessin de Georges Lepape.

L'escalier à la géométrie caractéristique du style moderniste.

villa du Vexin. Jamais **Joan Crawford** ou **Raoul Dufy** (peintre avec lequel Poiret imagine des imprimés audacieux) n'ont partagé des coupes de champagne dans le salon ouvert sur le parc de 3,5 hectares à flanc de coteau. Au début des années 1920, Paul Poiret, dont la carrière décline déjà, commande à Mallet-Stevens cette villa d'un chic absolu : 800 m² immaculés, en bordure de Seine. Une propriété liée à son destin de démesure et de décadence.

En 1922, le chantier débute. Dès juin 1923, faute de moyens, les travaux s'arrêtent alors que seul le gros œuvre est terminé. En 1926, la maison de couture de Paul Poiret fait faillite et l'édifice moderniste de béton blanc demeure inachevé. C'est en 1934 que l'illustre **Elvire Popesco** rachète la villa Poiret – dite aussi château de Mézy – aux « surfaces unies, arêtes vives, courbes nettes, matières polies, angles droits, clarté, ordre », selon Robert Mallet-Stevens ; « blanche, pure, majestueuse et un peu provocante, comme un lys », pour le couturier qui mourra ruiné en 1944. La comédienne demande à l'architecte **Paul Boyer** de lui donner cette allure de paquebot évoquant les transatlantiques en vogue à l'époque. Elle y résidera jusqu'en 1985. Puis, pendant quinze ans, la demeure est laissée à l'abandon. En 1999, elle passe aux mains d'un industriel collectionneur d'art contemporain qui la revend en 2006 à son actuel propriétaire, un passionné qui réhabilite l'édifice d'après les plans établis pour Elvire Popesco. Une rénovation exemplaire validée par l'architecte des bâtiments de France et l'architecte en chef des Monuments historiques. — BÉNÉDICTE BURGUET

INVITÉ À LA VILLA POIRET ?

LE DRESSCODE

Qu'emporter pour un week-end dans ce temple moderniste ?

LES CADEAUX À OFFRIR

PATRICE BESSE ; BORIS LIPNITZKI / ROGER-VIOLLET ; AMBROISE TÉZENAS ; AGENCE J. BESTIMAGE ; GALLERA / ROGER-VIOLLET ; DR.

3

2 et 3 Collection Guy Bourdin de NARS Cosmetics en vente le 1er novembre.

L'ESPRIT GUY BOURDIN

MA PHOTO PRÉFÉRÉE DE BOURDIN Kathy Quirk, peau diaphane, en sous-vêtements, tenant un téléphone[1]. **SA GRANDE MUSE** Nicolle Meyer. **L'ESPRIT DE MA COLLECTION** La palette de couleurs de Guy Bourdin : violet et gris ambré, bleu[2], rouge, orange, fuchsia… **UN FARD INDISPENSABLE** Le blush, j'en suis fou. Et le vernis à ongles[3].

1

2

4

INSPIRATIONS

UNE IMAGE DES ANNÉES 1980 Les campagnes de Serge Lutens pour Shiseido. **LE GLAMOUR DE CETTE ÉPOQUE** Charlotte Rampling[4]. **MES FILMS CULTES** *Le Guépard* de Visconti, *La Chamade* de Cavalier, *Ève* de Mankiewicz[5], *Théorème* de Pasolini. **MON LIVRE DE CHEVET** *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne[6].

8 Fauteuil Christian Liaigre.

5

Les mots & LES CHOSES

de François Nars

Quand d'autres décoraient leur chambre avec des posters d'*E.T.* ou de John McEnroe, l'adolescent François Nars découpait des clichés de Guy Bourdin dans les magazines. Plus qu'une influence esthétique, c'est un véritable hommage au photographe de mode parisien que l'artiste-maquilleur dévoile dans cette collection en édition limitée — SIBYLLE GRANDCHAMP

7 *Tahiti : Faery Lands*, photographies de François Nars (éd. Rizzoli).

MA POLYNÉSIE

MON ÎLE Motu Tané, à Bora Bora, Tahiti[7]. **LA VUE** Des montagnes verdoyantes et des lagons. **LA DÉCORATION** Des pièces en bois africain et thaï signées Christian Liaigre[8]. **LE PLAT QUI VA AVEC** Le poe, une soupe tahitienne à base de fruits tropicaux[9] et de tapioca.

6

9

MON NEW YORK

MES QUARTIERS PRÉFÉRÉS Midtown West, Central Park et Soho. **MES RESTAURANTS DE PRÉDILECTION** Mary's Fish Camp (64 Charles Street), EN Japanese Brasserie (435 Hudson Street), 15 East Restaurant. **MES BOUTIQUES FAVORITES** Diptyque, Dior Homme, Hermès.

10

MODE ET BEAUTÉ

MON SHAMPOING Kiehl's. **MON GEL DOUCHE** Orange Blossom de Jo Malone. **MON PRODUIT POUR LE VISAGE** NARS Skin Aqua Gel Hydrator. **MON PARFUM** Ombre dans l'eau de Diptyque[10] et l'eau de toilette Diptyque Oyédo. **MON CHAUSSEUR** Dior[11].

11 Derbies Dior Homme, automne-hiver 2013-2014.

Destination Maldives

DEUX POSSIBILITÉS D'UNE ÎLE

LUXE HIGH TECH

CHEVAL BLANC RANDHELI

L'atoll de Noonu, à 40 minutes au nord de Malé.

VS

LUXE ÉCOLO

SONEVA FUSHI

Sur l'atoll de Baa, à 30 minutes au nord de Malé.

1 L'hydravion privé de Cheval blanc pour le transfert sur l'île

PEDIGREE Deuxième opus de la collection Cheval blanc et premier établissement du groupe LVMH à l'étranger. **NAVETTE** Un hydravion de 9 places[1] siglé Cheval blanc. **LUXE ULTIME** Une villa de plus de 1 000 m² seule sur son île. **ACCUEIL** Une sculpture du cheval (emblème de la maison) signée Vincent Beaurin émerge du lagon. **BEAUTÉ** Premier spa Guerlain dans l'océan Indien. **FAUNE** Le lagon abrite des raies manta, des dauphins et des phaétons à bec jaune. **FROMAGE ET DESSERT** Des villas avec océan à l'avant et jardin à l'arrière. **SERVICE** Un cours de yoga anti-anxiogène avant la séance de plongée. **CONCEPT** Ici, le concierge est un « alchimiste ».

2 Sonu et Eva Shivdasani, les fondateurs.

CONCEPT « No shoes no news » (« pieds nus, on débranche »). **PEDIGREE** Les fondateurs, Sonu et Eva Shivdasani[2], impulsent une philosophie respectueuse de l'environnement et du bien-être. **SPA** Créateurs de la marque Six Senses, ils sont pionniers en la matière. **DANS L'ASSIETTE** Produits bio ou en provenance du potager de l'île. **PREMIÈRE** Ouverture d'une villa de 8 chambres, une exception aux Maldives. **ECO-FRIENDLY** Pas de caviar, foie gras, tortue, requin ni autres espèces en danger. Énergie solaire, compostage et recyclage des déchets. **FONDATION** Slow Life aide plus 600 000 personnes à accéder aux services sanitaires de base. — S. G.

125B : THE PICTURE DESK ; PATRICK DEMARCHELIER ; KEYSTONE-FRANCE ; ESTATE OF GUY BOURDIN ; 2012 STEFANO CANDITO ; DAN KIJLBURG ; DR

DESSANGE
PARIS

NOUVEAU

SHAMPOOINGS SECS RETOUCHE ÉCLAT
FRAÎCHEUR ET VOLUME À TOUT MOMENT DE LA JOURNÉE

INNOVATION
Formule pigmentée blonde ou brune

- Sans résidus blancs visibles
- Formule purifiante à l'extrait d'amla

TOUTE LA COMPÉTENCE PROFESSIONNELLE DESSANGE CHEZ VOUS | Des conseils coiffure sur secrets-dessange.com

LASCAD - SNC au capital de 20 160 € - siège social : 7 rue Touzet - 93400 SAINT OUEN - RCS Bobigny n° 319 472 775

PARIS *by* NIGHT

Rencontre avec Haider Ackermann devant la maison de Serge Gainsbourg.

Dans un SMS, **Haider Ackermann**, créateur de mode d'origine colombienne qui vit à Paris et travaille à Anvers, confirme : « J'aime la rue de Verneuil pour sa décadence et ce que j'imagine de la liberté, de la sexualité d'une certaine époque, pour son élégance décalée. » Une certaine époque ? Les seventies sans doute, décennie où il est né. Haider Ackermann, qu'il pleuve ou qu'il vente, affiche toujours une dégaine dont il a fait sa marque de fabrique. Grigris autour du cou, chapeau, peau chocolat, chèche, un mix de débraillé ultra-contrôlé... Il dégage un charme magnétique, sa meilleure amie **Tilda Swinton** s'y est laissée prendre. Comme beaucoup d'autres. À l'image de sa mode et de ses défilés à la langueur hypnotique, il fascine. Ce coloriste extraordinaire, orfèvre du cool textile et de la sophistication ténébreuse, a lancé sa ligne masculine en juin après avoir confirmé de saison en saison la singularité de sa mode femme, lancée en 2005 avec le groupe belge bvba 32.

Ce soir-là, à 23 h 30, la gardienne de l'immeuble d'en face, excédée, exige le silence dans la rue. Forcément, elle ne peut pas comprendre. Elle ne peut pas savoir que nous sommes en présence de sa majesté Haider Ackermann et que, devant ses créations, les gens de la mode retiennent leur souffle, deux fois par an, lors de ses shows, incontournables climax émotifs de la fashion week parisienne. — VIRGINIE MOUZAT

PHOTOGRAPHIE **MATTEO MONTANARI**

RALPH LAUREN

Pink Pony

Pink Pony est une initiative de Ralph Lauren
pour la lutte contre le cancer.

Notre mission : réduire les disparités en matière de traitements du cancer
dans les zones médicalement défavorisées, et garantir la mise à disposition
d'un traitement dès le début de la maladie, lorsqu'elle peut encore être guérie.

25 % des recettes sur les ventes de tous les produits Pink Pony
seront reversés à la Fondation AVEC, pour la Vie, Espoir contre le Cancer.

POUR EN SAVOIR PLUS, VISITEZ
RALPHLAUREN.COM/PINKPONY

Itinéraire D'UNE BOTTINE

Crudelia, la dernière création rugissante de Giuseppe Zanotti, prend la parole pour la première fois de sa vie.

DANS QUEL MUSÉE METTREZ-VOUS LES PIEDS CE MOIS-CI ?

À la maison rouge, à Paris, pour découvrir une partie de la collection du délirant Museum of Old and New Art de David Walsh.

ROUGE ZINNIA DIOR

À QUOI PENSEZ-VOUS EN VOUS LEVANT LE MATIN ?

Au maquillage qui va me mettre en valeur.

OMBRE HYPNOSE LANCÔME

VOTRE FANTASME RÉCURRENT ?

Me déchausser sur une plage, une nuit d'été à la fin des années 1970.

Crudelia, 11 cm, **Giuseppe Zanotti Design.**

LA DESTINATION LONG-COURRIER QUI VOUS RESSEMBLE ?

Las Vegas, Miami ou Los Angeles.

QUEL EST VOTRE PETIT-DÉJEUNER IDÉAL ?

Des œufs à la coque avec les œufs du poulailler de Mme Zanotti, à San Mauro Pascoli en Émilie-Romagne.

COQUETIER CHRISTOFLE

QUE CRAIGNEZ-VOUS ?

L'ordinaire.

LE PHOTOGRAPHE IDÉAL POUR VOUS SHOOTER ?

Robert Mapplethorpe.

VOTRE PASSE-TEMPS FAVORI ?

Observer et être observée au Caffè Quadri à Venise, en écoutant Paul Kalkbrenner dans mon iPod.

VOTRE LIVRE DE CHEVET ?

Histoire d'O de Pauline Réage.

VOTRE DÉFI CETTE SAISON ?

Lutter contre le total look, être portée avec audace, pourquoi pas en exhibant quelques tatouages ?

SI VOUS DEVIEZ VOUS RÉINCARNER ?

Je serais Kurt Cobain.

POUR UN DÎNER À LONDRES AVEC UNE AMIE, OÙ IRIEZ-VOUS ?

Au Scott's, à Mayfair.

LE CRÉATEUR

GIUSEPPE ZANOTTI

Enfant, il dessinait des cartes de cocktails pour un bar de plage. Désormais, les plus divines créatures du cinéma et de la scène pop se damnent pour sa griffe hautement glamour.

UNE CHANSON POUR DANSER UN VENDREDI SOIR ?

Steve Jobs de Steve Aoki feat. Angger Dimas.

LES CIRCONSTANCES OÙ VOUS ÊTES LE PLUS HEUREUSE ?

Seule, avec un Litchi Martini dans une main et une cigarette électronique dans l'autre.

QUELLE EST LA CHOSE LA PLUS MÉCHANTE QUI PUISSE VOUS ARRIVER ?

Prétendre que je suis du vrai léopard.

— SIBYLLE GRANDCHAMP

ENVIE DE MODE

HAPPY BIRTHDAY

La Panthère rose!

C'est sans doute une coïncidence, mais on a l'impression que les créateurs, en injectant dans leurs collections son rose *bubble gum*, rendent hommage à la féline de *cartoon* qui fête cette année ses 50 ans. Créée par Blake Edwards, elle est apparue pour la première fois au générique de son film *La Panthère rose* en 1963, puis est devenue l'héroïne de son propre dessin animé imaginé par Friz Freleng en 1964. Cet hiver, sa couleur est reine des podiums. — B. B.

123RF ; VALENTIN ROMAN ; KOBAL / THE PICTURE DESK ; FEUDI ; FEUDISUAINERI.COM ; MICHEL PAINSUBER ; GERO CACCIATORE ; DR

AD

ARCHITECTURAL DIGEST. ARCHITECTURE, DÉCORATION, ARTS, DESIGN

NOUVELLE FORMULE
NOVEMBRE 2013
FRANCE N° 120
4,95 €

Vivre dans une maison d'architecte

Signée Lautner, Ando ou Bofill, choisissez la vôtre…

DÉCORATION

Pour AD, *15 créateurs inventent le style de demain*

32 pages d'inspirations glamour

L'ÉLECTROMÉNAGER qui donne vraiment envie de se mettre à la cuisine

Les plus belles LAMPES pour de nouvelles sensations lumineuses

Le magazine le plus influent du monde de la décoration

EN VENTE ACTUELLEMENT

Tombé sept fois, relevé huit : Roman Polanski est un cinéaste admiré dans le monde entier. Mais aussi un homme que la justice américaine traque depuis plus de trente ans. Pour la première fois, il accepte de rompre le silence et livre à SERGE JULY le récit d'une vie de fugitif existentiel.

Roman Polanski

PHOTOGRAPHIE **JEAN-BAPTISTE MONDINO**

EN AVANT TOUTE
« Je trouve lamentable de s'accrocher au passé », a confié Roman Polanski à *Vanity Fair* pour qui il a posé en septembre à Paris, avenue Montaigne.

« MA VÉRITÉ »

Le 18 août, après le déjeuner dans leur chalet avec leurs deux enfants, Morgane (20 ans) et Elvis (15 ans), un copain du fils et trois amis des parents, Emmanuelle Seignier a proposé

d'aller au ciné-théâtre du petit bourg, rue Sutter à Gstaad en Suisse. Ils se sont retrouvés à huit dans une grande salle vide. Les lumières se sont éteintes. Sur l'écran, Brett Ratner est apparu. Le réalisateur de *Rush Hour* (Roman Polanski avait joué un détective dans *Rush Hour 3*) n'avait pas pu venir à cause d'un tournage à Budapest ; il adressait ses vœux en vidéo à Roman Polanski pour son 80e anniversaire. Ratner y joignait un cadeau, le plus beau de tous pour le cinéaste, son film préféré, tourné en 1941 : *Citizen Kane* d'Orson Welles.

Après le massacre de Sharon Tate et de ses amis en août 1969 dans leur maison de Cielo Drive, sur les hauteurs de Los Angeles, Gstaad est devenu le refuge de Roman Polanski. Il cherchait alors à échapper aux paparazzis. Un ami londonien lui avait conseillé de se cacher dans ce village de l'Oberland bernois étiqueté jet-set depuis que l'écrivain Francis Scott Fitzgerald en avait fait une des destinations de son roman *Tendre est la nuit*. Polanski lui avait prêté une oreille d'autant plus attentive que, depuis son adolescence polonaise, il avait beaucoup pratiqué le ski de compétition, en particulier la descente (il a longtemps cherché à réaliser un film sur le ski de vitesse). Dans les années 1970, le réalisateur a loué un pied-à-terre à Gstaad, avant de faire construire le chalet qu'il occupe aujourd'hui, une partie de l'année, avec sa famille et dans lequel il a été placé en résidence surveillée, un bracelet électronique à la cheville, sous la garde incessante de policiers helvètes et de cohortes de journalistes de toutes nationalités. Ce chalet et son appartement de l'avenue Montaigne à Paris sont devenus ses tanières. C'est sans doute la raison pour laquelle il les entretient avec un soin maniaque.

Roman Polanski est une pile électrique, sans cesse en mouvement. Même au cœur d'une discussion, il bondit à la recherche d'une information sur Internet, court vers le téléphone, descend un étage pour aller chercher un livre. Il ne peut pas rester en place. Ce jeune homme de 80 ans a derrière lui cinquante ans de cinéma, vingt films, une carrière à la fois européenne et américaine, l'un des palmarès les plus exceptionnels de l'histoire de son art.

Son actualité, où se bousculent le présent, le passé et l'avenir, est à son image. Le présent : un film qui sort le 21 novembre en France, son premier tourné en français, *La Vénus à la fourrure*, un huis clos entre un metteur en scène, joué par Mathieu Amalric, et une comédienne, interprétée par Emmanuelle Seignier. « Un film pour les femmes, dit-il. Une comédie qui se moque du sadomasochisme, du machisme... Le personnage de femme est mystérieux, brillant, avec un spectre très vaste. » Et, en arrière-plan, un dialogue entre Roman et Emmanuelle. Plusieurs livres lui sont consacrés, dont celui du critique américain James Greenberg (*Roman Polanski, une rétrospective*, éditions de La Martinière), sorti en septembre, dans lequel le réalisateur parle de chacun de ses films. Le passé : Samantha Geimer, ce très jeune modèle avec laquelle il avait eu en 1977 une « relation sexuelle illicite » dans la maison de Jack Nicholson, a publié un livre intitulé *La Fille*, sous-titré *Une vie dans l'ombre de Roman Polanski*. L'avenir : l'écriture avec Robert Harris du scénario de *D*, comme Dreyfus, son prochain film.

UN RÉALISTE MATÉRIALISTE

Nous avons passé le week-end à Gstaad à bavarder au soleil tandis que son fils festoyait avec un copain. Emmanuelle Seignier était restée à Paris. Mais il ne s'est jamais passé une heure sans que le téléphone sonne. En général, c'était Emmanuelle : « Oui, ma femme », précise Roman Polanski. À la moindre question, il se précipite lui aussi sur le téléphone et l'interroge. Emmanuelle et Roman veillent l'un sur l'autre à toute heure du jour, et sans doute de la nuit.

La vie du cinéaste illustre parfaitement ce proverbe emprunté à la boxe : « tomber sept fois, se relever huit ». Il est souvent tombé, sa vie a été massacrée à plusieurs reprises, au sens propre comme au figuré, il s'est relevé à chaque fois avec une énergie décuplée, illustrant la trop célèbre maxime empruntée au *Crépuscule des idoles* de Nietzsche : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort ». Roman Polanski est un survivant. Voici un mot qui en contient beaucoup d'autres. « Vivant » bien sûr, avec un préfixe qui marque une supériorité, parce que le cœur s'est bronzé au fil des catastrophes. Il y a aussi le mot « survie », cette capacité à résister en milieux hostiles. Et puis il y a « vie », ce carburant qui lui donne la puissance de réaction et qui lui permet, à chaque fois, de rebondir. Depuis sa naissance, Roman Polanski est un homme blessé, un fugitif existentiel, un battant qui puise son énergie dans l'adversité, aujourd'hui plus vivant qu'hier et →

LE LOCATAIRE
Roman Polanski partage son temps entre Gstaad, en Suisse, et son appartement parisien.

JEAN-BAPTISTE MONDINO

LES MUSES DE SA VIE
En haut, avec Sharon Tate. Ci-contre, en mai 2013, à la première de *La Vénus à la fourrure* au Festival de Cannes, avec sa femme Emmanuelle Seigner. À droite, avec Nastassja Kinski, à Cannes, en 1979.

PEOPLE PICTURE / CAPITAL / STARFACE
GETTY IMAGES

bien moins que demain. « Je trouve lamentable, me dit-il, de s'accrocher au passé, à ce qui est déjà accompli, alors qu'on peut avoir l'illusion de peser sur le futur. Sur le passé, c'est impossible. Je suis un réaliste matérialiste, c'est-à-dire que je suis résolument optimiste. Je pense toujours que ça va marcher. »

Ce témoin de la Shoah a éprouvé d'emblée l'absurdité de l'histoire. Il est né à Paris en 1933, l'année de l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler. En 1936, sa famille a choisi de rentrer à Cracovie. Sa mère enceinte est morte à Auschwitz le jour de son arrivée, sa sœur y a survécu, son père a été déporté à Mauthausen. Roman réussi à s'évader du ghetto, à échapper aux rafles et à vivre caché à la campagne comme garçon de ferme dans une famille catholique. Alors qu'il lui manque plusieurs années de scolarité, il fait l'école de cinéma de Lodz et devient, dès son premier film, le porte-drapeau de la nouvelle vague polonaise. Avec *Le Couteau dans l'eau* (1962), il quitte la Pologne communiste et fait le tour du monde des festivals de cinéma. Il se partage alors entre Londres et Paris : il tourne *Répulsion* en 1965, *Cul-de-sac* l'année suivante et *Le Bal des vampires* en 1967, à l'occasion duquel il rencontre sa future femme, l'actrice Sharon Tate. La Paramount de Robert Evans l'attire à Hollywood et lui confie *Rosemary's Baby* (1968). Une nouvelle réussite : au sommet du box-office, Roman Polanski lance la mode des thrillers sataniques et devient le nouveau favori de Hollywood. Ces fictions ne sont rien à côté de ce qui l'attend dans la réalité. Sharon Tate, enceinte de 8 mois et demi, trois de leurs amis, et une relation du gardien de leur maison sont massacrés en août 1969 par des proches de Charles Manson, le gourou d'une secte appelée « la famille ».

« LA MORT DE SHARON TATE EST LA PLUS GRANDE TRAGÉDIE DE MA VIE. »

« On cherchait une rationalité, dit-il aujourd'hui. On ne pouvait pas imaginer qu'une bande de fous puisse venir et tuer des gens, sans mobile. Avec le terrorisme des années 1970, on a fini par s'habituer, mais à l'époque c'était invraisemblable. Et c'était d'autant plus inouï que nous vivions en Californie dans une atmosphère de *flower power*, dans une société euphorique. Avant, à Beverly Hills, personne ne fermait sa porte. La mort de Sharon Tate a sonné la fin des sixties. Avant qu'ils ne trouvent les coupables, tout le monde était suspect, moi compris, compte tenu du mode de vie très libre qui était le nôtre et du succès remporté avec *Rosemary's Baby*. » Dans le film documentaire *Roman Polanski : A film memoir*, tourné par Laurent Bouzerot en 2010 lors de son maintien en résidence surveillée, Roman Polanski dit : « C'est la plus grande tragédie de ma vie. Tout s'est effondré. Je n'ai pas été moi-même pendant des années. » Roman Polanski perd sa femme et son enfant, comme il a perdu sa propre mère et l'enfant qu'elle portait. Il perd ses amis aussi, il est harcelé par les

médias et mis en cause de manière insidieuse. Pour avoir tourné *Rosemary's Baby* à New York dans l'appartement d'Anton La Vey, fondateur de l'église de Satan et conseiller technique du film, il est soupçonné de s'adonner au satanisme. Il est, au sens strict, diabolisé. « Les policiers ont retrouvé chez nous un ouija board (un jeu de spiritisme) qui a été décrit comme la preuve que nous pratiquions la magie noire. »

De nombreux organes de presse, dont certains aussi sérieux que les magazines *Time* ou *Newsweek*, sous-entendent qu'avec un mode de vie aussi hédoniste, il avait pris le risque de ce qui est arrivé. Après la vague libératrice des années 1960, le retour de manivelle du puritanisme américain est d'une extrême violence et il s'acharne sur Roman Polanski. Longtemps après il subira d'abominables allusions. Pour preuve, il m'entraîne sur YouTube pour me montrer l'interview de Deborah Tate, la sœur de Sharon Tate, invitée le 6 janvier 2010 par l'intervieweur vedette de CNN, Larry King. Question : « Ça ne vous gêne pas, Deborah, de parler à Roman Polanski qui a si brutalement tué votre sœur ? »

Après la mort de Sharon Tate, Roman Polanski remonte sur le ring, il tourne en Grande-Bretagne une adaptation, sanglante mais logique, de *Macbeth* (1971), puis *Che ?* (1972) en Italie avec Marcello Mastroianni, un badinage sur la libération sexuelle dont l'actrice Sydne Rome est l'héroïne. Deux échecs avant de revenir aux États-Unis pour tourner *Chinatown* (1974), un hommage au film noir américain qui fait un carton, rafle les Golden Globes en 1975 et rate de peu les Oscars. Puis il tourne, à Paris, une adaptation d'un roman surréaliste de Roland Topor : *Le Locataire* (1976) dans lequel Isabelle Adjani lui donne la réplique. Un univers paranoïaque, respectant la règle des trois unités – temps, espace et action –, dans lequel Roman Polanski aime s'enfermer avec ses personnages et sa mise en scène.

« JE N'ARRIVE PAS À PARLER DE CETTE HISTOIRE. JE LA REJETTE DE MA VIE, MAIS ELLE ME RATTRAPE SANS CESSE. »

L'AFFAIRE P.

Roman Polanski a repris la photographie. Il shoote, aux Seychelles, Nastassja Kinski, qu'il a repérée pour interpréter le personnage de Tess. Il veut adapter au cinéma le roman de Thomas Hardy en hommage à Sharon Tate qui avait laissé ce livre sur sa table de nuit, à Londres, avant de prendre le bateau pour rejoindre le plus paisiblement possible les États-Unis. Ses images de la future Tess rappellent aux magazines qu'il est aussi un grand photographe. La mode est alors aux femmes-enfants, aux jeunes filles prépubères. Le photographe David Hamilton couvre les murs des chambres étudiantes de posters lascifs d'adolescentes dans une tolérance absolue ; il vient justement de faire défiler ses nymphettes dans *Vogue Hommes*. Le magazine commande à Roman Polanski un reportage sur des lolitas californiennes : il va photographier Samantha Geimer, un modèle de 13 ans qui a déjà eu des rapports sexuels et pris de la drogue. La mère de l'adolescente est favorable à ces prises de vues qui peuvent lui apporter la notoriété. Après la séance, Roman raccompagne la jeune fille chez elle. Avec Samantha, sa mère et son compagnon, ils commentent les photos.

Le surlendemain, Polanski est arrêté pour viol. La famille de Samantha a déposé une plainte puis l'a retirée assez vite après avoir conclu un accord avec les avocats du cinéaste. Au cours d'un entretien accordé à la chaîne ABC en 2009, Roman Polanski a déclaré : « À cette époque, il m'a été très difficile de me persuader que c'était mal. Je pensais que personne n'en avait souffert. Plus tard j'ai réalisé que ce n'était pas bien de faire ça mais il n'y avait aucune préméditation, c'est juste arrivé comme ça... »

C'est la troisième grande catastrophe : il y a désormais une affaire Polanski. Elle dure encore. Son traitement médiatique sera du même ordre que celui que subira, longtemps après, Dominique Strauss-Kahn lors de son arrestation à New York. Son destin judiciaire sera nettement plus violent, et dure depuis trente-cinq ans. « Je n'arrive pas à parler de cette histoire, dit Roman Polanski. Je la rejette de ma vie, mais elle me rattrape sans cesse. » Six chefs d'inculpation ont été retenus, tous plus accablants les uns que les autres : « fourniture de drogue à une mineure », « actes licencieux et obscènes », « relation sexuelle illicite avec une mineure », « perversion », « sodomie » et « viol en faisant usage de drogue ». Un accord est passé entre le procureur, les avocats de la famille de Samantha et ceux du cinéaste. Les accusations les plus graves sont abandonnées. Il ne reste que la « relation sexuelle illicite avec une mineure ». Roman Polanski accepte de plaider coupable ; il n'y aura pas de procès public. « Le juge m'avait envoyé en prison pour un examen psychologique qui pouvait être fait en dehors de la prison, et après je devais être libre. J'ai été relâché par les autorités carcérales après quarante-deux jours dans un pénitencier californien. Mais le juge a réuni le procureur et mes avocats pour leur dire qu'il avait changé d'avis et qu'il voulait me renvoyer en prison. Alors là je suis parti et je suis rentré chez moi à Paris. » C'est à ce moment-là, dans le dérèglement judiciaire, que le cinéaste, coupable d'une relation sexuelle illicite, est devenu à son tour une victime : « Mon avocat a fait une demande de disqualification du juge, et le juge s'est retiré parce qu'il ne voulait pas être récusé. Un nouveau juge a été nommé et, comme je n'étais pas présent à l'audience, il a enlevé l'affaire du calendrier de la cour et c'est comme ça que l'affaire a plongé dans un demi-sommeil. »

PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

La prison californienne, c'était l'enfer ? « Chino est un pénitencier pour hommes situé à une demi-heure de Los Angeles. C'est une prison dangereuse avec des criminels et des voleurs. Il y avait, à l'isolement, un tueur d'une mafia mexicaine accusé de seize meurtres, dont la plupart avaient été commis en prison. Je n'ai jamais pu lui

EDGAR HOROWITZ / ICONA / GETTY IMAGES

TOUT UN ROMAN
Roman Polanski en 1971, en Pologne, pays qu'il a rejoint avec sa famille quand il avait quatre ans.

parler. Tous les jours, il se passait quelque chose, un tire-bouchon enfoncé dans une oreille, un crayon dans un œil, des coups de lame. J'étais à l'isolement, protégé. Mes quelques copains parmi les détenus me répétaient sans cesse : « Ne fais confiance à personne ; ce sont tous des serpents. » « Snake », on entendait ce mot sans arrêt. La prison est une petite société où beaucoup de gens cherchent la notoriété et pour l'obtenir, il suffit de tuer quelqu'un de célèbre. Une fois, on m'a prévenu de ne jamais me trouver seul avec un détenu qui tenait des propos menaçants à mon égard. C'est une histoire sans fin. Je m'y suis habitué. Il est possible qu'il n'y ait jamais d'issue. Évidemment, si je me rends à Los Angeles, ils me mettront en garde à vue, sans doute en détention. À mon âge, je n'ai aucune envie de retourner en prison là-bas. » Un accord est-il envisageable ? « Après l'épisode suisse, il y a eu un projet d'accord, mais la justice voulait une audience filmée, alors j'ai refusé. »

En 1988, la procédure civile aboutit enfin. Roman Polanski dédommage Samantha Geimer, qui reçoit un chèque de 500 000 dollars (740 000 euros actuels) sans compter les intérêts. À cette occasion, les avocats de la jeune femme avaient récupéré les photos prises pendant ces séances fatidiques. Son éditeur, Simon & Schuster, a utilisé l'une d'elle pour la couverture américaine du livre *The Girl*, dans lequel elle évoque l'ambiance des années 1970. Une photo en gros plan : ce portrait pris par Polanski révèle une jeune femme avec une expression enfantine.

En 1978, Roman Polanski rentre donc « chez lui », à Paris, par le premier avion. Les producteurs Jean-Pierre Rassam et Claude Berri ainsi que son ami scénariste Gérard Brach l'accueillent à bras ouverts. Le réalisateur n'avait alors qu'une idée en tête : réaliser *Tess* comme une promesse faite à Sharon Tate. Le film est l'histoire d'une jeune paysanne abusée dans les chemins creux de la campagne victorienne, une victime qui se bat ; comme beaucoup d'héroïnes de Roman Polanski. La superproduction, tournée en anglais, sera longtemps le plus gros budget de l'histoire du cinéma français, pour lequel Claude Berri a investi tout ce qu'il possédait, pris tous les risques. Nouvelle avalanche de Césars et d'Oscars. Puis c'est l'aventure chaotique de *Pirates* (1986) au cours duquel Roman croise Emmanuelle. Ils tournent *Frantic* en 1988 et se marient l'année suivante.

« LE PIANISTE, CE N'EST PAS UN FILM, C'EST LA VIE. »

Marek Edelman
(un des chefs du soulèvement du ghetto de Varsovie)

Après plusieurs échecs, il remporte, avec *Le Pianiste*, en 2002, un triomphe planétaire. Roman Polanski a présenté ce film à Varsovie dans la salle historique de la philharmonie, là où s'achève le film. Marek Edelman, un des chefs du soulèvement juif du ghetto de Varsovie, lui dira simplement : « Ce n'est pas un film, c'est la vie. » Roman Polanski ne dit pas autre chose : « C'est probablement mon film le plus personnel pour la simple raison que j'utilise mes souvenirs de cette période : c'est un film que je pouvais faire les yeux fermés, tout était encore vivant en moi. » *Le Pianiste* fait le tour du monde des récompenses : Palme d'or à Cannes, les Césars et les Oscars, sans compter une multitude d'autres prix.

Comme à chaque fois, Roman est remonté très haut. Il va chuter à nouveau. Il est arrêté à l'aéroport de Zurich le 26 septembre 2009, en descendant de l'avion, alors qu'il allait recevoir une récompense pour l'ensemble de son œuvre. « Pendant trente ans, on n'a jamais cherché à m'arrêter. J'allais dans le monde entier sauf aux États-Unis et en Grande-Bretagne. J'ai eu une maison en Espagne pendant vingt ans. Je vis ici depuis 1969. Tout à coup, à l'occasion d'une campagne électorale pour le poste de procureur de Californie, le *district attorney* de Los Angeles s'est servi de moi comme un cheval de bataille : il a perdu mais il a réveillé l'affaire. La cour d'appel a recommandé il y a deux ans

BETTMANN / CORBIS. STUNDO / SYNDICATED / MAXPPP

PALMARÈS EXCEPTIONNEL
Ci-contre, sur le tournage du *Bal des vampires*, en 1968, avec Sharon Tate. À gauche, avec Mia Farrow pour *Rosemary's Baby*, en 1967. En bas, avec Jack Nicholson sur le film *Chinatown*, en 1974.

qu'on en finisse avec cette histoire. Sans effet. » Les campagnes électorales, que ce soit pour l'élection de l'attorney général de Californie ou pour celle du juge de Santa Monica à Los Angeles, auront fait du sort de l'affaire un enjeu électoral. Depuis 2005, Roman Polanski était, sans le savoir, sous le coup d'un mandat d'arrêt international.

RÉSIDENCE TRÈS SURVEILLÉE

Nous sommes à flanc de colline. Au-dessus de son chalet, à plus de 200 mètres en montant, bien au-delà des barrières de son jardin, passe un petit train de montagne, qui donne un côté Disneyland à toute la station. Roman Polanski a fait ses comptes : il a purgé presque un an de prison. Quarante-deux jours à Chino, sept semaines à la prison suisse de Winterthur et huit mois en résidence surveillée dans son chalet que des volets clos avaient transformé en geôle avant que la Suisse refuse son extradition vers les États-Unis. Rien ne semble susceptible d'abattre Polanski. L'arrestation surprend le cinéaste à la fin du montage de *The Ghost Writer*. Le directeur de la prison suisse accepte que Roman Polanski puisse installer un banc de montage et que son monteur Hervé de Luze vienne travailler avec lui dans une pièce qui servait aux détenus à éplucher des oignons pour gagner quelques sous : il se souvient de l'odeur. Le montage est bouclé en quatre jours et la postproduction s'achève dans le chalet de Gstaad. Le film a une dimension prémonitoire : un ancien premier ministre britannique qui ressemble beaucoup à Tony Blair, accusé de crimes de guerre en Irak par la Cour internationale de justice, est harcelé par les médias. Réfugié dans une villa de luxe aux États-Unis, à Martha's Vineyard, qui est à l'océan ce que Gstaad est à la montagne, il écrit ses mémoires aidé par un nègre. « Ça coïncidait avec ce qui m'arrivait, même si c'était une situation inversée. Le personnage ne pouvait pas quitter les États-Unis alors que moi je ne peux pas y aller. » Le harcèlement des médias et cette luxueuse maison transformée en prison perdue dans la nature sont la bande-annonce de l'expérience que Roman Polanski allait connaître à Gstaad et qu'il avait déjà vécue après l'assassinat de Sharon Tate et son arrestation en 1977 : « Tout autour du chalet, devant la fenêtre de son bureau, la pente est rude mais les caméras de télévision et les téléobjectifs étaient braqués sur ses fenêtres en surplomb et en particulier sur celle de son bureau. Nous avons vécu pendant des mois avec les fenêtres aveuglées. Un hélicoptère survolait sans arrêt le chalet. Un journaliste s'est même déguisé en père Noël. Ils étaient comme des hyènes. On est très vulnérable ici parce que le terrain est petit. » →

DLTZ / KHE DES ARCHIVES

« JE FILME POUR
ME DISTRAIRE DE L'HORREUR. »

Trois années ont passé, et une nouvelle fois l'affaire Polanski refait surface avec la sortie du livre de Samantha Geimer cet automne. Je vais flâner sur Internet. Pure People, un site qui ne cache pas ses centres d'intérêt, consulté le 10 septembre, annonce : « 1977 à Los Angeles : une petite fille de 13 ans est droguée et abusée par Roman Polanski. Le réalisateur polonais, alors âgé de 43 ans, plaide coupable, mais préfère fuir les États-Unis avant la fin de son procès. Sa victime, Samantha Geimer, a aujourd'hui 50 ans. Elle est mariée et mère de deux enfants. » L'éditeur Michel Lafon ira beaucoup plus loin. Il avait fait une offre orale pour les droits France. Il prétendait sortir le livre sous le titre *Moi, Samantha, 13 ans, violée par Roman Polanski*. Il paraîtra finalement chez Plon sous son nom d'origine, *La Fille*. Je découvre que Roman communique avec Samantha par e-mail. Ils échangent des informations sur « leur affaire » commune, celle qui les a condamnés, tous deux, au pilori publicitaire planétaire sans fin. Le calvaire judiciaire de l'un a aussi pourri la vie de l'autre. Le traitement infligé au cinéaste a fait de Samantha Geimer une victime à perpétuité. À chaque relance de l'affaire, elle intervient publiquement en sa faveur. Lorsque *Le Pianiste* concourt aux Oscars, elle exhorte l'Académie des arts du cinéma à « juger le film, pas l'homme » ; lorsque Polanski est arrêté à Zurich, elle demande l'arrêt définitif des poursuites, seul moyen de la libérer enfin de ce cauchemar. À chaque fois, Samantha Geimer essaie de déminer le typhon médiatique. Elle est intraitable à propos de la qualification de viol : le cinéaste est poursuivi pour un « rapport illicite avec une mineure » ; même en 1977, elle n'a jamais parlé de viol tout en affirmant qu'elle n'était pas consentante.

L'EXILÉ
Après avoir fui les États-Unis, Polanski s'établit en France dans les années 1970. Ci-contre, à Paris en 1978.

Roman Polanski l'a informée de la campagne lancée par l'éditeur Michel Lafon. Elle répond par le même canal qu'il n'a pas de contrat. Si ça doit se passer comme ça, dit-elle en substance, elle préfère que le livre ne paraisse pas en France. Elle est disponible pour toute requête de Roman Polanski. Plusieurs échanges ont lieu autour de la parution de la version française. Le 2 septembre, lorsque nous allons, Roman et moi, sur Amazon, en tapant « Polanski et livres », la première mention est encore pour *« Moi Samantha, 13 ans, violée par Roman Polanski* par Michel Lafon, 3 oct. 2013 ». Le lendemain, cette mention a disparu.

Ces harcèlements judiciaires et médiatiques à répétition infusent son cinéma. À Gstaad, dans son bureau, comme dans celui de Paris, les rayonnages sont envahis par des ouvrages consacrés à l'affaire Dreyfus. Roman Polanski travaille dessus depuis huit ans. Avec Robert Harris, ancien journaliste à l'*Observer* et au *Sunday Times*, auteur de best-sellers, il avait déjà travaillé sur une superproduction consacrée à Pompéi. Le scénario était écrit, le film était en cours de production mais il a été arrêté à cause de la grève des acteurs à Hollywood. Ils ont conçu ensemble *The Ghost Writer*. « Je suis revenu sur Dreyfus juste avant mon arrestation. Robert a amené l'idée que le personnage central, celui que nous allions suivre, serait le colonel Picquart. » Picquart est en effet le vrai héros de l'affaire, au sens strict. C'est lui qui découvre en 1896 que le coupable est Esterhazy, lui qui le dénonce, qui se bat en duel, qui défend Dreyfus et se retrouve en prison. Promu général, il deviendra ministre de la guerre.

PLOMBIER OU ÉBÉNISTE

Comme d'habitude, c'est la structure narrative et ses doubles fonds qui intéressent Roman Polanski, la machinerie du suspense et la trajectoire surprise des personnages. À partir de leurs discussions, Robert Harris a écrit un livre de 464 pages sorti en septembre chez l'éditeur Hutchinson sous le titre *An Officer and a Spy* (« Un officier et un espion »). « C'est à partir de ce livre que nous allons faire un scénario. L'idée : Picquart aurait tenu un journal de l'affaire, déposé dans un coffre en Suisse, à n'ouvrir qu'après sa mort. » Roman Polanski a dit à James Greenberg, l'auteur du livre qui retrace sa carrière : « Quand les hauts gradés militaires découvrirent que le coupable n'était pas Dreyfus, ils ne voulurent pas reconnaître leur faute et se mirent à falsifier des documents pour maintenir leur version. Cela fait songer à la justice d'aujourd'hui et au fonctionnement des médias, des quotidiens et des magazines. Ils ne veulent jamais reconnaître qu'ils se sont trompés, ce qui mettrait fin aux polémiques. » On croit entendre Roman Polanski parlant de sa propre affaire. Il me dira plus sobrement : « Mon expérience m'a permis d'y réfléchir. » *D* a déjà la forme d'une évidence. Ce sera une superproduction en anglais.

En 1987, *Libération* avait demandé à 700 cinéastes du monde entier : « Pourquoi filmez-vous ? ». Roman Polanski avait répondu : « Je me le demande. » J'ai reposé cette question vingt-six ans plus tard. Réponse : « Le cinéma, c'est ma passion, les projets sont toujours excitants, mais ce qui me donne le plus de satisfaction, c'est le tournage lui-même, c'est là où je me sens le plus heureux. Il y a un côté train électrique dans le cinéma qui permet au metteur en scène de réveiller en lui le gosse qu'il fut. Pour moi qui me considère comme un plombier, ou un ébéniste, ce qui compte le plus c'est de fabriquer le film. Et puis, un tournage, c'est un monde protégé. Prosaïquement parlant, je filme pour me distraire de l'horreur et des emmerdements. » □

MONTAGE/PHOTOPQR/OUEST FRANCE/LES ARCHIVES, NICE ; LES ARCHIVES / AGIP

Natalie Portman sur le tournage d'*Illusions & Mirrors*, une installation vidéo de la photographe et réalisatrice iranienne Shirin Neshat dans l'exposition « Esprit Dior, Miss Dior », une carte blanche à quinze femmes artistes, au Grand Palais (Paris) du 13 au 25 novembre. L'actrice sera aussi à l'affiche de *Thor: le monde des ténèbres* d'Alan Taylor (sortie le 30 octobre).

ILLUSIONS & MIRROIRS POUR CHRISTIAN DIOR PARFUMS
SHIRIN NESHAT AND GLADSTONE GALLERY

COUP DE CHAPEAU

NATALIE PORTMAN

Une vision de Shirin Neshat

Je me souviens de la première fois où j'ai vu Natalie Portman. C'était à l'aéroport JFK de New York en septembre 2010. Nous embarquions dans le même avion pour la Mostra de Venise où son film *Black Swan* devait être présenté pour la première fois. Il se trouve que je faisais partie du jury du festival. Natalie resplendissait, main dans la main avec son futur époux, Benjamin Millepied. Elle paraissait gentille, timide et presque immunisée contre toute l'attention qu'elle suscitait. Je l'ai appréciée instantanément, devinant la grâce et la simplicité de son caractère, si rares chez les célébrités qui ne parviennent pas à distinguer leur vie publique de leur vie privée. Mais, par respect pour son intimité, je ne me suis pas présentée. Le lendemain soir, j'ai revu Natalie à la première projection de *Black Swan*, toujours aussi éblouissante dans sa tenue de soirée. Son aura d'humilité et de dignité ne l'avait pas quittée.

Quelle ne fut pas ma surprise quand, un an plus tard, Dior m'a contactée pour travailler avec Natalie ! Je fus encore plus touchée lorsqu'elle m'a appelée personnellement pour me dire qu'elle aimait mon travail et qu'elle se réjouissait de notre future collaboration. Aux anges, je me suis attelée à ce projet d'installation vidéo *Illusions & Mirrors*, réalisé dans le style traditionnel des films muets en noir et blanc. Il s'agissait de dépeindre le tourment d'une femme oscillant entre le rêve et la réalité, la raison et la folie. Et j'ai aussi prié le Franco-Iranien Darius Khondji, l'un des plus éminents directeurs de la photographie vivants, de me rejoindre pour ce tournage avec Natalie.

J'avoue que notre appartenance à deux univers culturels et religieux antagonistes – Israël et l'Iran, le judaïsme et l'islam – a donné encore plus de piment à notre collaboration.

Le tournage a eu lieu pendant les vacances de Pâques et nous avons été invités, Darius Khondji, mon mari et moi-même au domicile des parents de Natalie. Ceux-ci nous ont gentiment régalés d'une soupe de boulettes de pain azyme. Leur hospitalité chaleureuse fut inoubliable et je suis repartie en songeant à toutes les valeurs traditionnelles que nous, juifs et musulmans, avons en commun. Depuis, Natalie et moi sommes restées en contact, et je la trouve toujours aussi modeste et tellement « réelle ». – SHIRIN NESHAT

Le royaume caché des BRUNI SARKOZY

Jusqu'à présent, aucun journaliste n'avait pu pénétrer dans la demeure du cap Nègre où Nicolas Sarkozy passe ses vacances en famille. Marisa Bruni Tedeschi, mère de Valeria et de Carla, propriétaire des lieux, a accepté d'en ouvrir les portes à CARLA BARDELLI pour la guider parmi les souvenirs de cette villa où l'histoire du clan Bruni et une partie du quinquennat écoulé ont été écrites.

DR

TOMETTES ET CÉLADON

À gauche, le couple présidentiel en vacances au cap Nègre en juillet 2009. Ci-dessus, l'entrée principale de la villa des Bruni Tedeschi. Marisa a conservé les meubles du premier propriétaire, André Faraggi.

PHOTOGRAPHIE **FRANÇOIS HALARD**

FEMME D'EXTÉRIEUR
« Ici se trouve la place la plus recherchée de la maison », précise Marisa Bruni Tedeschi, devant la villa sous les pins parasols, face à la mer.

Cela commence par un pacte secret : « Mes filles ne savent pas que vous êtes ici. Je vous demande de garder le silence sur ce reportage jusqu'à sa publication, car je ne sais pas si elles seraient d'accord. » Marisa Bruni Tedeschi, la mère de Carla et de Valeria, prononce ces mots avec un sourire énigmatique. C'est la première fois qu'elle reçoit des journalistes dans sa propriété familiale du cap Nègre, sur la côte varoise. Jusqu'à présent, seul le photographe Helmut Newton y avait été admis pour une séance restée célèbre. C'était en 1992 : le génie du glamour avait fait poser la top model Carla en tenue légère, accoudée à un piano à queue, dévoilant ses courbes parfaites. Puis la demeure s'était refermée sur ses mystères. « Le cap Nègre a vu défiler toute ma vie, prévient la maîtresse des lieux. Les moments de tristesse et d'exaltation, les joies comme les peines. »

Elle n'a pas l'habitude d'ouvrir sa porte. Elle hésite, fouille dans ses souvenirs, allume une cigarette après l'autre. Depuis cinq ans, Carla et Nicolas Sarkozy ont établi leurs quartiers d'été dans sa propriété. Chez les Bruni Tedeschi, tout se passe comme si les deux filles s'étaient distribué les rôles sans rien demander à leur mère : quand Carla soigne les apparences, Valeria sonde les tréfonds de l'histoire familiale. Dans son dernier film, *Un château en Italie* (sortie le 30 octobre), la cinéaste retrace la vie des siens à travers leur ancien manoir du Piémont. Valeria a demandé à sa mère de jouer son propre rôle. On y voit Marisa revivre les derniers jours de Virginio, son fils mort du sida à l'âge de 46 ans. Chacun devine à quel point ce tournage a dû être une épreuve pour elle. « Avec le temps, confie-t-elle, on arrive à faire le deuil des êtres chers, mais jamais celui d'un enfant. La douleur reste intacte ; je ne m'en remettrai jamais. Pendant le tournage, je n'ai donc pas souffert plus que d'habitude. »

La maison du cap Nègre a été construite entre 1934 et 1937 par André Faraggi. Cet ancien pilote de l'air, ami de Marcel Dassault et d'Abel Chirac (le père de Jacques), a vécu sur ce promontoire rocheux avant de revendre le domaine aux Bruni Tedeschi en 1971. « Mon mari et moi avons découvert cette demeure un soir de pleine lune », se souvient Marisa. Chacune des dix chambres à coucher dispose d'une terrasse particulière qui donne sur la mer. Dans l'immense parc, des citronniers venus d'Italie et des plants de lin se détachent au milieu des cyprès. Il flotte un parfum acidulé de nostalgie dans les allées. Au loin, par temps clair, on peut distinguer les îles d'Or. Marisa n'a pas voulu →

↠ toucher à la décoration du précédent propriétaire. Le style des années 1930 – avec ses faïences et ses tomettes – est resté intact. L'essentiel du mobilier semble d'origine. « C'était le souhait de Virginio, qui a vécu ses dernières années de maladie dans la maison, raconte Marisa. Il faisait remplacer à l'identique les objets usés par le temps. » Les Bruni Tedeschi se sont installés dans les meubles d'un autre, mais ils ont repeuplé la maison de leurs souvenirs et de leurs histoires.

Marisa descend l'escalier de pierre qui mène à la mer. Avant le mariage de sa fille Carla avec Nicolas Sarkozy en 2008, un seul portail barrait l'accès du cap Nègre, composé de 52 villas et de plusieurs plages privées. Désormais, la villa ressemble à un coffre-fort posé face à la Méditerranée. Une nouvelle grille de sécurité a été installée devant la résidence des Bruni Tedeschi. Dix gendarmes surveillent les lieux de juin à septembre, trois le reste de l'année. Des navires de la marine nationale patrouillent à proximité. En 2012, le cap a été classé « zone interdite temporaire » : un arrêté ministériel interdit son survol pendant le mois d'août sous peine d'un an d'emprisonnement et d'une amende de 45 000 euros. La petite maison du port, une dépendance entièrement décorée avec des céramiques de Capron, ne peut plus accueillir les invités : elle sert désormais de poste de sécurité. Il suffit de piquer une tête à proximité pour que surgissent deux gaillards équipés de talkies-walkies : « Ne restez pas là ! m'ordonnent-ils. C'est une propriété privée. »

UNE ANNEXE (AVEC PISCINE) DE L'ÉLYSÉE

Marisa n'a pas oublié le premier déjeuner avec son gendre : « Instinctivement, il s'est assis à la place qu'occupaient mon mari, puis Virginio, au cours de leur vie. Après réflexion, je me suis dit qu'il était devenu l'homme de la maison. » Pour le mettre à l'aise, elle a déployé des trésors de *nonna* italienne. C'est une dame douée pour l'hospitalité. Hormis le dîner, toujours servi assis, elle laisse les invités prendre les repas quand ils le désirent. Des victuailles fraîches restent toujours posées sur la table. De temps à autre, elle cuisine à « Nicolas » des pâtes à la tomate et au parmesan, « l'un de ses plats préférés ». Avec Carla, l'ancien président de la République a aussi ses habitudes de vacancier. Il regarde des DVD, étudie des dossiers (apportés par des policiers dans des sacoches spéciales dès réception), prend des bains de mer et allume des feux de cheminée – l'un de ses loisirs méconnus. Elle joue de la guitare, compose son prochain album, reçoit des amis musiciens (Bono, Julien Clerc, Louis Bertignac...) et multiplie les séances de sport. Parfois, ils se rejoignent pour les cours d'aquagym, « mais Nicolas a une préférence pour l'aquabike », précise Marisa sans rire.

Au fil des années, la propriété est devenue un haut lieu de la politique française. Une annexe (avec piscine) de l'Élysée. Dès

FRANÇOIS HALARD / SUMMERDAY / FILMMAGIC / GETTY IMAGES

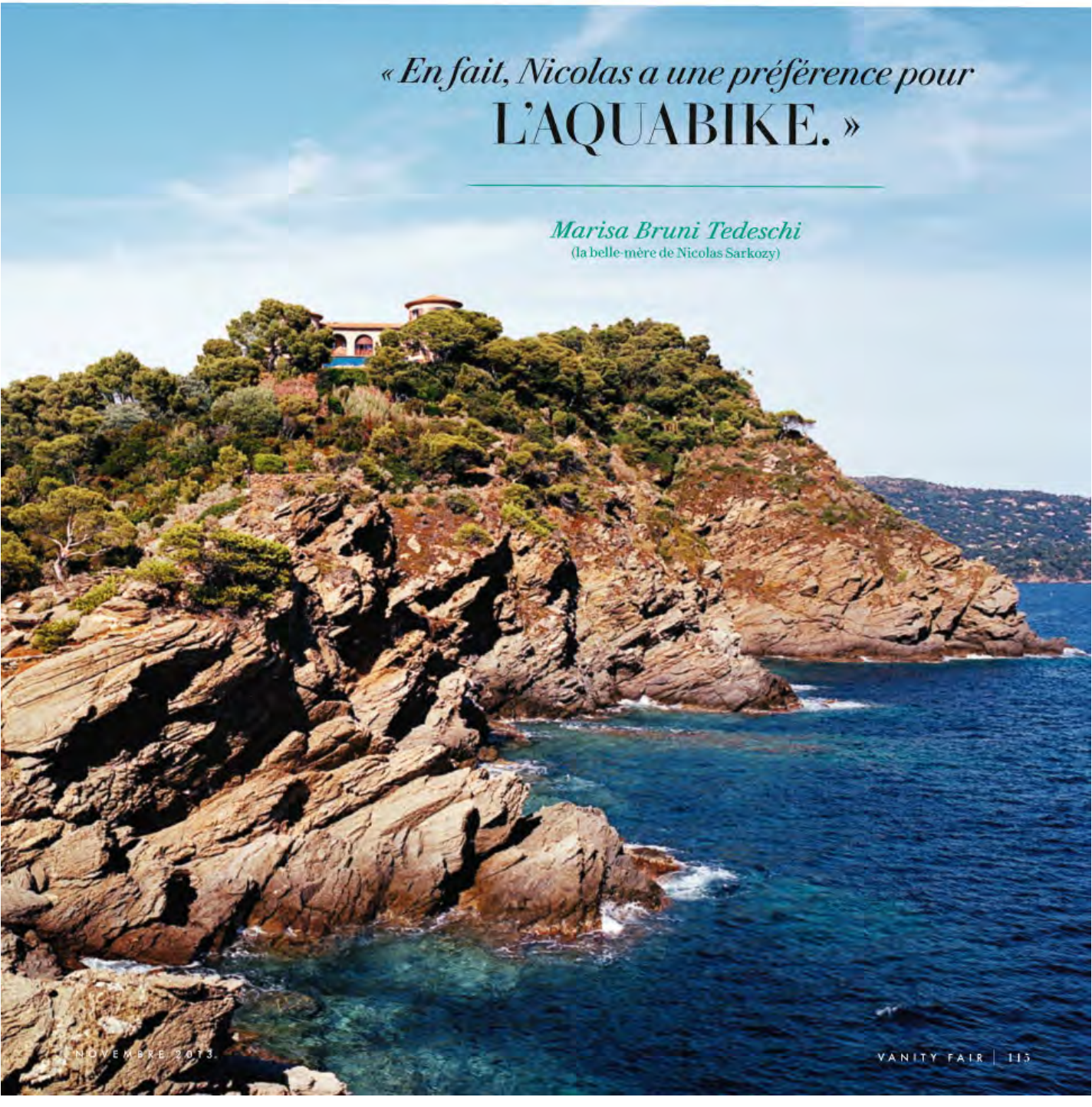
BONS BAISERS DU CAP
À droite, la bastide familiale, posée sur la pointe du cap Nègre, ménage une plage privée dans les faits, sinon en droit. Ci-dessous, le couple en août 2009.

l'été 2008, Nicolas Sarkozy a compris tout l'intérêt médiatique qu'il pouvait retirer de ses séjours dans le Var. Contrairement au fort de Brégançon, ce lieu de réclusion estivale duquel Jacques Chirac ne sortait que pour aller à la messe, le cap Nègre se prête à merveille à la mise en scène. Dehors, à l'entrée du lotissement, des grappes de reporters et de photographes guettent chaque jour l'apparition providentielle. Un jour, Sarkozy va faire son jogging en short – curieusement, ses voisins du cap préfèrent courir à l'intérieur du domaine. Un autre, il se présente en vélo pour gravir un col ou deux sous l'objectif des caméras. Le lendemain, le voilà qui avale une pizza chez Nono, la gargote du Lavandou désormais célèbre pour sa regina présidentielle. Même Carla profite de l'endroit pour peaufiner son image en se prêtant à des photos de baignades plus ou moins consenties. Au mois d'août 2013, pour mettre fin aux potins déplaisants sur sa ligne de jeune maman, elle est ainsi apparue sur la couverture de *Paris Match*, rayonnante de minceur dans un minuscule bikini blanc. « Carla et Nicolas Sarkozy, le temps des vacances, précise la légende. Avant la rentrée, la douceur du cap Nègre avec leur fille Giulia. » Ni Carla ni son époux ne pouvaient ignorer la présence de paparazzis qui croisaient au large depuis des semaines.

Marisa Bruni Tedeschi en sourit. Elle sait que la façade people du cap Nègre cache aussi de vrais rendez-vous politiques. Nicolas Sarkozy n'a jamais cessé de recevoir chez sa belle-mère. Tony Blair, l'ancien premier ministre libanais Saad Hariri, la princesse jordanienne Rania ou encore Jacques Chirac ont fait →

« En fait, Nicolas a une préférence pour
L'AQUABIKE. »

Marisa Bruni Tedeschi
(la belle-mère de Nicolas Sarkozy)



ALBUM SOUVENIR

(1) Les portraits d'Alberto par Helmut Newton devant l'âtre où Nicolas Sarkozy aime tant faire du feu. (2) La ressemblance entre la jeune Marisa Borini et sa fille Carla est frappante. (3) Marisa sur le plongeoir de la piscine avec ses enfants Virginio, Valeria et Carla. À droite, la tour de la bastide.

le déplacement au Lavandou. « Si je vous dresse la liste des politiques qui sont venus ici, elle va faire plusieurs pages, s'amuse la maîtresse de maison. Dans ces conditions, je préfère ne citer personne. » La presse locale se charge de tenir le livre d'or de la propriété à sa place. L'été 2012, on a ainsi appris que Nathalie Kosciusko-Morizet a été reçue au cap Nègre : Sarkozy voulait, dit-on, la sonder sur la succession à l'UMP.

En réalité, plusieurs épisodes du mandat ont été écrits dans le salon de M^me^ Bruni Tedeschi. Eté 2008 : entre deux baignades, il prépare son plan pour la paix en Géorgie, avant de sauter dans un avion rejoindre son homologue russe, Dmitri Medvedev. Eté 2009 : il reçoit François Fillon pour l'assurer de son soutien « franc » et « loyal » avant une rentrée qui s'annonce délicate. Eté 2010 : il dîne avec un Jean-Louis Borloo venu lui vendre son projet de nouveau gouvernement. Pour la petite histoire, Carla, qui a souvent reçu ses amoureux au cap Nègre, avait invité ce soir-là à table deux amis de passage, Naomi Campbell et Leonardo DiCaprio. Dérouté par cette présence, Borloo confiera plus tard à ses proches qu'il n'a pas osé dévoiler son plan de conquête jusqu'au bout. On connaît la suite : Matignon lui échappa.

« CHOSES NON CONVENTIONNELLES »

La maîtresse des lieux feuillette l'album de famille. Elle s'arrête sur des portraits d'elle à la Scala, quand elle était pianiste, à l'âge de 30 ans. La ressemblance avec Carla est troublante. Même pommettes de poupée slave, même charme distant, même regard impénétrable, deux silhouettes si proches. Elles partagent aussi cette voix joliment cassée. Valeria Bruni Tedeschi ressemble davantage à son père, Alberto. Au cap Nègre, chaque enfant avait son jardin secret. Valeria, par exemple, rêvait de devenir championne de ski nautique. « Elle nous a gâché le sommeil pendant des années, en prenant des cours dès 7 heures du matin, raconte Marisa. Le bruit du moteur du bateau nous réveillait aux aurores. »

Elle dit cela sans juger, comme à chaque fois qu'elle évoque ses filles ou ses gendres. À son âge (83 ans), elle sait bien que la vie n'est pas faite de lignes droites et de chemins tracés à l'avance. Au début des années 1950, elle a vécu de longues années avec son futur mari, Alberto, sans passer devant le prêtre – une chose impensable dans la bourgeoisie catholique italienne de l'après-guerre. L'industriel féru de musique classique avait 36 ans, elle à peine 21. Ils se sont parlé la première fois lors d'un bal donné chez des amis communs à Turin. « Depuis un certain temps, on me disait que je lui plaisais, mais il n'osait pas m'aborder. »

Le père d'Alberto était contre cette union. « Je crois qu'il voulait que son fils fasse un beau mariage avec une princesse ou une riche héritière, dit Marisa. Moi, je n'étais qu'une jeune fille de la bourgeoise turinoise, une bonne pianiste. » Après un silence, elle ajoute avec une pointe de coquetterie : « Mais j'étais très belle. » Pour garder son Alberto, elle a fait ce qu'elle nomme aujourd'hui des « choses non conventionnelles ». Rien de condamnable : seulement des voyages éclairs

ARCHIVES PERSONNELLES DE MARISA BORINI ; FRANÇOIS HALARD

Borloo se rend au cap Nègre pour parler au président. Il se retrouve à table avec

NAOMI CAMPBELL ET LEONARDO DiCAPRIO.

LES DEMOISELLES DU LAVANDOU
(1) La machine à écrire de Valeria et l'étui à guitare de Carla. (2) Au mur d'une chambre, l'affiche d'un récital de Marisa Borini à Campobasso dans le sud de l'Italie en 1984. (3) Portrait de Marisa Borini, sans date. (4) Avec Valeria Bruni Tedeschi dans les années 1960.

» pour assister avec lui à des concerts de musique classique à Paris, à Vienne ou encore à Bayreuth. Une fois, dit-elle, « nous sommes même partis en croisière, comme un vrai couple ». Dans le château qu'Alberto avait acquis à Turin, Marisa n'avait pas honte de recevoir les invités en parfaite maîtresse de maison – un « scandale pour les bien-pensants de l'époque », se souvient-elle.

« LUI, C'ÉTAIT L'AUTRE »

Il a fallu six ans pour que le père d'Alberto accepte Marisa Borini. En février 1958, le mariage se déroule en toute discrétion dans la chapelle privée d'un cardinal. Seuls la mère de Marisa, le père d'Alberto et les témoins assistent à la bénédiction. La mariée ne porte ni robe blanche ni voile, puisqu'elle n'est plus vierge. « Mon beau-père était quand même fou de joie, raconte-elle. Il était si heureux qu'il a fait le voyage de noces avec nous. On devait dîner chaque soir avec lui ! » Deux ans après la cérémonie, le 20 septembre 1960, la naissance de Virginio comble la famille de bonheur. « C'était l'héritier que mon beau-père désirait tant. Le jour de sa naissance, j'ai reçu au moins 600 corbeilles de fleurs. »

Avec Alberto, la relation va cependant changer au fil des années. C'est un homme au caractère difficile, capable de piquer des colères, puis de faire comme si de rien n'était l'instant d'après. « Il avait 11 ans quand il a perdu sa mère, se souvient Marisa. C'était un vide impossible à combler. Il voulait que je sois tendre et que je prenne soin de lui comme une mère. C'est moi qui lui lavais les cheveux et coupais ses ongles. Il criait comme un enfant qui a du savon dans les yeux. »

Elle a du mal à évoquer la suite. Trop de blessures à vif, trop de souvenirs douloureux. La chose est désormais connue : Alberto n'est pas le père de Carla Bruni, la dernière fille née en 1967. À cette époque, Marisa entretenait une relation avec un autre homme, Maurizio Remmert. Carla n'a su la vérité qu'après la mort d'Alberto en 1996. Elle avait alors 28 ans. Et la blessure ne s'est jamais véritablement refermée.

Marisa a vu ressurgir Maurizio Remmert lors d'une occasion très particulière : le jour du mariage de Carla et de Nicolas Sarkozy à la Lanterne, un pavillon de chasse à Versailles mis à la disposition du président de la République, en février 2008. Le père de la mariée avait été invité par le jeune époux qui avait « oublié » d'en informer sa belle-mère. Pendant la réception, plusieurs invités ont ainsi cru que Maurizio était le mari de Marisa. Selon un témoin de la scène, l'un d'eux se serait d'ailleurs approché d'elle avec un certain embarras : « Madame, je croyais que votre époux était... » La réplique n'aurait pas tardé : « C'est exact, il est mort. Mais lui, c'était l'autre ! » Quand on lui demande aujourd'hui si Alberto avait lui aussi des aventures, elle répond sans détour : « Je n'ai jamais voulu le savoir. Je ne suis pas curieuse, mais rien ne me surprend. Mes filles le savent : elles peuvent tout me confier, je ne les juge jamais. On commet tous des erreurs dans la vie. »

Cette bienveillance à toute épreuve constitue peut-être la clé de la relation fusionnelle entre Marisa et ses filles. Elles se parlent sans cesse, passent leurs vacances ensemble, se consultent à la

ARCHIVES PERSONNELLES DE MARISA BORINI - PHOTOPQR/NICE MATIN/MAXPPP - FRANÇOIS HALARD

« Mon petit-fils de 12 ans me fait penser à un

PROFESSEUR DE LA SORBONNE. »

moindre question – hormis pour ce reportage. Personne ne l'avait remarquée sur la photo mais Marisa était présente derrière Carla, le jour de la première sortie publique avec Nicolas Sarkozy à Eurodisney, en décembre 2007. Inutile de la titiller sur son gendre, elle prend soin de n'en dire que du bien : « Un homme avec des qualités extraordinaires, une intelligence et un courage incroyables... » Il est vrai qu'en août 2008, entre deux voyages à Tbilissi et à Kaboul, Sarkozy s'était personnellement invité à l'assemblée générale de copropriété du cap Nègre pour convaincre les résidents de passer au tout-à-l'égout – et de partager avec Marisa sa quote-part des travaux de raccordement évalués à 1 million d'euros. Sans succès, faut-il préciser.

PETITS RIENS

Elle assure avoir « adoré » son rôle de « belle-mère de président de la République ». Et en tire une certaine fierté rétrospective : « Avant moi, quand les mères de premières dames n'étaient pas déjà mortes, elles faisaient du tricot à la maison. » Un jour, son gendre a même organisé un dîner d'anciennes à l'Élysée. Il y avait Marisa, sa sœur, Gilberta, et la mère de Sarkozy, Andrée, dite Dadu, toutes âgées de plus 80 ans. « Nicolas s'est occupé de nous toute la soirée, avant de nous faire raccompagner sur les coups de 22 heures, raconte Marisa. Cela faisait des années que nous n'avions pas passé un si bon moment. »

Marisa peut aussi citer de mémoire les voyages officiels auxquels elle a participé : en Espagne avec le roi Juan Carlos, aux États-Unis (« au côté de la famille Obama »), en Chine (« j'avais reçu un magnifique plateau tournant en cadeau »), en Inde et même lors du fameux repas royal à la cour de la reine d'Angleterre en février 2008. À cette occasion, Jean-David Levitte, le conseiller diplomatique de l'Élysée, s'était spécialement occupé de Marisa pendant le séjour : il l'avait accompagnée en carrosse jusqu'au château de Windsor, avant de la placer pour le dîner royal à la droite du prince Edward, duc de Kent – « un homme qui parle un français remarquable ».

On se demande ce qui, après tant d'aventures et de souffrances, l'anime encore. Elle répond sans hésitation : « Mes petits-enfants ». Son regard bleu s'illumine dès qu'elle évoque les filles de Valeria et de Carla, Oumy et Giulia, 5 ans et 2 ans. Elle raconte les petits riens qui font aujourd'hui son bonheur. « L'été dernier, je suis rentrée de Venise avec des jolis bracelets pour les petites et des saucissons pour leurs parents. Évidemment, elles ont délaissé leurs bracelets pour s'amuser avec les saucissons. »

1

2

DOMAINE PRISÉ
(1) Le sentier côtier qui mène à la mer. (2) Nicolas Sarkozy à la grille d'entrée de la copropriété en décembre 2012.

À l'évocation d'Aurélien, le fils que Carla a eu avec Raphaël Enthoven, Marisa peut perdre tout sens commun. « Ce garçon me ressemble beaucoup. Il a ma sagesse quand j'étais enfant. Il a surmonté des épreuves, comme la séparation de ses parents et l'arrivée d'un beau-père président de la République, sans que son équilibre en soit perturbé. » Avec une fierté qui appartient seulement aux grands-mères italiennes, elle assure même que ce garçon de 12 ans écrit en ce moment un livre très sérieux sur l'extinction des dinosaures : « Il peut tenir une conversation avec des spécialistes en paléontologie. Parfois, il me fait penser à un professeur de la Sorbonne, surtout quand, le samedi, nous allons au musée et qu'il commence à m'exposer tout son savoir. Les gens nous observent et ils sont vraiment étonnés. »

Elle passe ses vacances avec lui au cap Nègre. Pour lui faire plaisir, elle a fait installer une cage à poules dans le jardin : « Selon ses théories, ces bêtes sont les descendants directs des dinosaures. » Pendant les dernières vacances de Noël, Aurélien lui a parlé de la prophétie maya sur la fin du monde. Mais il l'a aussitôt rassurée sur le devenir des humains, qui ne devraient pas s'éteindre – au contraire des dinosaures. « Je lui ai expliqué que nous serions allés ensemble au paradis. Il m'a répondu d'un air candide : "Mais *Nonna*, lorsque je suis ici à tes côtés, nous sommes déjà au paradis." » La magie du cap Nègre. □

Robe et ceinture **Proenza Schouler**
Escarpins **Christian Louboutin**

LES COULISSES DU SHOOTING *sur l'iPad*

COUP DE CHAPEAU

DIANNA AGRON

Princesse malgré elle

Son nom est encore méconnu chez nous, mais son visage a fait le tour du monde : la pom-pom girl chipie de la série musicale « Glee », c'est elle. Malgré ses airs de princesse *WASP*, Dianna Agron aurait dû s'appeler Agronsky : ses ancêtres juifs d'origine russe ont laissé leur nom aux portes des bureaux de l'immigration, à Ellis Island, dans les années 1900. Son allure de reine de beauté offre une surface de projection idéale pour subvertir le cliché de l'ado américaine : dans « Glee », cette présidente du club d'abstinence, en jupe plissée et socquettes blanches, se retrouvait enceinte au bout de quelques épisodes. Et dans *Malavita*, le dernier film de Luc Besson, elle incarne la fille blonde et sage de Michelle Pfeiffer et de Robert De Niro… jusqu'à ce que se révèle son goût prononcé pour la castagne. Depuis que son grand ami Cory Monteith, le gendre idéal de « Glee », a été retrouvé mort en juillet 2013 après un cocktail fatal d'alcool et d'héroïne, miss Agron, dévastée, a quitté la série pour se consacrer au cinéma. Elle a déjà réalisé un court-métrage en 2009 mais elle vise plus haut. De ses souvenirs d'enfance à arpenter en solitaire les couloirs d'hôtels (son père travaillait pour une célèbre chaîne américaine), elle a tiré un scénario. Les pom-pom girls ne sont pas toujours là où on les attend. — CLÉLIA COHEN

Malavita de Luc Besson, sortie le 23 octobre.

PHOTOGRAPHIE **ELLEN VON UNWERTH**

CARDIN, *l'éternel futur*

Couturier virtuose et homme d'affaires visionnaire, sa vie est un roman. On y croise Jean Cocteau et Jeanne Moreau, Christian Dior et Jean Paul Gaultier, Indira Gandhi et Jackie Kennedy. 2013 marque les soixante années de création de cet aventurier de 91 ans. Un anniversaire qui passe largement inaperçu. SYLVIE YEU s'interroge sur cette indifférence.

ARCHIVES PIERRE CARDIN

DIM DAM DOM
La célèbre collection Cosmocorps en jersey de laine réversible, en 1967.

Il rit. D'un rire espiègle et communicatif, qui le rajeunit. Cela fait un moment que l'entretien a commencé dans la pénombre d'un salon de Maxim's, le restaurant mythique qu'il a racheté en 1981. Nous sommes en juin 2013, à la veille de l'été. De la salle, un brouhaha d'assiettes et la voix rauque d'une chanteuse réaliste couvrent parfois les réponses de Pierre Cardin, courtoises mais convenues. On dirait la mise en jambes d'un sportif un peu rouillé. De fait, le couturier et homme d'affaires a été souffrant et n'a repris ses activités que quelques jours auparavant. Qu'est-ce qui a provoqué ce rire soudain et irrépressible ? Pierre Cardin était en train d'évoquer le couturier André Oliver, son collaborateur et « ami très très cher » de 1952 à sa mort en 1993, autant dire son amour, puis son ami. « C'était un très grand créateur, mais il donnait dans le vêtement portable. Lui, c'était Jacqueline de Ribes et les femmes élégantes de l'époque, il les habillait toutes. Moi, c'était la création pure... que je ne vendais pas, évidemment ! » Et c'est là qu'il a commencé à rire. « Je ne vendais rien ! *(il rit)* Lui, il vendait tout ! *(il rit encore)* Il faisait vivre la maison. » Pierre Cardin explique, comme s'il s'agissait d'une bonne blague, que personne n'achetait ses modèles ! On lui demande s'il n'aurait pas aimé, lui aussi, habiller les élégantes : « Ça ne m'intéressait pas. Mon but, moi, c'était la rue, que mon nom et mes créations soient dans la rue. Les célébrités, les princesses... ce n'était pas ma tasse de thé. Je les respectais, je dînais avec elles, mais je ne les voyais pas dans mes robes. De toute façon, elles auraient été ridicules. »

1

COMME UN CHEF D'ÉTAT

Janie Samet, une ancienne journaliste du *Figaro*, confirme qu'il ne s'agit pas d'une posture : « Il s'est toujours fichu de la femme qui portait ses vêtements, ce n'était pas son problème. Quand on y pense, c'était d'une grande prétention cette manière de dire : "Mettez-vous à mon niveau ; moi, je ne m'abaisse pas au vôtre." » Elle raconte encore qu'à une célèbre chanteuse qui lui demandait de souligner sa taille et ses hanches, le créateur aurait refusé tout net lui enjoignant d'aller plutôt chez sa « petite couturière » si c'était « ça » qu'elle voulait. « Pour s'habiller en Cardin, il fallait être Maryse Gaspard », résume un proche. Le mannequin fétiche de Pierre Cardin – entrée dans la maison en 1966 et devenue directrice de la couture – a beau s'en défendre, avec sa longue silhouette nerveuse, ses cheveux tirés et son regard mystérieux derrière ses verres fumés, elle reste aujourd'hui encore sa meilleure ambassadrice.

Ses débuts chez Cardin tiennent du roman-photo, version futuriste avec une esthétique à la *Polly Maggoo*. « J'arrivais de Fontainebleau, j'avais un look, mais j'étais un peu gauche. Je me souviens que je portais une veste cintrée à double boutonnage en prince-de-galles, une jupe courte, un petit chapeau en daim beige et un grand sac, pensant que ça faisait pro. » Après l'avoir regardée marcher, Pierre Cardin lui dit de revenir le lendemain pour présenter la collection (ce sont les grandes années, il y a en permanence une douzaine de mannequins cabine de toutes nationalités et un ou deux défilés chaque jour). Il n'a même pas jeté un œil au mot de recommandation qu'elle a apporté. Très vite, Maryse Gaspard acquiert une place privilégiée. Le couturier demande aux sœurs Carita de lui couper les cheveux à la manière de Vidal Sassoon, une coiffure asymétrique très courte d'un côté avec une mèche longue de l'autre. Il lui apprend à poser les jambes écartées, les mains sur les hanches et, surtout, se met à concevoir les modèles directement sur elle. « Cela durait des heures et des heures, sans parler ni bouger. Le soir, on enchaînait avec des séances photos. C'était Yoshi Takata qui était derrière l'objectif mais c'était Pierre Cardin le metteur en scène. Il m'a complètement transformée. J'avais conscience de vivre quelque chose d'hors du commun. » →

JÉRÔME AGGIARD. ARCHIVES PIERRE CARDIN. ALL RIGHTS RESERVED / ADAGP

L'HOMME PRESSÉ

(1) Pierre Cardin, en septembre 2013. (2) Le Palais Bulles de Théoule-sur-Mer, conçu par l'architecte Antti Lovag en 1968 et achevé en 1989. (3) Avec *Gants*, en 1970, Pierre Cardin invente des postures graphiques reprises par tous les mannequins ensuite. (4) Moment de complicité avec l'« ami très très cher » André Oliver. (5) Le château du marquis de Sade à Lacoste dans le Vaucluse, acheté par le couturier en 2001. (6) Avec Françoise Hardy. (7) En 1969, Pierre Cardin pose dans la combinaison spatiale de Neil Armstrong.

PIERRE CARDIN

UN ART PLASTIQUE
À gauche : en juillet 1979, année de son deuxième Dé d'or. À droite : Cardin commence à créer des meubles à partir de 1970. En 1971-1972, il emploie même le jeune Philippe Starck. Ici, *Sculpture utilitaire*, 1977.

→ Bientôt, Maryse Gaspard fait partie de la « famille » qui accompagne Cardin dans ses voyages autour du monde. Elle comprend André Oliver, M^me^ Alfan, la directrice de la couture de l'époque, une *socialite*, épouse de l'ancien ambassadeur de France aux États-Unis, et une cabine de mannequins hommes et femmes. « Quand on se déplaçait, on portait un uniforme, des robes à encolure collier en vinyle de couleurs différentes et de longs gants en cuir. Où qu'on aille, nous étions attendus par les télévisions et les photographes. M. Cardin était reçu comme un président de la République. Il y avait toujours un dîner à l'ambassade de France. Je me souviens que, lors de mon premier voyage, en Inde, nous avons présenté la collection devant M^me^ Gandhi, son fils Rajiv et sa femme. » Effectivement, que ce soit par le pape Jean Paul II ou Benazir Bhutto au Pakistan, Cory Aquino aux Philippines ou par le président Suharto en Indonésie, et encore récemment, lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Pékin où il était une des rares personnalités françaises invitées, partout où il va, Pierre Cardin est accueilli comme un chef d'État. À l'époque où Maryse Gaspard commence à travailler avec le couturier, il a une quarantaine d'années. La journaliste Claude Brouet l'a rencontré vingt ans plus tôt, en 1946. « Il était déjà engagé comme premier tailleur chez Christian Dior qui venait d'ouvrir sa maison. Il finissait tout juste d'aider Marcel Escoffier et Christian Bérard sur les costumes de *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau, qu'il avait littéralement cousus avec ses doigts. Il possède son métier comme personne ! C'est un tailleur éblouissant, un coupeur extraordinaire. D'ailleurs, ça se voit dans ses dessins. J'ai eu la chance qu'il me fasse un essayage lui-même : il prenait le tissu comme un sculpteur la glaise et n'avait plus qu'à poser les épingles. »

« EN VOYANT UN MEUBLE, *il pouvait dire : "Tiens, ça pourrait faire de très belles chaussures."* »

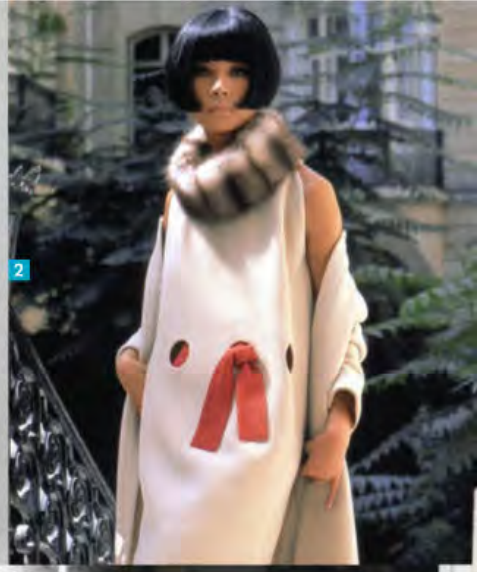
Jean Paul Gaultier

450 LICENCES INTERNATIONALES

Le jeune homme talentueux mais pressé n'est pas resté longtemps chez Dior. Assez cependant pour que son nom reste associé à la coupe du célèbre tailleur Bar. En 1950, il fonde sa maison en se consacrant d'abord aux costumes de théâtre. La première collection Pierre Cardin date de 1953, il y a tout juste soixante ans. L'année suivante, le succès de sa robe bulle le rend déjà célèbre. Claude Brouet, alors au magazine *Elle*, raconte qu'elle « bassinait » Hélène Lazareff pour qu'elle aille voir son travail. « C'était une couture très moderne, qui reflétait une autre façon d'être. Il y avait à la fois des vestes et des manteaux construits avec souplesse, absolument maîtrisés, et une partie poétique, en mousseline, avec des couleurs tendres. Je ne sais pas si c'est plutôt André qui faisait le flou, je sais qu'ils travaillaient main dans la main. C'était un bonheur d'assister aux collections à cette époque. Quand Hélène Lazareff est enfin venue, ce qu'elle a vu lui a tellement plu qu'elle a consacré à Pierre un numéro entier du magazine *Elle* ! »

Avec le recul, Claude Brouet est encore fascinée aujourd'hui par le fait que l'homme n'ait jamais regardé en arrière – un trait rare chez les couturiers, encore plus aujourd'hui avec l'hystérie du *vintage*. « Je ne sais pas comment décrire sa forme d'intelligence, son imagination. Il pense comme un ingénieur mais ce n'est pas un ingénieur. Il n'a peur de rien, rien n'est trop pour lui. S'il pouvait ouvrir quelque chose sur la Lune, il le ferait ! » Il est probable qu'il a dû beaucoup fantasmer, lors des premiers pas de l'homme sur la Lune en 1969, jusqu'à se faire photographier à la NASA dans la combinaison de Neil Armstrong. Faute de s'envoler dans l'espace, il est allé au Japon (1957) et en Chine (1978) avant tous ses confrères, il a fait servir le champagne par des grooms en livrée de chez Maxim's sur la Grande Muraille, a organisé un défilé dans le désert de Gobi, un autre sur la place Rouge. Dans les années 1970, les ailettes de refroidissement d'un ordinateur lui ont inspiré le dos d'un manteau, il a « dévertébré » les vestes d'homme en supprimant doublure et entoilage, il a inventé les fameux Cosmocorps... « En voyant un meuble, il pouvait dire : "Tiens, ça pourrait faire de très belles chaussures" », raconte Jean Paul Gaultier pour donner une idée de la tournure d'esprit du couturier avec lequel il a brièvement collaboré dans les années 1970. →

KEYSTONE / GETTY IMAGES ; ARCHIVES PIERRE CARDIN



FUTURAMA

(1) Visionnaires, les lunettes de 1971-1972. (2) Lors de son voyage au Japon en 1957, il trouve sa muse en la personne d'Hiroko Matsumoto. (3) Les rayures couture, en 1968, contemporaines de celles de Daniel Buren. (4) Le chapeau melon réinterprété pour un défilé prêt-à-porter de 1966. (5) La robe bulle de 1954 qui l'a fait connaître. (6) En 1978, l'accueil triomphal en Chine.

7

8

ARCHIVES PIERRE CARDIN. DOUGLAS KIRKLAND / CORBIS. LEEMAGE.COM

HYPERCONTEMPORAIN

(7) Les infirmières de 1970 aux faux airs d'hôtesses de *2001, l'odyssée de l'espace*. (8) Pierre Cardin a vécu une liaison passionnée avec Jeanne Moreau. (9) Robe-manteau cocktail de 1962. (10) Modèle de la collection haute couture 1971. (11) Le restaurant Maxim's racheté en 1981. (12) Jackie Onassis et André Oliver.

9

10

11

12

« Yves Saint Laurent a offert à la femme un costume qui correspondait à son époque, analyse Janie Samet. Cardin a fui le présent pour se concentrer sur un futur improbable. Il s'intéressait à tout. Il voulait être l'homme global du XXe siècle. Quand on allait le voir, son bureau était un capharnaüm encombré de prototypes qui pouvaient aller de la cafetière électrique au vélo d'appartement. En même temps, il était capable de vous couper une robe en sept minutes ! Mais ça ne l'intéressait pas de refaire ce qui s'était déjà fait. »

Alors, ce couturier de génie, plus désireux d'habiller la rue que les femmes du monde, s'est engagé sur des chemins que nul n'avait empruntés avant lui. D'aucuns disent qu'il a vendu son âme au diable. Lui réplique tranquillement qu'il a ouvert la voie. En 1959 déjà, il sort des salons feutrés de la haute couture pour présenter une collection de prêt-à-porter au Printemps, dans un grand magasin ! Cette transgression lui vaut une exclusion immédiate de la Chambre syndicale de la couture parisienne (que l'on ne s'inquiète pas, il sera non seulement réintégré mais recevra trois Dés d'or en 1977, 1979 et 1982). Puis il multiplie les licences dans les pays étrangers. « Les taxes de douane étaient énormes sur les produits de luxe, explique un ancien collaborateur. Un accessoire qui valait 100 terminait à 400. Les prix devenaient prohibitifs. » Pierre Cardin trouve la parade en accordant des licences à des industriels qui fabriquent les objets localement. « J'avais quand même 450 licences internationales [certains avancent le chiffre de 1500, on ne prête qu'aux riches], se targue-t-il

PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

MASCULIN-FÉMININ
À gauche : collection haute couture femmes 1979. À droite : collection prêt-à-porter hommes 1970.

ce soir-là chez Maxim's. On me l'a reproché mais ça ne me touchait pas. » Tout en répondant aux questions, le couturier touche à peine son assiette mais scanne le restaurant d'un regard laser.

« UN HURLUBERLU, UN TOUCHE-À-TOUT »

Des licences pour des chemises, des ceintures, des sacs, aussi bien que pour du chocolat, des valises, de la vaisselle ou des sous-vêtements... « Pourquoi pas du papier toilette ? » se moquaient les mauvaises langues. À une certaine époque, on pouvait s'habiller, se nourrir et se meubler en Cardin. Ces licences lui ont rapporté beaucoup d'argent, une grande liberté... et le mépris des autres couturiers. « Ses confrères l'ont toujours considéré comme un hurluberlu, un touche-à-tout, quelqu'un qui leur faisait de l'ombre en dénaturant leur profession, rappelle Janie Samet. Mais Pierre était tellement plein de lui-même qu'il n'a pas senti le souffle de détestation qui l'entourait. » Lors de sa réception à l'académie des Beaux-Arts, en 1992, à l'exception de Paco Rabanne, aucun couturier ne s'est déplacé.

Si Pierre Cardin a été blessé par ce désaveu de ses pairs, il n'en dit rien. Il préfère évoquer ses soutiens. « Je dérangeais beaucoup mais j'avais des supporters très forts derrière moi parmi les journalistes. Hélène Lazareff m'a beaucoup aidé et protégé, Lucien François *(Combat)* aussi, à mes débuts. Ensuite, il y a eu Viviane Greymour puis Janie Samet *(Le Figaro)*, Alice Chavannes de Dalmassy *(Elle)*... Et les Américaines Diana Vreeland (*Vogue US*) et Eugenia Sheppard *(New York Herald Tribune)*. »

La liberté qu'il a acquise grâce à son indépendance financière n'a pas de prix. « Cardin, c'est un homme qui s'enthousiasme, un visionnaire, explique quelqu'un qui le connaît bien. La gestion l'emmerde. Ce qui l'intéresse, c'est monter des affaires, des coups, prendre son bâton de pèlerin... » L'immobilier le passionne aussi : « J'y crois plus qu'en la banque. La pierre, c'est à →

« IL N'A PEUR DE RIEN, *rien n'est trop pour lui. S'il pouvait ouvrir quelque chose sur la Lune, il le ferait !* »

Claude Brouet
(journaliste)

ARCHIVES PIERRE CARDIN

« PIERRE CARDIN, C'EST À LUI SEUL *Yves Saint Laurent, Pierre Bergé et la première d'atelier.* »

Jean Paul Gaultier

→ mon avis le sens même de la vie. La première chose qu'on veut faire quand on est enfant, c'est une cabane en feuilles ou sur un arbre », déclare le petit émigré italien arrivé en France avec ses parents à l'âge de 2 ans. Le palais de Casanova à Venise, le château du marquis de Sade à Lacoste (Vaucluse), le Palais Bulles à Théoule-sur-Mer (Alpes-Maritimes), l'immeuble de Maxim's, rue Royale, sa maison de couture avenue Marigny, un bateau devant Notre-Dame, un autre devant la tour Eiffel... Le patrimoine du couturier n'est pas en paille comme la maison des trois petits cochons que le loup a balayée d'un souffle. « Je ne sais pas si c'est conscient, concède-t-il, mais c'est la réalité : je préfère un lieu qui coûte cher mais dont je sais que, demain, je le vendrai plus cher encore. J'ai un côté économiste, il ne faut pas l'oublier. J'adore le business. Je trouve que gagner de l'argent comme je l'ai gagné moi, dans le travail honnête, c'est très difficile, il faut des idées, les exploiter, les réaliser, les vendre. » Certains prétendent que ce patrimoine tombe en miettes faute d'entretien. À la tête d'un empire, l'homme d'affaires continue de signer lui-même tous les chèques, y compris les salaires de ses employés.

Pierre Cardin a toujours l'esprit tourné vers l'avenir. Ce soir-là, il élude les questions sur son projet de palais Lumière, une tour de 245 mètres près de Venise, auquel il a renoncé en juillet, mais évoque une comédie musicale qu'il s'apprête à monter consacrée à Eva Perón (une ancienne cliente), une espèce de Cinecittà qu'il est en train de mettre sur pied dans la région de Lacoste, un salon d'antiquaires de 3 500 mètres carrés...

L'ESPACE CARDIN
Page de gauche : défilé printemps-été 2008 dans le désert de Gobi. Ci-dessus, Pierre Cardin dans sa boutique parisienne, en septembre.

On se demande à quoi il carbure. « Je crois en moi », déclare-t-il comme si ça allait de soi. Est-ce cette confiance insensée – et une indifférence manifeste à ce que les autres peuvent penser – qui a fait de lui cet électron libre totalement à l'aise dans ses paradoxes ? Homosexuel assumé, il a vécu une liaison passionnée avec Jeanne Moreau (de leur relation, on rapporte qu'il dit joliment : « Jeanne et moi, on est comme un jersey, un tissu qui se détend mais ne lâche pas. »). Couturier total (« Pierre Cardin, c'est à lui seul Yves Saint Laurent, Pierre Bergé et la première d'atelier » selon la formule géniale de Jean Paul Gaultier), il a délaissé son art pour le spectacle vivant en prenant les commandes de l'Espace Cardin (1970) et en lançant le Festival d'art lyrique et de théâtre de Lacoste (2001), tout en multipliant boutiques et restaurants Maxim's tout autour du monde. Obsédé par le futur dans sa création, on dirait qu'il ne s'épanouit que dans l'ancien. Un type qui s'obstine à ce point à ne jamais être là où on l'attend, forcément, ça agace.

À l'étranger, Pierre Cardin croule sous les distinctions en tout genre. En France, il est membre de l'Institut et a été élevé à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur, ce qui n'est pas rien. Ne regrette-t-il pas tout de même qu'aucune grande rétrospective n'ait été organisée à l'occasion de ses soixante ans de création ? Il rétorque : « La reconnaissance, je me la suis offerte avec un musée ! » – le musée Pierre-Cardin « Passé-Présent-Futur » à Saint-Ouen. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. □

CORRESPONDANCES

UN HOMME D'INFLUENCE

Entre le couturier et les créateurs d'aujourd'hui, la filiation est indéniable.

CARDIN 1966 / JEAN PAUL GAULTIER 2013
Les seins coniques, marque de fabrique de Gaultier, étaient déjà chez Cardin !

CARDIN 1957 / DIOR 2013
Deux robes lianes dont la partie jupe est animée par le même style de drapé.

CARDIN 1954 / MUGLER 2013
Un esprit de famille entre ces tailleurs à jupe crayon avec leur veste à basque et col corolle.

CARDIN 1969 / CÉLINE 2013
L'esprit radical de coupes pures rehaussées par des découpes surpiquées.

© LUIS HUANG ; WARD IVAN KABIR ; PATRICE MARIE FOTO JEAN PAUL GAULTIER ; ARCHIVES PIERRE CARDIN ; BOULAT PIERRE / COSMOS

COMMENT *d'un* MILL

Elena Rybolovlev aurait pu se contenter d'une répudiation à la russe : une villa avec piscine, quelques millions et on n'en parlait plus. Elle a décidé de saisir la justice contre son mari, l'un des hommes les plus riches d'Europe – et propriétaire, entre autres, du club de football de Monaco. PHILIPPE VASSET dévoile les coulisses d'une séparation qui est d'abord une bataille d'avocats et une course au trésor planétaire.

CHRIS BOTT / SPLASHNEWS / KCS PRESSE ; MIGUEL BUENO ; PASCALE SOORTEMAN / GETTY IMAGES

DIVORCER À LA RDAIRE

LA VILLA DU DÉSAMOUR

La « Maison de l'amitié » à Palm Beach, en Floride, achetée pour 60 millions d'euros à Donald Trump en 2008, est l'un des biens que se disputent Elena et Dmitry Rybolovlev.

Peint par Picasso au Bateau-Lavoir de Montmartre vers 1905, *Les Noces de Pierrette* est l'un des vingt tableaux les plus cotés de l'histoire de l'art. Son dernier propriétaire connu, le promoteur immobilier japonais Tomonori Tsurumaki, se l'était offert pour 51 millions de dollars en 1989 (soit 70 millions d'euros actuels). Quand il a fait faillite, six ans plus tard, la toile a officiellement disparu de la circulation. En réalité, elle avait été achetée en toute discrétion par le milliardaire russe Dmitry Rybolovlev et sa femme Elena, qui désiraient l'exposer dans la propriété qu'ils faisaient construire sur les hauteurs de Genève.

Rien ne s'est passé comme prévu et avec le recul, tout indique que le couple représenté sur la toile était à l'image de celui qui l'avait acquise : la mariée tourne ostensiblement le dos à son époux qui, sous son haut-de-forme, semble figé par l'ennui. Comme les modèles de Picasso, les Rybolovlev se sont éloignés, puis séparés. Établi à Monaco, où il déverse des flots d'argent sur le club de football de la Principauté, Dmitry (119e au classement des hommes les plus riches du monde publié par le magazine *Forbes*) brasse les milliards autour du monde.

À Genève, Elena est devenue une figure de la bonne société romande grâce à ses actions de mécénat. Désormais, les deux époux ne se parlent plus que par avocats interposés.

En quelques années, leur rupture a donné lieu à une âpre bataille juridique et financière où les sentiments n'ont guère de place. L'enjeu de cet affrontement sans merci est une fortune d'oligarque : des appartements et des villas somptueuses, des trésors enfermés dans les coffres des plus grandes banques de la planète, une collection de meubles précieux et d'œuvres d'art qui comporte bien d'autres joyaux que *Les Noces de Pierrette* – le tout estimé à quelque 6,7 milliards d'euros.

La guerre qui les oppose est violente mais la plupart de ses épisodes sont secrets. Elena et Dmitry Rybolovlev ont signé des accords de confidentialité drastiques qui les contraignent au silence. L'un et l'autre ont obstinément refusé toute entrevue sur le sujet. D'un naturel taciturne, l'oligarque n'a pas eu à se forcer. Son épouse, elle, fait indiquer par ses conseils qu'elle craint pour sa sécurité. Au mois de décembre 2008, lorsqu'elle a introduit sa première requête devant la justice suisse, elle a écrit au procureur général de Genève pour prévenir que si « quelque chose » lui arrivait, son mari devrait figurer en tête de la liste des suspects, a rapporté le quotidien suisse *Le Temps*. De cette quadragénaire blonde et élégante, on sait simplement qu'elle est diplômée en médecine, qu'elle parle parfaitement le français et l'anglais, qu'elle adore la musique classique – ses rares apparitions publiques sont réservées à des concerts. Et aussi qu'à l'inverse d'autres femmes d'industriels richissimes de l'ex-URSS, elle a décidé de ne pas se laisser répudier pour une villa avec piscine et quelques liasses de billets. « Je suis devenue l'adversaire », confiait-elle au *Temps* en avril 2012 (ses uniques déclarations publiques à ce jour). Pour le reste, seules les confidences mesurées de quelques témoins – « surtout, ne citez pas mon nom » – et la teneur des procédures engagées par les deux époux devant les tribunaux de New York, Singapour, Chypre, Monaco et Genève nous permettent ici de reconstituer l'histoire d'un divorce qui, lorsqu'il sera prononcé, dépassera sans doute tous les records.

MENACES D'ENLÈVEMENT

Les collections raffinées et les luxueuses demeures que se disputent les Rybolovlev ont été financées par l'une des matières les moins glamour qui soient : le potassium, métal mou formé de petits cristaux de sels préhistoriques minéralisés et qui constitue l'ingrédient de base de tout engrais agricole. À la faveur des programmes de privatisations lancés en Russie par Boris Eltsine au début des années 1990, le couple a mis la main sur l'un des principaux producteurs du globe : Uralkali, combinat créé durant l'ère soviétique qui exploite les mines géantes de Solikamsk et Berezniki, au pied des monts Oural.

Sous Staline, le site était à la fois une usine et un camp de travail : au côté des mineurs s'épuisaient prisonniers et dissidents, cantonnés aux tâches les plus dures. Noyée dans un perpétuel brouillard de fumées, défigurée par les lacs de rétention pollués, la région reste l'une des moins hospitalières de Russie. Mais le sous-sol recèle une véritable manne : des quantités phénoménales de potassium en sont extraites, qui permettent à la Chine, à l'Inde et au Brésil de doper leur production agricole pour nourrir leur population. Sur ce marché fructueux, Uralkali n'a que

POUR CONTRÔLER LE POTASSIUM RUSSE, LE COUPLE A DÛ AFFRONTER LE CRIME ORGANISÉ ET LES BARONS LOCAUX.

SID BALDWIN / GETTY IMAGES

POTASSIUM EN OR
La mine géante de Solikamsk, en Russie. Ce site appartient au groupe Uralkali, naguère propriété des époux Rybolovlev, l'un des quatre géants mondiaux du potassium.

trois concurrents sérieux : le Canadien PotashCorp, l'Israélien ICL et le Biélorusse BPC. Comme il n'existe aucun substitut artificiel au minerai, les convoitises ne manquent pas : lorsque les Rybolovlev ont pris le contrôle d'Uralkali, en 1994, ils ont dû affronter les organisations criminelles et les barons locaux, qui lorgnaient eux aussi ce filon.

À cette époque, le couple n'est pas encore rompu aux méthodes brutales du business post-communiste. À l'origine, les Rybolovlev sont tous deux médecins : ils se sont rencontrés au début des années 1980 sur les bancs de la faculté de Perm, au fin fond de l'Oural. Brillante et séduisante, Elena Tchouprakov attire tous les regards. Dmitry lui fait la cour dès le premier jour et réussit à la séduire. Ils se marient en 1987. Leur première fille, Ekaterina, naît en 1989. Bientôt, un hôpital de Perm les recrute dans son service de cardiologie. Pour améliorer l'ordinaire, ils expérimentent le capitalisme en développant en parallèle une petite société de soins par ondes magnétiques, procédé inventé par le père de Dmitry. En 1991, l'arrivée de Boris Elstine au Kremlin va les inciter à persévérer dans cette voie. Pour accélérer la révolution libérale, le nouveau président russe et son conseiller économique, Anatoli Tchoubaïs, entreprennent en effet de distribuer à la population des actions gratuites des anciennes entreprises d'État. La plupart sont en ruine mais il reste quelques fleurons. Les Rybolovlev voient dans ce programme une aubaine. À Moscou, d'autres hommes comme Boris Berezovsky, Mikhaïl Khodorkovsky et Roman Abramovich ont la même intuition. Dix ans plus tard, ils seront les princes de la nouvelle Russie.

Abandonnant la médecine, les Rybolovlev se lancent dans la finance. À partir de 1992, le couple additionne frénétiquement des parts de capital dans les mastodontes de l'industrie soviétique. Les détails de leur ascension restent opaques mais, en trois ans, Dmitry et Elena se retrouvent à la tête d'Uralkali. Ce changement d'échelle ne se fait pas sans heurt : le futur oligarque a beau s'associer à l'un des chefs du service des privatisations dans la région de Perm, l'ex-officier de renseignement Vladimir Shevtsov, les menaces ne tardent pas à pleuvoir. Redoutant un enlèvement ou un chantage, il décide d'exiler sa femme et leur fille Ekaterina, alors âgée de 5 ans, loin de la Russie. Il pense d'abord à la Floride : à l'automne 1994, il envoie Elena à Tampa avec 200 000 dollars (223 000 euros d'aujourd'hui) en espèces pour acheter une maison. « Je n'ai pas pu trouver de propriété satisfaisante pour ce budget », expliquera-t-elle des années plus tard au cours d'une déposition devant la justice américaine. Le couple paie finalement le double pour une villa et prépare le déménagement. En mai 1995, changement de programme : l'une de leurs entreprises possède une filiale à Genève et les autorités du canton attribuent à la famille un permis de résidence. Jugeant la Suisse plus sûre que la Floride, les Rybolovlev partent pour l'Europe.

Sa famille à l'abri, Dmitry Rybolovlev tente un grand coup de poker : il veut prendre le contrôle des circuits d'exportation du potassium russe. Pour cela, il doit évincer une société autrichienne, MKK, qui détient ce monopole mais ne redistribue à Uralkali qu'un infime pourcentage de ses méga-bénéfices. En septembre 1995, il fait entériner par les actionnaires de son groupe la rupture avec MKK. Quelques semaines après, il est →

UN SÉJOUR MOINS DORÉ
La prison centrale de Perm, dans l'Oural, où Dmitry Rybolovlev a été incarcéré pendant onze mois, de 1996 à 1997.

→ accusé d'avoir commandité le meurtre du directeur d'une usine chimique de Perm. Au printemps 1996, il est arrêté et incarcéré.

La prison centrale de Perm, à cette époque, est encore telle qu'elle était sous le régime soviétique : les cellules sont glaciales et insalubres, les groupes criminels y règnent en maîtres. Dmitry Rybolovlev reste enfermé pendant onze mois, le temps que les accusations contre lui se dégonflent (Oleg Lomakin, l'auteur du crime prétendument commandité par lui, l'a d'abord accablé avant de se rétracter). Sa famille ne vient jamais le voir : trop dangereux. Elena se démène néanmoins pour son mari depuis Genève et quand sa libération est ordonnée, en avril 1997, elle fait le voyage pour l'accueillir à sa sortie de prison. Mais l'homme qu'elle retrouve n'est « plus le même », confie une amie du couple. L'enfermement semble avoir fait de l'ancien cardiologue un homme sans cœur. Désormais, Dmitry gérera ses affaires en solitaire. Et avec une brutalité croissante. Tandis qu'Elena apprend le français et organise des soirées musicales à Genève, le tsar du potassium vit entouré d'éminences grises et de gardes du corps, refuse de parler une autre langue que le russe (« En anglais, il ne sait dire que *hello* », a déclaré sa femme devant un tribunal de Floride), se referme peu à peu sur lui-même, son argent et ses secrets.

LA VILLA DE TRUMP ET L'HÔTEL DE CARDIN

Une seconde fille, Anna, voit le jour en 2001, mais le couple a de moins en moins de projets communs. Un seul subsiste : l'édification d'une immense demeure à Cologny, banlieue dorée perchée sur un coteau au-dessus du lac Léman. C'est pour orner leur futur palais qu'Elena, qui adore la peinture française, court les salles de vente – elle y a raflé, entre autres, deux *Nymphéas* de Monet, un *Paysage à l'olivier* de Van Gogh et plusieurs toiles de Picasso, Gauguin et Modigliani. Dmitry, lui, a d'autres références. Déçu par les plans de son architecte suisse, Jean-Pierre Stefani, qu'il ne trouve pas assez grandioses, il lui commande une réplique du Petit Trianon de Versailles. Et pendant que sa femme collectionne les maîtres impressionnistes, il empile les meubles grand-siècle : des consoles Boulle, des vases en marbre de Nicolas Coustou et un bureau de Johann August Nahl « plaqué de nacre et feuilles d'argent au repoussé à rehauts or et verts » (*dixit* l'inventaire des biens du couple établi par la justice helvétique).

Les rêves de grandeur de Rybolovlev se sont vite trouvés à l'étroit dans les frontières du canton de Genève : admirateur des légendes de la finance américaine, l'oligarque s'est mis en tête d'imiter leur mode de vie. Dans une déclaration destinée à la procédure intentée aux États-Unis, Elena raconte : « Les 1er et 2 avril 2006, nous avons effectué un voyage en Floride avec Dmitry. Avec quelques amis russes, nous sommes descendus à l'hôtel Breakers de Palm Beach (...). À l'époque, Dmitry souhaitait acquérir une propriété en Floride. Nous avons demandé à un agent immobilier de nous montrer les plus belles demeures de Palm Beach et nous en avons visité quelques-unes. Mais aucune ne nous a suffisamment plu. Ayant appris que la maison la plus spectaculaire de la région était celle de Donald Trump, nous avons demandé à la voir. Mais notre séjour en Floride était trop court pour organiser une visite. Je me souviens que Dmitry était horriblement déçu. Durant une promenade avec nos amis sur la plage, il est même entré dans la propriété par l'océan, pour la voir de plus près. » Le style de la résidence de Trump, en forme de pâtisserie géante et baptisée « Maison de l'amitié », ne plaît pas non plus à Rybolovlev : Elena se rappelle l'avoir entendu dire qu'il vaudrait mieux la raser pour bâtir à la place un palais de style italien. Il rachètera tout de même la villa en 2008.

« EN ANGLAIS, MON MARI NE SAIT DIRE QUE *HELLO.* »

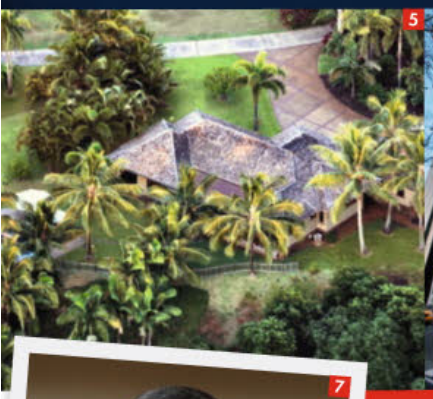
Elena Rybolovlev
(déclaration devant un tribunal de Floride)

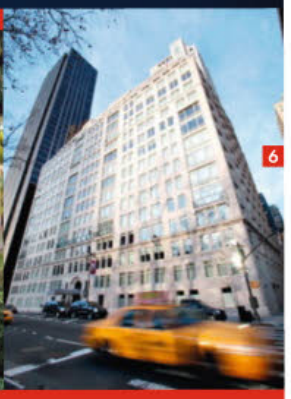
Quelque temps après, le couple se rend à New York : « Nous étions descendus au Four Seasons, poursuit Elena. Le but de notre voyage était de visiter des appartements (...). Nous avons visité un penthouse au Pierre, un duplex au Plaza et surtout deux appartements dans un immeuble situé au 15, Central Park West, qui nous a beaucoup plu. Nos représentants avaient établi une liste des logements disponibles à cette adresse. Le premier était un appartement exceptionnel de 622 m² qui appartenait à Sandy Weil, l'ex-PDG de la banque Citigroup. Notre agent immobilier l'a contacté pour savoir s'il était prêt à vendre mais la réponse fut un non catégorique. » Une nouvelle fois déçu, Dmitry Rybolovlev se rabat alors sur un édifice parisien : l'hôtel situé rue de l'Élysée fut la propriété du couturier Pierre Cardin et ses fenêtres dominent les jardins du palais présidentiel. Jadis, c'est dans ces murs que Louis-Napoléon Bonaparte avait installé sa maîtresse, Louise de Mercy-Argenteau, qu'il rejoignait via un souterrain creusé sous la chapelle de l'Elysée... →

PIERRE PERRIN / SYGMA / CORBIS ; SINISA AUINOVIC / SUPERYACHTPHOTO.COM ; FBK / KCS PRESSE

PALACES PARTICULIERS

En haut, le yacht *Anna*, long de 67 mètres, acheté par Rybolovlev en 2007 et détenu par un trust créé à Chypre. En bas, l'immeuble monégasque « La Belle Époque », dont les quatre étages supérieurs constituent la résidence principale de l'oligarque.





UN PATRIMOINE DISPUTÉ

(1) *Les Noces de Pierrette* de Picasso, acheté par le couple au début des années 1990. (2) Elena Rybolovlev en juillet. (3) Le chantier interrompu de leur villa de Cologny, près de Genève. (4) L'île Skorpios, achetée au nom de leur fille aînée. (5) L'ex-villa de Will Smith à Hawaï. (6) L'immeuble new-yorkais, avec vue sur Central Park, abritant l'un des appartements acquis par l'oligarque. (7) Dmitry Rybolovlev en mai.

MIGUEL BUENO ; GUIDO ALBERTO ROSSI / AFP ; LAWRENCE / STARFACE ; RICHARD DREW / AP / SIPA ; GINIES / SIPA ; VISUAL PRESS AGENCY ; VALERY HACHE / AFP

Des maîtresses, la légende – colportée à plaisir par la presse à sensation – en prête également un certain nombre à l'empereur Dmitry. Si aucun des procès en cours entre lui et Elena n'aborde explicitement le sujet, quelques familiers du couple admettent à demi-mot que les soupçons d'infidélité ont attisé la vindicte de l'épouse. Au milieu des années 2000, le PDG d'Uralkali organisait de grandes fêtes sur des yachts et des escapades en avion où affluaient les mannequins en herbe. Alertée par la rumeur, Elena aurait interrogé son mari, lequel aurait nié. Peut-être Rybolovlev commence-t-il alors à redouter un divorce. En avril 2005, il propose à son épouse de signer un contrat de mariage (au moment de leur union, ils n'ont rien signé d'autre que les registres de l'état civil). Le projet d'accord prévoit qu'en cas de séparation, elle recevra 100 millions d'euros, soit une infime part de la fortune (alors évaluée à 16 milliards), et qu'elle n'aura aucun droit sur « les biens d'acquêts affectés à l'exploitation de l'entreprise de l'époux » – autrement dit : Uralkali et tout ce qui s'y rattache. Elena dit : « niet ».

COMPTES AUX ÎLES VIERGES

Il ressort des actions judiciaires engagées par Elena Rybolovlev qu'à partir de ce moment, son mari s'est employé à mettre son trésor hors de portée de son épouse. Il mandate pour cela l'un des principaux conseillers fiscaux de Genève, Jean-Blaise Eckert. Progressivement, les milliards s'évaporent alors vers des destinations exotiques. L'homme de l'art crée deux trusts (fondations écran) à Chypre, baptisés Aries et Virgo. Au premier sont attribués les 75 % que Rybolovlev détient dans Uralkali ; le second est déclaré propriétaire de son méga-yacht, le *Anna*, ainsi que la collection de tableaux et de meubles constituée par le couple. Le montage sera ensuite opacifié par la formation de structures relais aux Îles Vierges (Treehouse Capital, Xitrans Finance), à Panama (Destriero Investment, Aquagem Investment) et au Luxembourg (DR Holdings), tous contrôlés par une escouade d'avocats chypriotes aussi discrets que disciplinés.

C'est ainsi que, le 22 décembre 2008, lorsqu'Elena Rybolovlev dépose une requête en divorce devant le tribunal de première instance de Genève, elle découvre que l'essentiel des biens qu'elle croyait partager avec son mari s'est évanoui hors de Suisse et que, officiellement, celui-ci n'en est même plus le gestionnaire mais seulement le « protecteur ». « Avant le divorce, je ne soupçonnais pas que Dmitry s'était arrangé pour que ses actifs soient détenus par des trusts chypriotes dont je suis exclue », assure l'épouse dans une autre de ses dépositions. L'oligarque a par ailleurs entreposé douze de leurs toiles de maîtres dans le port franc de Singapour. Il cesse en outre de payer les entreprises chargées de la construction de la villa à Cologny. Le chantier interrompu laisse au beau milieu de ce quartier huppé une friche de 20 000 mètres carrés que les riverains, ulcérés, ont tôt fait de surnommer « le trou ».

À Genève, Marc Bonnant est un avocat aussi prestigieux que redouté. Le fameux chroniqueur judiciaire de l'édition américaine de *Vanity Fair*, Dominick Dunne, l'a un jour comparé à Laurence Olivier, tant il est vrai que ce septuagénaire à la chevelure argentée, toujours tiré à quatre épingles, a des allures d'acteur shakespearien. Érudit, fin juriste et brillant orateur,

il a inscrit à son palmarès nombre de causes célèbres et délicates. Son cabinet, sur les hauteurs de la ville, a vu défiler artistes, milliardaires et chefs d'État confrontés à la justice – il est même arrivé que cela ne se sache pas. Dans son vaste bureau orné d'œuvres d'art mais dénué d'ordinateur, une édition des *Confessions* de saint Augustin datée du XVIe siècle trône sur un lutrin. Traçant des arabesques de fumée du bout de sa Marlboro rouge, Me Bonnant retrace les étapes principales du divorce Rybolovlev comme un historien de l'ère napoléonienne reconstituerait une bataille. À ceci près que sa campagne de Russie, lui, il espère la gagner. Elena lui a confié son dossier il y a cinq ans. En liaison constante avec elle, il coordonne depuis une sorte de course au trésor autour du monde. D'autres avocats, désignés par la plaignante à Londres et à New York, lui rendent compte régulièrement et aucune initiative n'est prise sans son aval. « Elena, plaide-t-il sobrement, ne réclame que ce à quoi elle a droit. »

Pour avoir lui-même constitué et administré bien des fondations dans une kyrielle de paradis fiscaux (pour un avocat suisse, cela fait partie du métier), Marc Bonnant n'ignore rien des subtilités du droit offshore. Sur ses instructions, une armée d'enquêteurs a étudié les registres du commerce à Chypre, à Singapour et aux Îles Vierges. Une cartographie des filières financières conçues par Jean-Blaise Eckert pour Dmitry Rybolovlev a ainsi pu être établie. Afin d'empêcher l'oligarque de vendre des biens dont Elena revendique la propriété partielle, l'avocat genevois a ensuite lancé des procédures de saisie conservatoire dans une dizaine de pays. En 2010, la Cour suprême des Caraïbes orientales et la justice fédérale suisse lui ont donné gain de cause : il a obtenu l'immobilisation des tableaux et des meubles du couple à Londres et à Singapour, de l'hôtel de la rue de l'Élysée, du domaine de Cologny, ainsi que d'un immeuble à Gstaad et du navire M/Y Anna, jouet flottant de 67 mètres acheté par l'industriel en 2007 et à bord duquel il donne des fêtes somptueuses. Les juges helvétiques ont même reconnu à l'épouse des droits sur les trusts constitués en secret à Chypre – de sorte que l'argent qu'ils conservent y est bloqué lui aussi (Rybolovlev a fait appel de cette décision, en vain).

Ce pactole inclut le montant de la revente par l'oligarque de ses actions d'Uralkali. Au cours de la même année 2010, Rybolovlev a en effet été contraint d'abandonner son empire. Tout est parti de l'inquiétude des actionnaires. Porté par la hausse des prix du potassium (qui a décuplé depuis 2007), le groupe était entré en bourse et avait levé environ 740 millions d'euros. En 2008, ses bénéfices s'élevaient à 455 millions d'euros. Mais les fuites sur le divorce sont venues assombrir les perspectives financières. Les analystes de la City ont griffonné des tas de notes alarmistes : et si Rybolovlev perdait le contrôle d'Uralkali ? Les démentis officiels ne rassurent pas entièrement. Les conseillers de Vladimir Poutine surveillent aussi les déboires conjugaux du milliardaire. Au Kremlin, le géant minier est considéré comme une entreprise hautement stratégique : sa puissance place la Russie en position d'arbitre sur le marché mondial des engrais. Or son PDG a la réputation d'être un homme d'affaires indépendant. L'administration Poutine ne guettait qu'un moyen de reprendre la main.

LES CONSEILLERS DE POUTINE SURVEILLENT LES DÉBOIRES CONJUGAUX DE L'OLIGARQUE.

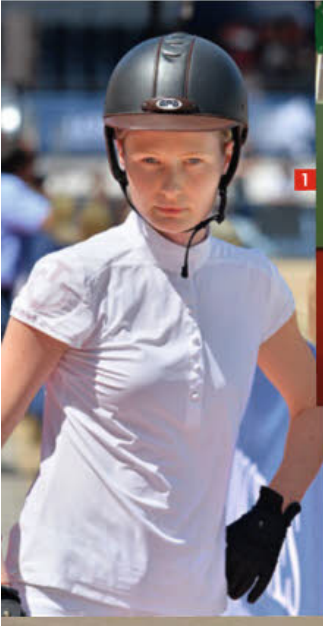
« YOU'VE BEEN SERVED ! »

En 2008, Igor Sechine, éminence grise du président russe pour les questions économiques, convoque Rybolovlev et le menace d'amendes colossales. Deux ans auparavant, l'une de ses mines s'est effondrée à Berezniki. Plusieurs villages ont dû être évacués. Il pourrait être condamné à indemniser la population. L'oligarque reçoit le message cinq sur cinq : le Kremlin veut qu'il s'efface. S'il n'obtempère pas, il sera démis du jour au lendemain sous un prétexte quelconque, comme l'a été avant lui le PDG de Ioukos, Mikhaïl Khodorkovsky, qui croupit dans une prison sibérienne. Fragilisé par son divorce, Dmitry Rybolovlev consent à se défaire de ses parts. En 2010, au terme d'une année de négociations, il vend 66 % d'Uralkali à trois financiers proches du pouvoir : Alexander Nesis, Filaret Galchev et Suleiman Kerimov – le troisième cède ensuite la moitié de ses actions à la banque d'État VTB. Le prix de la transaction n'a jamais été divulgué, mais on l'estime à 6,2 milliards de dollars (5,1 milliards d'euros).

L'injonction des juges suisses empêchant ces milliards de voyager, Dmitry Rybolovlev décide de gérer sa fortune sur place. Il demande la nationalité chypriote (qui lui sera octroyée en 2010) et dépense sans compter pour l'obtenir. Il achète 10 % du capital de la banque nationale, Bank of Cyprus, et finance la rénovation de la cathédrale orthodoxe de Limassol – même en jouant les mécènes, l'oligarque ne perd pas de vue ses intérêts : par le passé, en Russie, il avait déjà pris à charge la restauration des icônes de la chapelle du monastère de Zachatievsky, dans l'espoir d'obtenir une concession pour y être inhumé à sa mort.

Uralkali derrière lui, Rybolovlev ne se préoccupe plus désormais que de réinvestir ses fonds dans l'immobilier de luxe. Après la fameuse « Maison de l'amitié » de Donald Trump à Palm Beach (prix d'achat : 60 millions de d'euros) et le penthouse new-yorkais (70 millions), il jette son dévolu sur la villa de l'acteur Will Smith à Hawaï (15 millions) puis sur l'ancien appartement du banquier Edmond Safra à Monaco, formé des quatre derniers étages de l'immeuble « La Belle Époque » (235 millions d'euros), dont la terrasse circulaire offre une vue imprenable sur le front de mer et le port Hercule et qui constitue à présent la résidence principale de l'oligarque.

Chaque opération immobilière est toutefois une occasion pour sa femme de lui porter un coup. Prévenue en temps et heure par son réseau d'informateurs, Elena a porté plainte à New York et à Palm Beach (et sans doute ailleurs) pour bloquer →



FILLE À PAPA

Ekaterina, fille aînée de Dmitry et Elena Rybolovlev : (1) au Jumping international Longines à Cannes en juin, (2) lors du Gucci Master d'équitation à Villepinte en 2012 et (3) au stade Louis-II de Monaco, avec son père et le prince Albert II.

↠ les transactions en cours. Ses avocats américains ont dépêché sur les pas de son mari des « process servers », ces shérifs privés spécialisés dans la remise d'assignations en main propre. En novembre 2011, à Hawaï, l'un d'eux, Chris Williams, se jette sur le capot du Cadillac Escalade blanc du milliardaire et glisse l'acte de poursuite sous les essuie-glaces en hurlant la phrase rituelle : « You've been served ! ». Quelques semaines plus tard, sur l'aéroport de Teterboro, dans le New Jersey, Rybolovlev vient de descendre de son jet privé quand un autre émissaire, Gianfranco Mauciore, l'accoste sur le tarmac pour lui délivrer une autre plainte, longue de 234 pages... Pour échapper à ce harcèlement, Rybolovlev multiplie les leurres et les fausses pistes, voyage sous escorte et effectue tous ses investissements à travers des sociétés offshore. Ainsi, la villa rachetée à Trump est officiellement détenue par un trust, dénommé Palm Beach Country Road, dont le magnat du potassium nie vigoureusement être le bénéficiaire.

Pour se soustraire aux tentatives de son épouse, Dmitry Rybolovlev bénéficie de l'aide de son aînée, Ekaterina. Père et fille se sont rapprochés au moment de la séparation : à mesure qu'il s'éloignait d'Elena, l'oligarque a couvert Ekaterina de cadeaux. Afin d'assouvir sa passion pour l'équitation, il lui a offert les plus beaux chevaux de course et débauché pour elle les meilleurs entraîneurs. Grâce au soutien paternel – et sous ses yeux attendris –, la jeune fille s'est classée en juin 2013 au prestigieux championnat de jumping Longines, à Londres (où concourt également l'acteur Guillaume Canet). Bénéficiaire des trusts qui administrent la fortune de son père, « Katia » Rybolovlev pourrait aussi avoir prêté sa signature pour certains de ses achats : ainsi, c'est cette jeune fille de 24 ans sans aucune ressource personnelle qui apparaît propriétaire de l'appartement de New York, finalement acquis auprès de Sandy Weil après un premier refus. En avril 2013, c'est encore elle qui, sur le papier, a déboursé 150 millions d'euros pour acquérir les îles grecques de Skorpios et Sparti, où Aristote Onassis aimait se retirer avec Jackie Kennedy.

Au printemps, la jeune cavalière a même racheté une hypothèque de 56 millions d'euros sur un complexe hôtelier à Gstaad dont ses parents se disputent le contrôle. Craignant que la manœuvre n'aboutisse à écarter ce bien de la procédure de divorce, Elena a lancé son bataillon de juristes sur l'affaire et l'opération a été annulée. Dans un arrêt rendu le 10 juin, le tribunal fédéral de Berne a mis en évidence le montage et l'a qualifié d'« abus de droit » : « Bien que le débiteur [Dmitry Rybolovlev] en tant que multimilliardaire, eût disposé de suffisamment de moyens pour financer l'immeuble, il a créé une situation de dettes, avec l'aide de sa fille, pour pouvoir transférer l'immeuble à sa fille dans le cadre d'une procédure d'exécution forcée. »

AVEC ALBERT II ET CAROLINE

Tant d'échauffourées flétrissent le portrait du magnat de l'Oural reconverti en prince du sport et des affaires. Pour rivaliser avec Roman Abramovich, propriétaire du club de football de Chelsea, Rybolovlev a repris l'AS Monaco en décembre 2011. L'équipe végétait alors en Ligue 2, au grand dam du prince Albert II, qui l'a toujours considérée comme l'une des vitrines de la Principauté, avec le Grand Prix de Formule 1 et le Bal de la Rose. Introduit dans l'entourage du souverain peu après sa propre installation sur le Rocher, l'oligarque s'est posé en sauveur : le club lui a été adjugé pour un euro symbolique mais il a promis d'y investir 100 millions d'euros en quatre ans. S'il obtient, comme il le souhaite, la nationalité monégasque, il aura, en quelque sorte, acheté le passeport le plus cher du monde...

L'argent ne fait pas le bonheur mais il contribue aux performances sportives. Fort du recrutement de nombreux joueurs de haut niveau à grands coups de millions, l'AS Monaco a remporté le championnat de Ligue 2 et joue désormais les premiers rôles dans le championnat de Ligue 1. Devenu un baron local, Rybolovlev peut s'afficher à la table de la princesse Caroline et se fondre parmi les invités triés sur le volet de la fête donnée

PATRICE MASANTE / PANORAMIC ; LIONEL URMAN / PANORAMIC

pour les 150 ans de la très puissante Société des Bains de Mer, qui gère les casinos et contrôle une large part du patrimoine immobilier local. Mais l'oligarque n'a pas orchestré si savamment son image autour des succès de son club, de ses apparitions mondaines et de la carrière hippique de sa fille pour la laisser gâcher par un divorce retentissant. En avril 2012, dans le secret le plus total, il mandate ses deux avocates, Anne Reiser et Tetiana Bersheda, pour reprendre contact à Genève avec Marc Bonnant et négocier une séparation à l'amiable avec Elena.

Tout semble alors s'accélérer. L'épouse accepte de diminuer ses prétentions financières et, en moins de deux mois, un compromis est trouvé. La rédaction du contrat prendra cependant près d'un an avant que, le 29 mai 2013, un document soit prêt à être signé. C'est alors qu'à la stupéfaction générale, Dmitry Rybolovlev fait volte-face et refuse d'apposer son paraphe.

Pour justifier ce revirement, l'oligarque invoque la crise financière qui ébranle Chypre. Il jure ses grands dieux que les administrateurs des trusts refusent de débloquer les sommes promises à Elena. Deux mois plus tôt, l'État chypriote a en effet frôlé la banqueroute ; il ne s'est maintenu à flot qu'au prix d'une restructuration drastique. Dans ce tourbillon, la Bank of Cyprus, dont Rybolovlev est actionnaire, a été mise sous tutelle. Les avocats d'Elena ne croient pas pour autant son mari en faillite. À Limassol, la crise a couvé assez longtemps avant d'éclater pour que les grandes fortunes aient le temps de rapatrier les sommes qu'elles y avaient entreposées. En outre, les mêmes gestionnaires censés bloquer le règlement du divorce ne s'étaient pas opposés, quelques semaines auparavant, au rachat de Skorpios et de Sparti à partir des mêmes comptes.

La guerre a donc repris. Durant l'été, les conseils d'Elena ont déposé une rafale de sommations et d'injonctions en Suisse, à Singapour et aux États-Unis. Ils réclament à nouveau 6 milliards de dollars pour leur cliente (4,6 milliards d'euros). Après cinq années d'affrontement sans merci, les anciens amants de Perm ont mis entre eux tant de distance qu'ils semblent vivre sur deux planètes différentes. Elena est à la tête d'une fondation qui subventionne quelques-uns des événements les plus chics de la vie culturelle genevoise : le 15 juillet dernier, elle présidait le récital exceptionnel donné à Bellerive, sur les berges du lac Morat, par le pianiste russe de vingt-deux ans Daniil Trifonov. Pendant ce temps, Dmitry courait les stades et les soirées pour renforcer son équipe et rehausser son prestige. Aux dernières nouvelles, ils sont toujours mariés. □

PAOLA PAÉS

COUP DE CHAPEAU

JULIEN FRYDMAN

Monsieur Paris Photo

Julien Frydman au pied d'un des escaliers du Grand Palais le deuxième jour de l'automne.

« Une bonne photo de moi ? Mais vous n'y pensez pas, je n'en ai aucune ! » Rendez-vous a donc été pris pour ce portrait sous la verrière du Grand Palais. Julien Frydman, après avoir dirigé l'agence Magnum pendant cinq ans, y a fait entrer la manifestation Paris Photo en 2011. Cette année, du 14 au 17 novembre, ce sont 135 galeries françaises et internationales qui s'y réunissent. Une programmation ambitieuse qui a convaincu les plus grands marchands d'art. Thaddaeus Ropac, par exemple, propose des images de Robert Mapplethorpe sélectionnées par Isabelle Huppert. Cette édition met aussi à l'honneur les *protest books* réunis par le photographe bibliophile Martin Parr. La section « Collection privée » rend hommage à l'homme d'affaires Harald Falckenberg, dont le fonds, composé de photographies et d'œuvres contemporaines, a été distingué par le magazine américain *ARTnews*. Cette exposition riche et éclectique sera présentée du 25 au 27 avril 2014 à Los Angeles, dans les studios de la Paramount au printemps, où Paris Photo a pris ses quartiers californiens depuis 2012. Comme tous les acteurs à succès, Julien Frydman se devait, lui aussi, d'avoir une carrière hollywoodienne.

— RAPHAËL GOUBET

PHOTOGRAPHIE **HUGUES LAURENT**

DES ŒUVRES
DE MAURIZIO
CATTELAN
sur l'iPad

COUP DE CHAPEAU

MAURIZIO CATTELAN

L'art de tirer son irrévérence

Né à Padoue en 1960, ce farceur, dont les œuvres font rire et /ou frémir, est un des artistes les plus cotés du moment. La statue en cire grandeur nature du pape Jean Paul II terrassé par une météorite, celle de Hitler agenouillé en prière, réaliste mais de la taille d'un enfant, le doigt d'honneur en marbre géant de la piazza degli affari à Milan, ou encore l'éléphant empaillé encapuchonné comme un partisan du Ku Klux Klan font partie de la geste tragicomique de celui qui clame haut et fort qu'il a pris sa retraite. Fondateur, avec le photographe Pierpaolo Ferrari, du magazine *Toilet Paper*, Cattelan ne compte plus produire et laisse les archivistes gérer les expositions qui lui sont consacrées. L'artiste, qui sait comme personne moquer les institutions et les systèmes de mode, ridiculiser le marché de l'art et détourner les objets de culte populaire, bref, faire œuvre de son irrévérence, gère désormais avec brio son absence. Dernier avatar de ce destin furieusement warholien, figurer en égérie, sous l'objectif du non moins provocant Jean-Baptiste Mondino, de la prochaine campagne de la marque Berluti. — VIRGINIE MOUZAT

PHOTOGRAPHIE PIERPAOLO FERRARI

Un monde MAIER

Vivian Maier avait le talent d'une Diane Arbus ou d'un Robert Doisneau. Pendant un demi-siècle, cette nourrice de Chicago a pris des milliers de photographies dans la rue, mais sans jamais les montrer à personne. À l'heure où le Jeu de Paume lui organise une première grande exposition en France, MARION FESTRAËTS retrace la fabuleuse histoire d'une femme dont le génie ne fut découvert qu'après sa mort, en 2009.

TRÉSORS EXHUMÉS
À gauche, autoportrait de Vivian Maier avec son Rolleiflex, à New York, en 1953. À droite, l'un de ses clichés du lac Michigan en 1968.

VIVIAN MAIER / MALOOF COLLECTION. COURTESY HOWARD GREENBERG GALLERY, NEW YORK

Qui n'a jamais rêvé d'ouvrir une malle pour y découvrir un trésor ? C'est ce qui est arrivé, un jour de l'hiver 2008, à un agent immobilier américain de 26 ans. John Maloof vient alors de débourser 400 dollars pour acheter aux enchères un lot de 30 000 négatifs exhumé lors de la liquidation d'un garde-meubles. Historien amateur, il espère y puiser de quoi illustrer le livre qu'il prépare sur son quartier de Chicago. Ce qu'il découvre sous la poussière est aujourd'hui considéré comme une œuvre inestimable. « À l'époque, je ne connaissais rien à la photo, reconnaît ce grand homme blond à l'allure adolescente. Mais ces instantanés avaient quelque chose de fascinant. » Il se laisse happer par l'élégance, la tendresse et l'humanité de ces clichés vieux d'un demi-siècle. Des enfants des rues saisis en plein jeu, les joues barbouillées de crasse. Des couples vieillissants, assoupis dans le cocon bringuebalant d'un antique autobus. Une jupe qui s'envole, dévoilant un mollet charnu et la dentelle d'un cotillon. Une fesse qui déborde d'un banc public. Des gamines à la plage exhibant leur féminité bourgeonnante. Des dames emperlousées, des gosses, des obèses, des pauvres, des Noirs, en ces temps de ségrégation raciale... Autant d'expressions et de moments surpris d'un coup d'œil vif et tendre.

Parmi ces milliers d'images où l'ironie affleure aussi souvent que les larmes, un visage revient : une femme, barrette fichée dans une coiffure sans apprêt, son appareil photo sur le ventre. L'artiste est là, cachée au milieu de ses propres clichés, révélée dans ces dizaines d'autoportraits réalisés au fil des années. Un coup d'œil jeté à travers le reflet d'une vitrine new-yorkaise, un sourcil à peine froncé dans la brillance d'un phare d'auto, l'ombre portée d'une silhouette sur le sol, un jeu de miroirs réfléchissant à l'infini le visage concentré de l'inconnue... Son regard, mélancolique et pénétrant, se plante dans l'esprit de Maloof. « Grâce à elle, je me suis mis à faire de la photo, raconte-t-il. Elle est devenue ma principale source d'inspiration. Plus j'arpentais la ville sur ses traces, plus je comprenais la qualité de ses images. » Sa découverte va changer l'histoire de la photographie de rue. Son ampleur la place au firmament du genre, auprès de grands noms comme Lisette Model, Helen Levitt, Diane Arbus ou Weegee. Maloof a compris que le trésor est là – « mais, dit-il, j'ignorais encore à quel point Vivian Maier allait changer ma vie ». Il contacte la salle de ventes pour connaître l'identité de la vendeuse. On lui répond que Vivian Maier est une vieille dame malade, qu'il ne faut pas la déranger. Rien de plus. Maloof l'imagine journaliste ou artiste, mais sur Google, son nom ne renvoie à aucune occurrence. Personne ne sait encore que sa vie entière repose dans ces malles, résumée en centaines de pellicules embobinées dans leur étui, coupures de journaux archivées avec soin, livres d'art et de photographie, magazines classés, chapeaux mous, bijoux de pacotille, chaussures sans grâce, courriers, appareils photos et caméras Super 8. Se présentant à un entretien d'embauche en 1987, Vivian Maier avait annoncé la couleur à ses futurs employeurs : « Je viens avec ma vie et ma vie est dans ces cartons. » En tout, deux cents caisses qui l'ont suivie partout, avant d'être remisées dans un box quand elle n'eut plus d'endroit où poser ses valises. Elles attendaient là que la providence veuille bien révéler au monde l'existence de leur propriétaire.

« Je viens avec ma vie et ma vie est dans ces cartons. »

Le destin a donc pris le visage d'un agent immobilier aux lunettes carrées. John Maloof rachète presque tous les lots dispersés le jour des enchères – un seul lui échappe, détenu par un autre collectionneur, Jeffrey Goldstein, qui possède aujourd'hui environ un dixième du fonds. Il se lance dans le dépouillement compulsif des milliers d'images, scanne les négatifs, commence à développer avec d'infinies précautions les pellicules exposées des décennies plus tôt. Il découvre des clichés somptueux que personne – pas même Vivian Maier – n'a jamais vus : « C'était magique », reconnaît-il. Il se retrouve en possession de plus de 120 000 négatifs. Il

propose les images de Maier aux plus grandes institutions – le MoMA à New York, la Tate Modern à Londres. Toutes refusent : « Les musées estiment qu'un tirage qui n'a pas été validé du vivant de l'artiste n'a pas de valeur », déplore-t-il, en invoquant de sérieux précédents : Eugène Atget, ou Henri Cartier-Bresson qui détestait tirer. Le jeune homme prend alors la décision de faire connaître au monde le travail de Vivian Maier. Il crée un blog pour diffuser les clichés de l'inconnue, les publie sur les réseaux sociaux où des centaines de commentaires élogieux affluent du monde entier. Il met en vente des fragments de négatifs, dont certains lui rapportent jusqu'à 80 dollars sur eBay. Sur ses propres deniers, il organise une première exposition au centre culturel de Chicago. C'est le début d'un succès phénoménal. L'acteur et collectionneur Tim Roth s'emballe pour Vivian Maier. Howard Greenberg, célèbre galeriste new-yorkais qui distribue la crème de la photo du XXe siècle – de Man Ray à Cartier-Bresson en passant par Dorothea Lange, Lartigue ou Capa – la considère aujourd'hui comme l'artiste la plus passionnante de son catalogue.

SUR LE VIF
Vivian Maier saisissait dans les rues des instants de tendresse et d'humanité, souvent restés sans lieu ni date.

UNE ENFANCE DANS LES ALPES

La renommée naissante renforce le mystère. Qui est la femme qui a pris ces clichés ? Est-elle encore en vie ? A-t-elle des descendants ? Comment une artiste aussi douée a-t-elle pu demeurer anonyme ? Au printemps 2009, Maloof tente de nouveau sa chance sur Google. Cette fois, le moteur de recherche lui apporte une réponse : un avis de décès, paru quelques jours plus tôt dans le *Chicago Tribune*, annonce que Vivian Maier vient de mourir, à 83 ans. « Seconde mère de John, Lane et Matthew, dit la nécrologie, cet esprit libre apporta une touche de magie dans leur vie et dans celle de tous ceux qui la connurent. Toujours prête à les conseiller, à donner son avis ou à tendre une main secourable. Critique de cinéma et photographe extraordinaire. Une personne vraiment unique, qui nous manquera beaucoup et dont nous n'oublierons jamais la vie formidable. » Si John Maloof sait maintenant qu'il ne rencontrera jamais Vivian Maier, il peut enfin remonter le fil de son existence. Chargé d'âme, il se sent investi d'une mission.

La photographe de génie était donc une nounou. De 1956 à 1972, cette grande femme discrète a élevé John, Lane et Matthew Gensburg, dans la maison familiale, au cœur d'une banlieue chic du nord de Chicago. Quand Maloof contacte la famille, les Gensburg lui racontent qu'ils se sont occupés de la vieille dame à la fin de sa vie, louant pour elle un petit appartement près du lac Michigan. À l'hiver 2007, quand sa tête heurta le sol après une chute sur une plaque de verglas, ils lui trouvèrent une maison de repos à sa sortie de l'hôpital. C'est là qu'elle rendit son dernier souffle. Les frères Gensburg ont dispersé ses cendres dans le petit bois aux fraisiers sauvages où elle aimait les emmener en promenade, mais ils détiennent encore un bric-à-brac volumineux d'annuaires périmés, de coupures de presse archivées dans des classeurs, d'horaires de chemin de fer et, surtout, un demi-siècle de correspondance. Autant de pièces qui vont permettre à Maloof de reconstituer sa vie, à travers une quête qui donne aujourd'hui lieu à un documentaire émouvant, *Finding Vivian Maier*, dont la sortie est prévue en France au printemps 2014.

Première question : Vivian Maier a-t-elle un mari, des enfants, une famille qui pourrait revendiquer des droits sur son œuvre ? Les généalogistes sont formels : Vivian a eu un frère, mais il a disparu depuis longtemps sans la moindre descendance. Quant à son accent français très prononcé, la nourrice photographe, pourtant née à New York, le tenait de sa mère, Maria. Les recherches de Maloof le conduisent jusque dans une vallée perdue des Alpes, à une vingtaine de kilomètres de Gap. Début 2010, Daniel Arnaud, maire de la petite commune de Saint-Julien-en-Champsaur, commence à recevoir des courriers des États-Unis : des photos de maisons qu'on le prie d'identifier, des demandes d'extraits d'état civil. Des généalogistes du coin, mandatés par leurs homologues américains, enquêtent sur le village, s'intéressent à certains noms, certaines familles. Des villageois sont sollicités. Puis on annonce la visite d'un jeune homme de Chicago qui vient tourner un film sur une enfant du pays, Vivian Maier. Vivian qui ? Peu à peu, les habitants se souviennent : la fille de Maria Jaussaud, dont la mère s'était →

VIVIAN MAIER / MALOOF COLLECTION, COURTESY HOWARD GREENBERG GALLERY, NEW YORK

→ embarquée pour l'Amérique. Aujourd'hui, Sylvain Jaussaud n'a pas oublié Vivian, cette cousine excentrique qui sillonnait la vallée à bicyclette, ses appareils photos pendus autour du cou. Avec Daniel Arnaud et Françoise Perron, Sylvain et sa femme Rosette sont les piliers d'une association baptisée Vivian Maier et le Champsaur, dont John Maloof est président d'honneur. Ils racontent volontiers comment ils ont reconstitué pour lui la jeunesse de Vivian Maier.

MANIAQUE ET EXIGEANTE

Maria a 16 ans lorsqu'elle est engagée comme domestique à New York. Elle rencontre un jeune homme d'origine autrichienne, Charles Maier, employé dans une droguerie. Ils se marient en 1919. La femme accouche d'un garçon, Charles, en 1920, puis de Vivian, le 1er février 1926. Trois ans plus tard, le couple se sépare. Maria se réfugie avec sa fille chez Jeanne Bertrand, une autre enfant des Hautes-Alpes qui habite le Bronx. Jeanne n'est pas n'importe qui : portraitiste talentueuse, cette belle femme émancipée a eu les honneurs du *Boston Globe* en 1902, dans un article qui la présentait comme « l'une des meilleures photographes du Connecticut ». « On peut en déduire que Jeanne Bertrand initia Vivian et sa mère à la photographie », suggère Françoise Perron.

Vivian a 6 ans quand sa mère l'emmène dans le Champsaur. Les vieux s'en souviennent comme de la petite fille la mieux habillée du village, tous les jours vêtue de couleurs, quand les autres gamines passent leur semaine en blouse noire. Elle est aussi la seule qui possède un ballon de basket. La seule, enfin, dont la mère emporte toujours en promenade un appareil photo. Après six années passées en France, Vivian et sa mère rentrent à New York. Adulte, l'ex-petite fille modèle reviendra dans les Alpes au début des années 1950. Elle garde alors une parfaite maîtrise du français. Mieux : elle comprend le patois, qu'on chuchote dans son dos. Venue régler la succession de sa grand-tante, elle vend le domaine familial. « Les gars du pays pensaient n'en faire qu'une bouchée, de l'Américaine, s'amuse Rosette Jaussaud. Mais elle n'était pas du genre à se laisser embobiner ! » Elle se souvient l'avoir vue débouler, furieuse, un jour qu'elle était tombée de vélo et que

PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

SCÈNES DU QUOTIDIEN
À gauche, un portrait pris dans les rues de Chicago en 1961. À droite, sur la rive du lac Michigan en 1968.

Sylvain était passé sans la relever. Une autre fois, voulant solder une vieille dette, elle proposa d'offrir un de ses appareils photo, qu'on lui renvoya au visage. Elle ne mettra plus les pieds chez les Jaussaud.

Pendant deux ans, elle parcourt la vallée à vélo. « On disait qu'elle avait du gaz ! » plaisante Rosette. Sûr qu'il en fallait pour avaler les routes de montagne sur sa bicyclette à pignon fixe. À son retour aux États-Unis, elle s'offre son premier Rolleiflex et part visiter le Canada avec le fruit de l'héritage. « Chaque fois qu'elle a eu de l'argent, elle a voyagé », remarque Françoise Perron. Quand elle se déplace, toujours seule, parfois sous des noms d'emprunts – un mystère de plus – Vivian cueille à la volée des paysages et surtout des gens : une silhouette vaporeuse partant pour le bal en Floride, des enfants indiens s'amusant avec de vieux pneus au Canada, des gamins noirs à San Francisco, des marins à Cochin, la croupe d'un cheval narguant le sphinx de Louxor, des hommes enturbannés au Yémen... Elle finit par rentrer aux États-Unis et commence sa carrière de nourrice dans une famille de Southampton. Le métier lui offre le luxe d'être souvent dehors, d'arpenter la ville en tous sens et lui laisse du temps libre pour s'adonner à sa passion. En 1956, elle quitte New York pour Chicago, où elle passera le reste de sa vie.

Vivian Maier séjourne une dernière fois dans le Champsaur à la fin des années 1950. Elle prend des photos, encore et encore. Se lie avec Amédée Simon, le photographe de Saint-Bonnet, à qui elle confie ses pellicules. Le petit-fils de celui-ci, Philippe Simon, tient à présent le magasin familial. Il se souvient qu'on lui parlait de cette Américaine qui débarquait toujours à l'heure du déjeuner et entrait sans façon dans l'arrière-boutique, où le photographe prenait son repas : « C'était une relation familière. Elle aimait beaucoup la manière dont mon grand-père tirait ses photos. Elle était maniaque, exigeante. Chez nous, en ce temps-là, les passionnés de photo, ça n'existait pas. On se faisait tirer le portrait pour les grandes occasions, c'est tout. »

Maloof arrive dans le Champsaur, à l'été 2011, son équipe de tournage sur ses talons. Il fait don d'une cinquantaine de tirages à la commune. Des paysages et des portraits qui intéressent peu les collectionneurs américains mais enchantent les gens du cru. Deux mois durant, Daniel Arnaud, Françoise Perron et les membres de l'association vont arpenter les environs pour identifier les sujets. L'exposition fait courir tout le pays : des personnages surgissent du →»

VIVIAN MAIER / MALOOF COLLECTION, COURTESY HOWARD GREENBERG GALLERY, NEW YORK

passé, des visiteurs revoient pour la première fois des visages dont ils avaient perdu le souvenir depuis un demi-siècle, les traits d'un père, le sourire d'un mari ou d'un frère disparu. Les anecdotes se bousculent : certains se rappellent avoir posé pour Vivian Maier dans le froid de l'hiver, au bord d'une rivière gelée ; d'autres pour un cliché soigneusement composé – preuve que Vivian aimait travailler ses images. « Sur une photo, on voit deux gamins, un blond et un brun, l'un dans l'ombre et l'autre en lumière, rapporte Daniel Arnaud. L'un des deux nous a raconté comment Vivian leur avait demandé d'intervertir leur place pour construire sa photo. »

Les images de Vivian évoquent les gosses de Doisneau et les titis parisiens de Cartier-Bresson.

De France, John Maloof a rapporté cette certitude : Vivian était consciente de la qualité de ses œuvres. On lui a montré une lettre, adressée des États-Unis à Amédée Simon au début des années 1960. Vivian y propose à son ami de continuer à travailler pour elle malgré la distance – elle s'est même renseignée sur les tarifs douaniers – et lui écrit : « J'ai fait des piles de photos – quand je dis des piles, c'est vraiment des piles – et je pense qu'elles [ne] sont vraiment pas mal. » Amédée refuse – son fils parti au service militaire, il ne se sent pas capable d'assumer seul une telle charge de travail. Alors Vivian va tirer elle-même ses pellicules. Chez les Gensburg, où elle est engagée en 1956, elle monte son petit laboratoire dans sa salle de bain personnelle. « On a retrouvé dans ses affaires de nombreux livres de grands photographes », rappelle Anne Morin, commissaire de l'exposition présentée en novembre au château de Tours par le musée du Jeu de Paume. Une photo de Dalí prise à la sortie du MoMA, en 1955, montre qu'elle a certainement vu l'exposition « The Family of man » présentée par le musée cette année-là et considérée comme la plus imposante rétrospective de tous les temps – 503 photos de 273 artistes, parmi lesquels tous les grands photographes humanistes, de Cartier-Bresson à Brassaï en passant par Doisneau, Ronis et Boubat, ainsi que les pionniers de la photographie de rue, Levitt, Model ou Winogrand. Les images de Vivian Maier évoquent les gosses aux mollets secs et aux genoux couronnés du Doisneau des faubourgs, les titis gouailleurs de Cartier-Bresson. Mais elle a son style, son écriture personnelle qui balaie les critiques des pisse-froid, tentés de voir en elle une artiste malgré elle, une copieuse sans imagination, un perroquet. « Elle savait très bien ce qu'elle faisait, certifie Anne Morin. C'était une avant-gardiste, jalouse de protéger sa création. » Si elle ne montre rien, c'est sans doute que la divulgation de ses talents l'intéresse moins que l'acte de photographier lui-même. C'est peut-être qu'elle entend garder la liberté de faire des images quand elle veut, où elle veut, sans avoir de compte à rendre à personne.

Les Gensburg, eux, la considèrent comme une originale, une photographe du dimanche. Ils ne posent pas de questions : ça tombe bien, elle n'a pas pour habitude de donner de réponses – tous ceux qui l'ont côtoyée, parfois pendant dix ou quinze ans, admettent qu'ils ne savaient rien d'elle. Inger Raymond, dont Vivian fût la gouvernante entre 5 et 11 ans, n'ignorait rien de sa passion pour la photographie : « Elle faisait des photos tout le temps, confie-t-il. Ça me semblait parfaitement naturel, car chez moi tout le monde en prenait. Mais elle montrait peu ses images. On arpentait ensemble Wilmette et Chicago, toujours à l'affût de quelque chose de nouveau et d'excitant. Elle avait voyagé dans le monde entier,

CAMÉOS
À gauche, Vivian Maier réalisait ses autoportraits en s'immisçant dans ses photos grâce à un miroir ou une ombre portée. À droite, scènes de la rue américaine dans les années 1960.

s'intéressait à l'art, à la littérature, au cinéma, elle m'emmenait voir des films étrangers et des expositions. Elle logeait chez nous, dans une chambre au-dessus du cabinet de dentiste de mon père. La pièce était littéralement remplie de journaux. »

Après les Gensburg, Vivian Maier n'aura plus de laboratoire. Les bobines s'accumulent, qu'elle fait développer lorsqu'elle a un peu d'argent. Elle dépense pour ses voyages et son matériel. À la fin des années 1960, elle achète un Leica et passe à la couleur. Elle investit dans un magnétophone où elle enregistrera ses pensées et s'offre une caméra Super 8. Ses films immortalisent ses promenades, comme cette cueillette de fraises sauvages avec les Gensburg, au hasard de laquelle elle surgit en plein cadre, soudain vivante, émouvante. Surtout, les images animées témoignent de la manière dont son œil travaille, fouille un lieu à la recherche de son sujet, va chercher un jeu de reflets, compose une scène. C'est une chasse, une collection. Dans les ruines de maisons réduites en miettes par une tornade, elle sait repérer ces enfants qui se font un toboggan d'un pan de toiture effondrée. Elle ne craint pas d'affronter le regard des passants qu'elle fixe de son objectif, mesurant en permanence la distance qui la sépare des autres, toujours à la frontière de leur intimité, y pénétrant parfois lorsqu'elle s'y sent invitée.

UNE FOLIE DEVENUE ENCOMBRANTE

L'esprit de cette femme plane bien au-dessus de sa condition de gouvernante. Sa vie et ses images révèlent une féministe, une conscience politique, la générosité et la fragilité. Au fil du temps, ses employeurs s'inquiètent de sa tendance à l'accumulation, devenue obsessionnelle. Certains s'alarment de la voir empiler dans sa chambrette des tonnes de journaux à travers lesquels elle doit se frayer un chemin pour accéder à son lit. Leurs planchers portent encore la cambrure du poids de ses archives. Elle emmène Inger Raymond, lutin vêtu d'un manteau rouge, visiter un abattoir. Elle photographie des poubelles. Elle fait peur. Sa folie devient encombrante. On s'en débarrasse. Elle qui montre tant d'humanité et de tendresse pour ses contemporains finira sa vie seule. Vivian Maier s'abîme dans l'indigence et la folie douce, passe ses journées sur un banc près du lac, d'où elle interpelle parfois ses voisins pour leur rappeler de mettre un chapeau lorsqu'il fait froid, et finit par ressembler aux miséreux qu'elle photographia si souvent. Quand elle croise ses anciens employeurs, elle s'accroche à eux pour les retenir un instant, parler un moment avec ceux dont elle fût l'intime étrangère.

Cet été, John Maloof est revenu avec son épouse passer une semaine de vacances dans le Champsaur. Il sait que pour la première fois en France, les tirages de Vivian Maier vont être exposés au château de Tours et à Paris. À sa femme, Maloof a montré le pays, où il rêve d'acheter une maison. Daniel Arnaud et les autres ont initié le couple à la pétanque et aux dîners arrosés qui s'étirent dans les soirs d'été. Ensemble, ils ont mangé des pizzas cuites dans le four à bois de Sylvain Jaussaud. Maloof s'est assis là où, cinquante ans plus tôt, Vivian déboulait à bicyclette pour prendre le café et faire quelques images. Cette fois encore, le jeune homme a apporté un cadeau : 48 *vintages*, des tirages d'époque, parfois signés de la main de Vivian Maier. Un don presque embarrassant, tant la cote des clichés augmente – « de 1 400 à 2 300 euros pour un tirage récent, jusqu'à 5 000 pour les *vintages* », selon Solenn Laurent, collaboratrice de la galerie parisienne Frédéric Moisan. Daniel Arnaud et Françoise Perron ont annulé au dernier moment la petite exposition qu'ils avaient prévue à la Maison pour tous : la valeur des images dépasse désormais les moyens qu'ils peuvent leur consacrer. Ils rêvent qu'un Rockefeller offre à cet héritage l'écrin qu'il mérite. Pourquoi pas Beauregard, la vieille maison de Saint-Julien, en partie abandonnée, dont la tour carrée domine la vallée que la photographe arpentait si souvent avec son Kodak Brownie ? Vivian a emporté son secret avec elle. On ignore toujours pourquoi elle a gardé ses images pour elle. Mais après tout, cela ne regarde personne. L'essentiel demeure : ses milliers de clichés poignants, beaux et drôles appartiennent à l'histoire de la photographie. □

Tirages originaux et clichés de la collection Goldstein à la galerie Frédéric Moisan (72, rue Mazarine, Paris-VI[e]) du 6 novembre au 7 décembre 2013. Exposition présente par le musée du Jeu de Paume au château de Tours (25, avenue André-Malraux, Tours) du 9 novembre 2013 au 1[er] juin 2014.

VIVIAN MAIER / MALOOF COLLECTION, COURTESY HOWARD GREENBERG GALLERY, NEW YORK

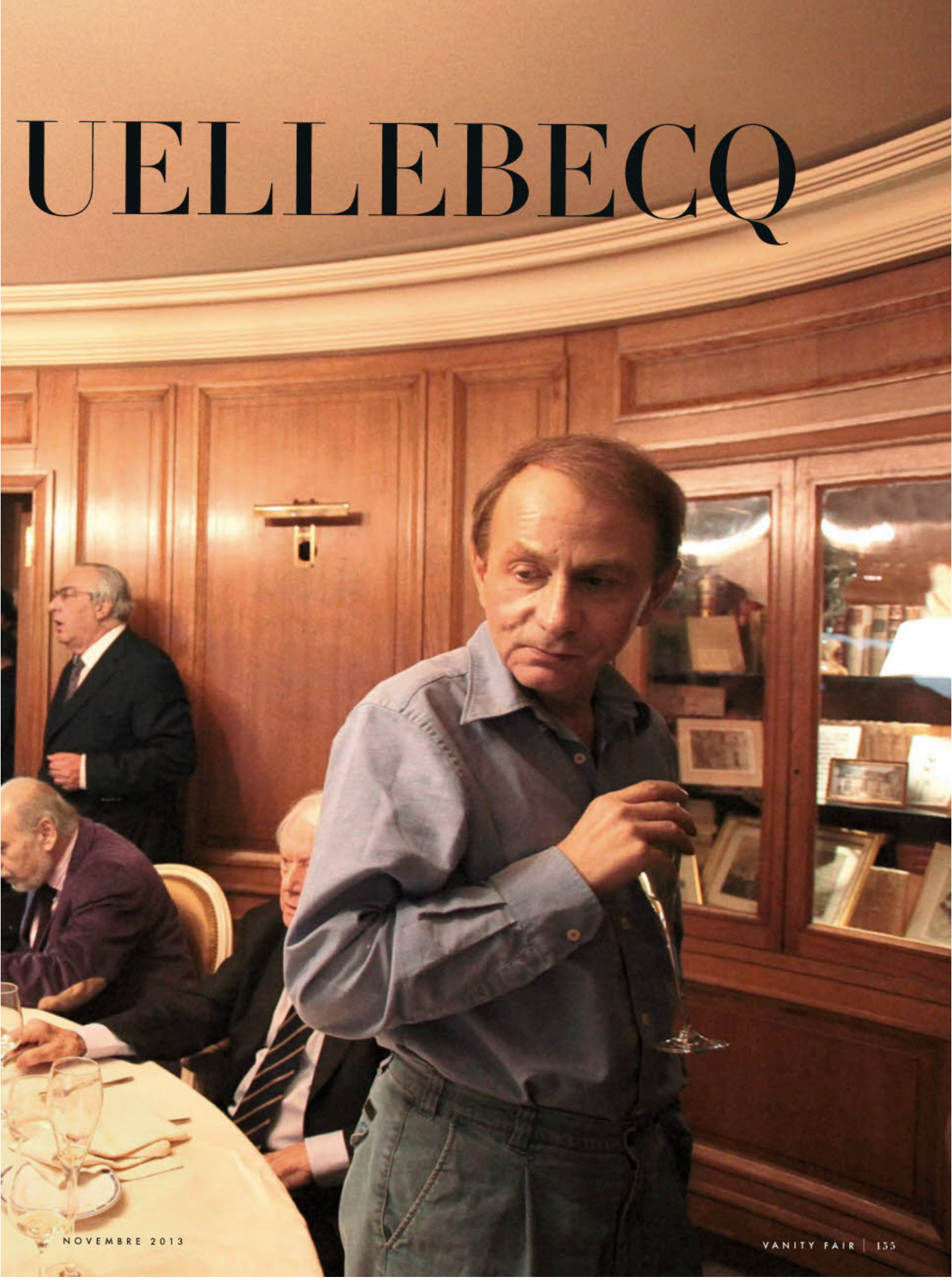
Les absences de MONSIEUR HO

Depuis le succès des *Particules élémentaires* en 1998, il entretient l'image d'un écrivain neurasthénique et incontrôlable. Ses disparitions multiples nourrissent le mythe d'un auteur hors-système. Pour percer les secrets du romancier, THOMAS PITREL a rencontré ceux qui ont bu, voyagé et travaillé avec lui. Mais pas l'intéressé.

GONCOURT TOUJOURS
Michel Houellebecq lors de la remise du prix Goncourt pour son roman *La Carte et le Territoire* (Flammarion), au restaurant Drouant, le 8 novembre 2010.

DOMINIQUE JACOVIDES/BESTIMAGE

UELLEBECQ



Au téléphone, la présidente de Flammarion, Teresa Cremisi, a une façon aimable de fermer la porte sans la claquer. « Oui, bien sûr, Michel est au courant que vous faites son portrait – et ça l'amuse. Je vais tâcher de le convaincre. Mais ce sera difficile. » J'avais compris. Voilà des semaines que mes demandes d'entretien, adressées par tous les canaux officiels et officieux, directs et indirects, professionnels et amicaux, sont restées lettre morte. De retour en France après douze ans d'exil en Espagne et en Irlande, Michel Houellebecq vit protégé comme une star hollywoodienne. S'il est un monument de la littérature, c'est un monument qui ne peut être visité. En tout cas, pas par n'importe qui. Pour assurer la promotion de son recueil de poésie, *Configuration du dernier rivage*, paru au printemps, son éditrice précise qu'il n'a accepté de répondre qu'à « des amis journalistes » et mentionne Sylvain Bourmeau, directeur-adjoint de *Libération*, et Nelly Kapriélian, chroniqueuse littéraire aux *Inrockuptibles*. Il a tout de même fait quelques passages dans des émissions de radio et de télévision, où il a livré de laconiques confidences prononcées d'une voix monocorde.

Au mois d'avril, l'auteur de *La Carte et le Territoire* a aussi accepté de présider le jury de la Conférence du stage, concours d'éloquence qui voit s'affronter chaque année les espoirs du barreau au palais de justice de Paris. En tendant l'oreille, on l'a entendu grommeler ses conseils aux jeunes avocats : avoir « l'air moins convaincu, pour laisser le public faire le reste du travail » ; « inclure des détails un peu gore » dans les plaidoiries ; « se répéter davantage, parce qu'on ne se répète jamais assez ». C'est ce soir-là que j'ai réussi à m'approcher le plus près de lui. Je l'ai abordé dans un couloir du tribunal. Comme il commençait à répondre avec douceur, en serrant contre lui un sac à dos, son attachée de presse a bondi en me fusillant du regard : « Il est presque 22 h 30 ! Nous parlerons de votre article une autre fois. » Ce fut jamais.

S'il reste une incertitude sur la date de naissance de l'homme (Houellebecq annonce 1958, certains biographes évoquent plutôt 1956), celle de la star ne fait aucun doute : 1998. L'année des *Particules élémentaires*. « Pour tous les critiques, c'était quelque chose », se souvient Pierre Assouline, alors directeur du magazine *Lire*. À cette époque, Houellebecq a déjà publié un roman gorgé de sexualité contrariée (*Extension du domaine de la lutte*), un essai sur l'auteur de science-fiction Lovecraft, des poèmes, un manifeste (*Rester vivant*). Ce nouveau livre va le propulser dans une autre dimension. Philippe Sollers décrypte : « Si vous allez aux antipodes de Paris, vous savez où vous arrivez : à Auckland. Eh bien, Houellebecq et moi sommes aux antipodes, c'est-à-dire que nous sommes le contraire l'un de l'autre sur tout. Il est Schopenhauer, je suis Nietzsche. » Coincé dans une petite pièce entre son bureau et sa bibliothèque, au premier étage de l'immeuble de Gallimard, il commente avec bienveillance la réussite de son jumeau maléfique en manipulant son fameux porte-cigarette : « C'est un nihiliste. Son succès est simple à expliquer. Il est venu parler de son époque et de la misère sexuelle d'une façon tout à fait crue, précise. »

CLOCHARD À MONACO

Diplômé d'agronomie, le Houellebecq d'avant *Les Particules élémentaires* s'est longtemps contenté d'emplois d'informaticien (notamment en tant que contractuel au ministère de l'Agriculture de 1983 à 1986) au rythme de sa sainte-trinité : travail-dépression-congé maladie. Il a dû se mettre en disponibilité pour rédiger son grand œuvre. Une fois touché par la célébrité, l'écrivain se mit à rêver d'une carrière de pop-star. Jean-Claude Vannier, le génial arrangeur de Serge Gainsbourg qui a composé quelques chansons pour l'auteur, se souvient de cette mue éclair : « Je lui ai dit : "T'auras pas de mal à faire de la musique ?" Il m'a répondu : "Jean-Claude, il faut bien que tu te rendes compte que maintenant je suis célèbre." J'ai trouvé ça joli de le dire aussi simplement. »

Passé du fonctionnariat au vedettariat, Houellebecq apprend le métier de rockeur dès l'an 2000. Il enregistre alors avec le compositeur Bertrand Burgalat l'album *Présence humaine*, dans lequel il psalmodie ses textes sur des mélodies des années 1960. Le musicien suédois Peter von Poehl a participé à la tournée. Il en raconte ses souvenirs au Café de la mairie, place Saint-Sulpice, devant lequel il a attaché son vélo pliant. « Sur scène, dit-il, je jouais le chef d'orchestre. Malheureusement, je ne parlais pas un mot de français. J'avais écrit des expressions en phonétique, comme "panini saumon", pour repérer les moments où il fallait changer de

1

ERIC FRANCESCHI / DIVERGENCE ; JEAN-JACQUES DATCHARY / ABACA ; SOPHIE DARET / GAMMA

partition. Sauf que lui oubliait souvent son texte. Ça devenait musicalement assez absurde, mais pas mal. » Chérif, l'éclairagiste des concerts, ajoute : « Au début, je n'éclairais pas trop la salle. Il était recroquevillé sur lui-même, très timide, et puis il a eu un déclic. Plutôt que de rester planté sous les lumières, il s'est assis au bord de la scène pour déclamer ses textes. » Entre deux galas, Houellebecq suit le camion de tournée en voiture avec sa femme, Marie-Pierre. À Angoulême, il se produit dans une friche industrielle après des combats de catch féminin. Sous le soleil de Monaco, suant sous son éternelle parka élimée, il se fait contrôler par des policiers qui l'ont pris pour un clochard. Au festival Benicàssim, près de Barcelone, il passe l'après-midi avec Jean-Louis Murat, les pieds dans une piscine.

Au fil des jours, Houellebecq a de plus en plus de mal à se concentrer sur ses concerts. Chérif : « Il était un peu perdu, il travaillait sur le casting de son moyen-métrage érotique pour Canal +, *La Rivière*. Son éditeur lui tapait sur les doigts parce que la suite était un peu longue à arriver. Alors les bouteilles de vin passaient plus rapidement. » Les rapports entre Houellebecq et Burgalat, à l'époque fauché et rendu presque aveugle par le diabète, se détériorent : « On a fait une pochette d'album qui ne lui plaisait pas, se souvient le musicien. Il voulait faire un clip avec Philippe Harel mais on n'avait plus de budget ; il ne comprenait pas pourquoi on avait retiré de l'album les morceaux de Vannier, qui n'avaient rien à voir avec le reste. Bref, parce que je ne l'ai pas suivi sur deux ou trois trucs, il a quasiment essayé de me tuer. » Burgalat évoque le concert de Berlin en 2000 comme une scène fatidique. Des dizaines de journalistes, une salle comble, mais pas de Houellebecq. Au bout du fil, Marie-Pierre et lui prétextent des problèmes de circulation. « En fait, ils étaient encore à Munich, explique Peter von Poehl. Il nous disait : "Et si on faisait le concert demain ? Je suis un peu fatigué." Comme je parle allemand, j'ai annoncé au public qu'il ne viendrait pas. Il a fallu improviser sans lui. » Le divorce est consommé entre Houellebecq et Burgalat lors d'une dernière représentation à l'Olympia. « Ça s'est pris par le colbac et ça a failli se cogner, quelque chose de grave », se rappelle Chérif. Des années après, Houellebecq a voulu ridiculiser Burgalat dans *La possibilité d'une île*. Mais le compositeur est parvenu à faire retirer le passage avant la parution du livre. →

« ARRÊTEZ DE ME POSER DES QUESTIONS, *sinon je vais être obligé de vous répondre.* »

Dominique Noguez
(ancien) ami de Michel Houellebecq

QUAND J'ÉTAIS CHANTEUR
(1) Michel Houellebecq et le musicien Bertrand Burgalat lors du festival Aquaplaning à Hyères en 1998. (2) Interprétation du titre *Présence humaine* dans l'émission « Vivement Dimanche » diffusée en 2001. (3) Avec Arielle Dombasle, sur le tournage du film *La Possibilité d'une île* en 2008.

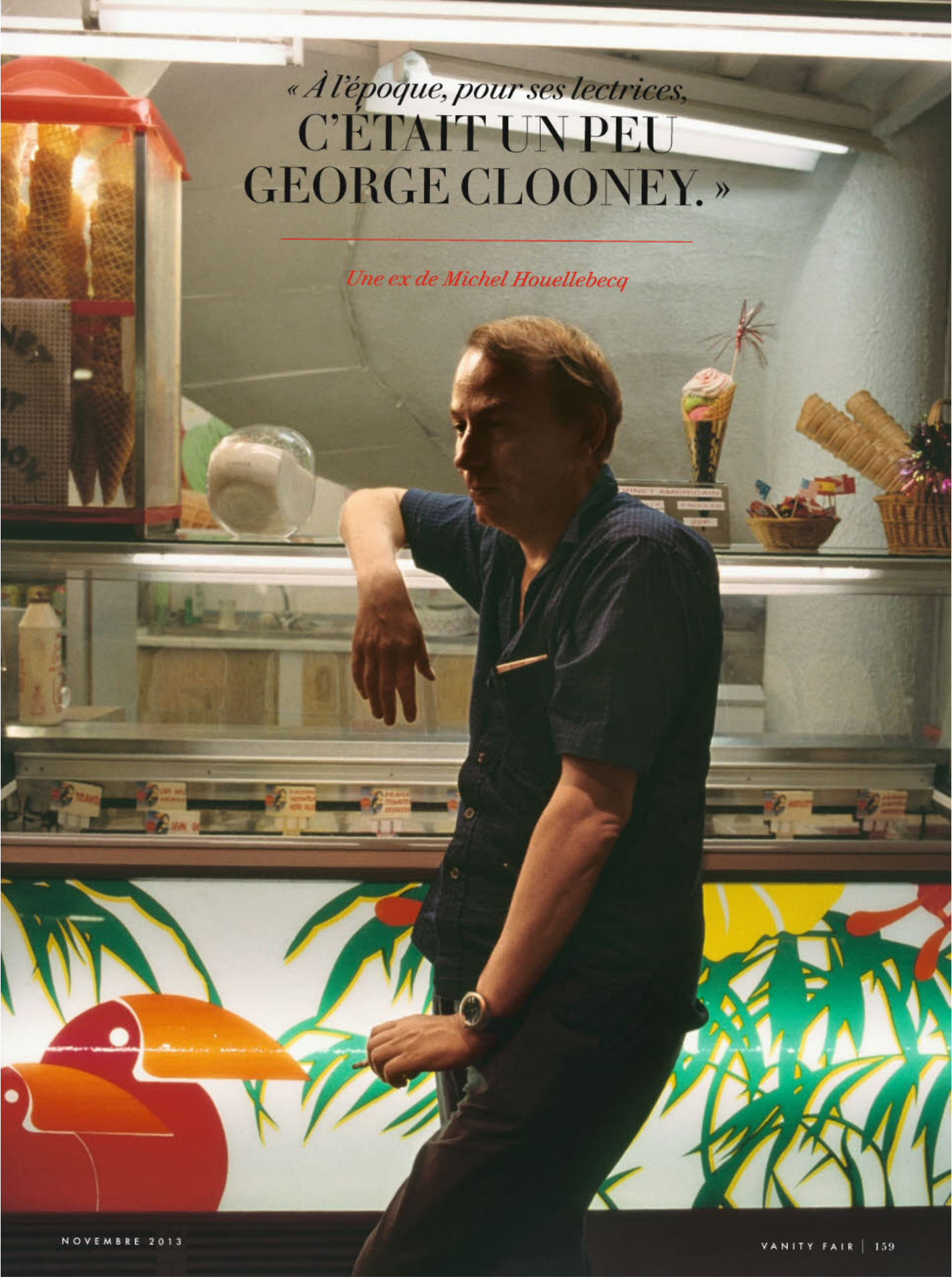
Teresa Cremisi confesse son impuissance au bout du fil. Elle est désolée. « Je le vois à peine, il est passé en coup de vent avec une chemise de bûcheron. » Au même moment, Michel Houellebecq se démultiplie sur les plateaux de télévision – sur France 5, il offre une blouse à fleurs à Alessandra Sublet ; dans « Le Petit Journal », il sourit aux vannes de Yann Barthès. Plus personne ne lui reparle de l'épisode qui, en 2001, lui permit d'accéder au rang de provocateur politique. Son nouveau roman, *Plateforme*, dont le tourisme sexuel constituait la toile de fond, venait de sortir. À *Lire*, Pierre Assouline n'était pas emballé mais la rédaction, elle, tenait à consacrer à Houellebecq la couverture de son numéro de rentrée. « Le lendemain, se souvient Assouline, le journaliste qui a fait l'interview m'appelle et me dit : "Tu sais, il m'a emmené dans un bar à Opéra, on est sortis complètement pétés à 2 heures du matin". » Au milieu de la transcription de leur conversation, une phrase retient son attention : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. » Assouline demande à écouter la bande, la citation est authentique. « C'est vrai qu'il était éméché, précise-t-il, mais il est tout le temps éméché, et dans le reste de l'entretien, il disait des choses très sensées. Nous avons laissé la phrase mais j'ai pris mes distances dans l'édito. » Évidemment, la parution fait scandale. Houellebecq est poursuivi en justice par plusieurs associations, mais il compte des soutiens de poids : Philippe Sollers bien sûr, l'écrivain espagnol Fernando Arrabal et même Salman Rushdie, qui signe un texte en sa faveur dans le *Guardian*. Blanchi en 2002 à l'issue d'un procès surmédiatisé, Houellebecq s'est quand même fait peur. « Quand il était bourré, il répétait qu'il voulait une fatwa, rigole aujourd'hui Bertrand Burgalat. Mais là, le cabinet du premier ministre a appelé chez Flammarion pour lui dire que deux ou trois sites musulmans proféraient des menaces. Et Michel a dû être insulté une fois dans la rue. »

Houellebecq part se réfugier en Irlande, dans sa maison de l'île de Bere, acquise peu de temps auparavant grâce à la fiscalité accueillante du pays pour les artistes. Mais même à 700 kilomètres de Paris, le romancier ne se sent pas en sécurité. Marie-Pierre l'a quitté et il reçoit des appels anonymes. Il téléphone à Michel Déon, lui aussi Irlandais d'adoption. « J'ai pris ma voiture puis le ferry pour aller jusque chez lui, raconte l'académicien, aujourd'hui âgé de 94 ans, appuyé sur sa canne dans les salons de l'hôtel de l'Université à Paris. Toutes les vitres étaient cassées. J'ai passé la nuit avec lui et, effectivement, il y a eu des appels où l'on n'entendait qu'une respiration au bout du fil. » Le lendemain matin, il décide de l'héberger. C'est ainsi que le 11 septembre 2001, Houellebecq se retrouve chez Michel Déon, devant la télévision. S'ensuit une grosse déprime. « Il ne faisait rien de ses journées et il dormait avec son chien, s'anime Déon. Au bout de deux semaines, j'ai dû lui dire de partir, sinon il serait encore chez moi aujourd'hui. »

En 2003, l'auteur des *Particules* devient insaisissable. Après avoir étudié de près l'univers échangiste, puis celui des voyages organisés, il choisit de s'intéresser aux sectes. Le gourou Claude Vorilhon, alias Raël, fondateur d'une congrégation bizarre qui attribue la création de la vie à une peuplade →

AMIS PUBLICS
(1) Houellebecq en 2010, lors de la remise du prix Goncourt. (2) Avec son ami Philippe Sollers pour le prix Novembre décerné aux *Particules élémentaires* en 1998. (3) Avec l'académicien Jean-Loup Dabadie au prix 30 millions d'amis en 2011. (4) En compagnie de Raphaël Sorin, qui fut son éditeur chez Flammarion puis chez Fayard, lors du Goncourt en 2010. À droite, l'écrivain au club naturiste du Cap d'Agde, en 2000.

JACQUES DEMARTHON / AFP ; STÉPHANE LEMOULTON / ABACAPRESS.COM ; PHILIPPE MATSAS / OPALE ; LISE SARFATI



« À l'époque, pour ses lectrices,

C'ÉTAIT UN PEU GEORGE CLOONEY. »

Une ex de Michel Houellebecq

↠ extraterrestre, l'a reçu lors d'une convention en Suisse puis d'un stage en Europe de l'Est. Il semble avoir gardé un souvenir agréable du séjour de l'écrivain parmi ses adeptes : « Il était très amical et fraternel, confie-t-il. Nous avons beaucoup ri. » Le fondateur du mouvement raélien assure aussi l'avoir initié à la pétanque. Si certains reprochent à Houellebecq son empathie avec les membres de la secte, dénommés « Elohimites » dans *La Possibilité d'une île*, l'auteur aurait éprouvé de la gêne à tourner leur culte en dérision. « Je culpabilise un peu parce que je suis allé chez Raël, j'ai fait copain-copain, mais quand il va lire mon livre, il va être cruellement déçu parce qu'il va bien voir que je me fous de leur gueule », confie-t-il à Vannier. Ce dernier n'a pas oublié l'accueil mitigé que les médias lui avaient alors réservé : « À la télé, je vois une journaliste qui lui lance : "Enfin quand même, vous avez été adepte de la secte de Raël." Mais qui sont ces gens ? Ils ne lisent pas les bouquins ? J'ai vu des intervieweurs carrément malhonnêtes avec lui, inutilement agressifs. De petites personnes qui osent parler comme ça à un écrivain, je trouvais ça insupportable. »

Houellebecq a sans doute découvert à ce moment-là que les médias peuvent à la fois le vénérer et le persécuter. Il a appris à en jouer. La campagne de promotion de son livre de poèmes en témoigne : après les interviews annoncées par Teresa Cremisi dans *Libération* et *Les Inrockuptibles*, *Le Point* et *Marianne* ont aussi eu droit à leurs entretiens exclusifs. Entre deux saillies philosophiques, l'écrivain explique qu'il est « stupide de séparer amour et baise », que l'homme « est toujours une bite frétillante, un être soumis » ou encore que « l'aptitude au sexe, c'est plus important que la beauté ». Ses ex vont être ravies. On m'a d'ailleurs donné le numéro de l'une d'entre elles. Je tente ma chance au téléphone : « Ah oui, Michel, répond une voix amusée. Je l'ai connu en 2001. J'avais 23 ans, j'étais presque vieille pour lui. J'en ai parlé avec beaucoup de femmes par la suite et même si c'est difficile à expliquer, il y a quelque chose de très érotique chez cet homme. Il parle très bien de sexe dans ses livres, ce qui est rare. On a envie de le prendre dans ses bras. À l'époque, pour ses lectrices, c'était un peu George Clooney. » Facile à draguer, en plus. Une simple lettre adressée chez Flammarion avait suffi. Je lui demande aussitôt un conseil pour approcher l'écrivain. « Désolée, il m'a rappelée parce qu'il avait eu un coup de cœur pour mon prénom. » De toute évidence, le mien n'était pas assez sexy pour lui.

TRANSFERT ET TRAHISON

Reprenons l'histoire. Le 27 avril 2004, alors qu'il réunit ses cadres pour un séminaire de direction au Centre des congrès de Deauville, Arnaud Lagardère annonce par surprise que l'auteur des *Particules* rejoint son groupe – il vient de signer chez Fayard – et, sous une salve de bravos, pousse l'intéressé sur la scène comme un président de club de foot officialisant le recrutement d'un nouvel avant-centre. La réponse de l'écrivain n'est pas plus élaborée que celle d'un footballeur : « Je suis content, j'aime bien les grands groupes. » Pour négocier son contrat, Houellebecq s'est adjoint les services d'un agent de cinéma, François-Marie Samuelson (qui gère les intérêts de Juliette Binoche, Michael Haneke et Alain Resnais). Le monde des lettres, choqué, évoque un chèque de bienvenue d'un million d'euros. Muet à l'époque, Claude Durand, alors PDG de Fayard (et aujourd'hui retiré) confirme le montant : outre lui-même, confie-t-il, « seuls Houellebecq et son agent étaient dans le secret ». Raphaël Sorin, son éditeur depuis *Les Particules*, est mis devant le fait accompli. Le contrat prévoit non seulement la publication de son prochain roman (ce sera *La Possibilité d'une île*) mais aussi son adaptation au cinéma. Flammarion annonce des recours judiciaires, un éditeur anonyme déplore dans *Lire* « l'arrivée de mœurs footballistiques » dans la littérature. « En réalité, nous avions fait des calculs très précis, explique Claude Durand. À partir de 250 000 exemplaires et une quarantaine de traductions, l'affaire devenait rentable. Or ces objectifs étaient très réalistes pour Houellebecq. D'ailleurs, je crois savoir que d'autres éditeurs, comme Gallimard, lui avaient proposé une somme encore plus importante. Cela n'avait rien d'extravagant. » Il renouera cependant avec Flammarion quelques années après. Un deuxième choc survient en septembre 2005, avec la parution d'une

INCONNU À CETTE ADRESSE
Michel Houellebecq avec son chien Clément, un Welsh Corgi disparu en 2011, à l'âge de 11 ans. À droite, vue de la cité des Olympiades du XIIIe arrondissement de Paris, dans laquelle réside l'écrivain depuis 2012.

PETER MARLOW / MAGNUM PHOTOS ; SYLVIE BESCOUT / AFP/EDIA / LEEMAGE ; APIC / GETTY IMAGES ; BETTMANN / CORBIS

biographie intitulée *Houellebecq non autorisé* (Maren Sell). Son auteur, le journaliste Denis Demonpion, décortique la vie de l'écrivain avec force détails et témoignages de proches. Si l'ouvrage n'est pas à charge, il développe une théorie selon laquelle le romancier se serait inventé une nouvelle vie en occultant des éléments de l'ancienne. À la lecture, Houellebecq se dit détruit. « Tous mes amis m'ont trahi ; presque tous », se désole-t-il sur son site internet. Il raye de la liste ceux qui ont osé parler au journaliste. Dominique Noguez, auteur deux ans plus tôt d'un livre élogieux (*Houellebecq, en fait !*) compte parmi les bannis. Même avec le recul, il semble toujours traumatisé. « Si je ne vous ai pas rappelé, c'est que je ne veux pas vous parler, chuchote-t-il au téléphone. Arrêtez de me poser des questions, sinon je vais être obligé de vous répondre et on n'en finira pas... »

CROQUETTES POUR CHIEN

Quelques mois plus tard, quand *La Possibilité d'une île* paraît aux Pays-Bas, Michel Houellebecq refuse de se déplacer pour en faire la promotion ; il demande aux journalistes de venir à lui dans les Vosges. « On a dû faire cinq interviews par jour, estime son traducteur néerlandais, Martin de Haan. Mais Michel pouvait avoir des absences. Un jour, il est arrivé une heure ou deux après le rendez-vous. Il était parti acheter des croquettes pour son chien. » Éric Altmayer, qui a produit le film tiré du roman, dresse un bilan mitigé de cette période. Il m'accueille dans les bureaux parisiens de sa société, Mandarin, au milieu des planches de surf, souvenirs de son plus grand succès, *Brice de Nice*. « Michel venait ici, il se mettait dans son coin, faisait des réflexions parfois incongrues, fumait ses clopes. J'étais très impressionné par sa détermination. Une fois, j'ai dû lui dire qu'il nous manquait un million d'euros pour boucler le film. Il m'a répondu : "Ok, on fait 50/50." Et il a mis 500 000 euros de sa poche. » L'écrivain ne demande rien en échange, sinon que la production respecte à la lettre ses partis pris artistiques. Le problème est qu'ils sont parfois déroutants. « Sur un dialogue important, raconte Altmayer, il ne filme que le champ d'un acteur et pas celui du personnage principal. Benoît Magimel, qui jouait le premier rôle, va le voir et lui dit : "Ce serait quand même bien de faire le contrechamp." Houellebecq répond : "Non, non, ce qu'il raconte n'est pas intéressant." Il a pris les remarques comme des agressions, et à l'arrivée c'est un objet artistique complètement raté. »

La sortie du film, en septembre 2008, vire au cauchemar. Très vite, Houellebecq va disparaître à nouveau. Le producteur raconte : « Michel a compris que nous allions dans le mur, alors il est retourné se planquer en Irlande. Tout simplement. Il ne m'a même pas passé un coup de fil.

– Vous n'avez pas pu le ramener ?

– J'ai essayé, j'ai appelé son agent, Samuelson. Il m'a répondu : "Oh bah, pfff..." »

À sa décharge, Houellebecq vient de vivre (Suite à la page 186 →)

INTO THE WILD

LE CERCLE DES AUTEURS (PROVISOIREMENT) DISPARUS

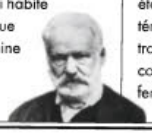
Se couper du monde est un grand classique chez les écrivains. La preuve en cinq exemples célèbres.

ARTHUR RIMBAUD
L'aventurier

À 16 ans, le poète débarque en fanfare dans le Paris littéraire. Mais sa relation tumultueuse avec Verlaine et son mépris grandissant pour les gens de lettres le persuadent de quitter la France et d'abandonner sa carrière. Il rejoint l'Afrique où il devient trafiquant d'armes. Atteint de gangrène, il rentre à Marseille où il meurt en 1891 à l'âge de 37 ans.

VICTOR HUGO
Le dissident

Opposé à Louis-Napoléon Bonaparte qui rétablit l'Empire après le coup d'État du 2 décembre 1851, l'auteur des *Contemplations* est obligé de fuir la France. Il s'exile à Jersey puis à Guernesey où il reste quinze ans, avec femme, enfants et Juliette Drouet, sa maîtresse qui habite dans la même rue que lui. Il y termine notamment les *Misérables*.



ARTHUR CRAVAN
Le fantasque

Poète pré-Dada, boxeur et farceur, il est connu pour avoir organisé son (faux) suicide en public à Paris et défié sur le ring le champion du monde Jack Johnson (qui le mit K.O). Puis on perd sa trace. Il aurait disparu au large du Mexique en 1918. Son corps n'a jamais été retrouvé mais des témoins l'auraient vu en train d'exercer ses crochets contre une orque femelle...

THOMAS PYNCHON
L'invisible

Personne ne sait à quoi ressemble le pape du postmodernisme américain : il a toujours soigneusement évité les médias. Il est parfois représenté dans les *Simpson* un sac en carton sur la tête. Des rumeurs ont sous-entendu que Salinger et lui seraient en fait la même personne. Ce à quoi l'auteur de *V.* répondit : « Pas mal ; essayez encore. »

J.D. SALINGER
Le désenchanté

Après avoir servi dans l'armée américaine de 1942 à 1945, il publie en 1951 son chef-d'œuvre *L'attrape-cœurs*. Dégoûté par l'immense succès du livre, il décide de tout plaquer, quitte New York et s'isole dans le New Hampshire. Il ne publiera plus rien à partir de ce jour et refusera tout contact avec les médias jusqu'à sa mort en 2010.

NEW YORK *est une fête!*

Si le terme français de « mondanités » a quelque chose de désuet, « socializing », son correspondant américain, est d'une actualité folle. À Manhattan, l'art de la fête se pratique avec enthousiasme et professionnalisme: dîners de bienfaisance, bals, *parties*, tout est prétexte à concours d'élégance et d'extravagance. MARIO TESTINO a capturé la jet-set internationale en pleine effervescence.

STYLISME **JESSICA DIEHL**

Daphne Guinness PORTE UNE CAPE ET UNE ROBE **ALEXANDER MCQUEEN**; GANT ET BOUCLE D'OREILLE **ERICKSON BEAMON**; COURONNE NEW YORK VINTAGE. CRACHEUSE DE FEU : BODY **VERSACE** ET BOUCLES D'OREILLES **LYNN BAN**. LES MAÎTRES D'HÔTEL SONT EN **RALPH LAUREN PURPLE LABEL, ANGELS, BUDD SHIRTMAKERS, GIEVES & HAWKES MILITARY BESPOKE ET EARLY HALLOWEEN**. CANICHE: BROCHE **ERICKSON BEAMON**.

Carlos Souza (AVEC L'IPHONE) : SMOKING **VALENTINO** ET CHEMISE **CHARVET**. *Eugénie Niarchos* : ROBE EN DENTELLE **VALENTINO** ; TIARE ET BOUCLES D'OREILLES **FRED LEIGHTON**. À SON CÔTÉ, L'ARTISTE *Iké Udé* EN COSTUME **YVES SAINT LAURENT**, CRAVATE **PAUL SMITH** ET BOUTONNIÈRE **IKÉ UDÉ**. *Chloë Sevigny* (PREMIER PLAN, À DROITE) : ROBE **CHRISTOPHER KANE**, BOUCLES D'OREILLES **HOUSE OF LAVANDE** ET ESCARPINS **SAINT LAURENT** PAR HEDI SLIMANE. *Poppy Delevingne* SORT DU GÂTEAU EN ROBE **CALVIN KLEIN** ET BIJOUX **TIFFANY & CO.**

MARIO TESTINO

Alicia Keys PORTE UNE ROBE **GUCCI** ; MASQUE **EDDIE BORGO** ; BOUCLES D'OREILLES **CAMILLA WEINSTOCK** ; BRACELETS **VAN CLEEF & ARPELS** ET **S.J. PHILLIPS** ; BAGUE **REPOSSI**.

MARIO TESTINO

Lady Amanda Harlech EST EN CHANEL ; CHAPEAU PHILIP TREACY. *Hamish Bowles* EST EN TOM FORD. *Isaac Ferry*, DEBOUT À GAUCHE : VESTE ET PANTALON LOUIS VUITTON. *Otis Ferry*, À DROITE : COSTUME ANDERSON & SHEPPARD ; CHEMISE ET NŒUD PAP TOM FORD.

Princesse Mafalda de Hesse PORTE UNE ROBE **GIORGIO ARMANI** ; BOUCLES D'OREILLES ET BRACELET **CARTIER**. *Georgina Chapman* EST EN **MARCHESA** ; BOUCLES D'OREILLES ET BAGUE **CARTIER**. *Carlyne Cerf de Dudzeele*: VESTE **SAINT LAURENT** PAR HEDI SLIMANE, PULL **JOHN SMEDLEY** ET PANTALON **GAP** ; BOUCLES D'OREILLES ET BAGUES **DIOR** ; BRACELETS **DIOR**, **JACOB & CO** ET **POMELLATO** ; MONTRE **ROLEX**. *Fran Lebowitz* EST EN **ANDERSON & SHEPPARD**.

MARIO TESTINO

Carolina Herrera EN CAROLINA HERRERA ; BIJOUX VERDURA. SA FILLE, *Carolina Herrera de Baez* EST AUSSI EN CAROLINA HERRERA ; BOUCLES D'OREILLES FRED LEIGHTON ; BRACELET TIFFANY & CO. *Le prestidigitateur* EST EN DSQUARED2.

MARIO TESTINO

Manolo Blahnik PORTE UN COSTUME ANDERSON & SHEPPARD ; CHEMISE ASCOT CHANG ; SOULIERS MANOLO BLAHNIK. *Marisa Berenson* : ROBE ET ESCARPINS TOM FORD ; TURBAN JENNIFER BEHR ; BRACELET CARTIER.

Iman PORTE UN MANTEAU VINTAGE **GIANFRANCO FERRÉ** ET UN SMOKING **GIORGIO ARMANI** ; TURBAN **EUGENIA KIM** ; BOUCLES D'OREILLES **LYNN BAN**, SOULIERS **RENÉ CAOVILLA**. *David Genat* EST EN **BRIONI**.

MARIO TESTINO

Stella Tennant: MANTEAU **FENDI** ET ROBE **SAINT LAURENT** PAR HEDI SLIMANE ; BOUCLES D'OREILLES **ELIZABETH COLE** ; BAGUE **JENNIFER FISHER**. *Mario Testino* EST HABILLÉ PAR **BURBERRY LONDON**. *Sienna Miller* PORTE UNE ROBE **BURBERRY PRORSUM** ; BOUCLES D'OREILLES **MUNNU GEM PALACE** ; BRACELET **VERDURA**.

COUP DE CHAPEAU

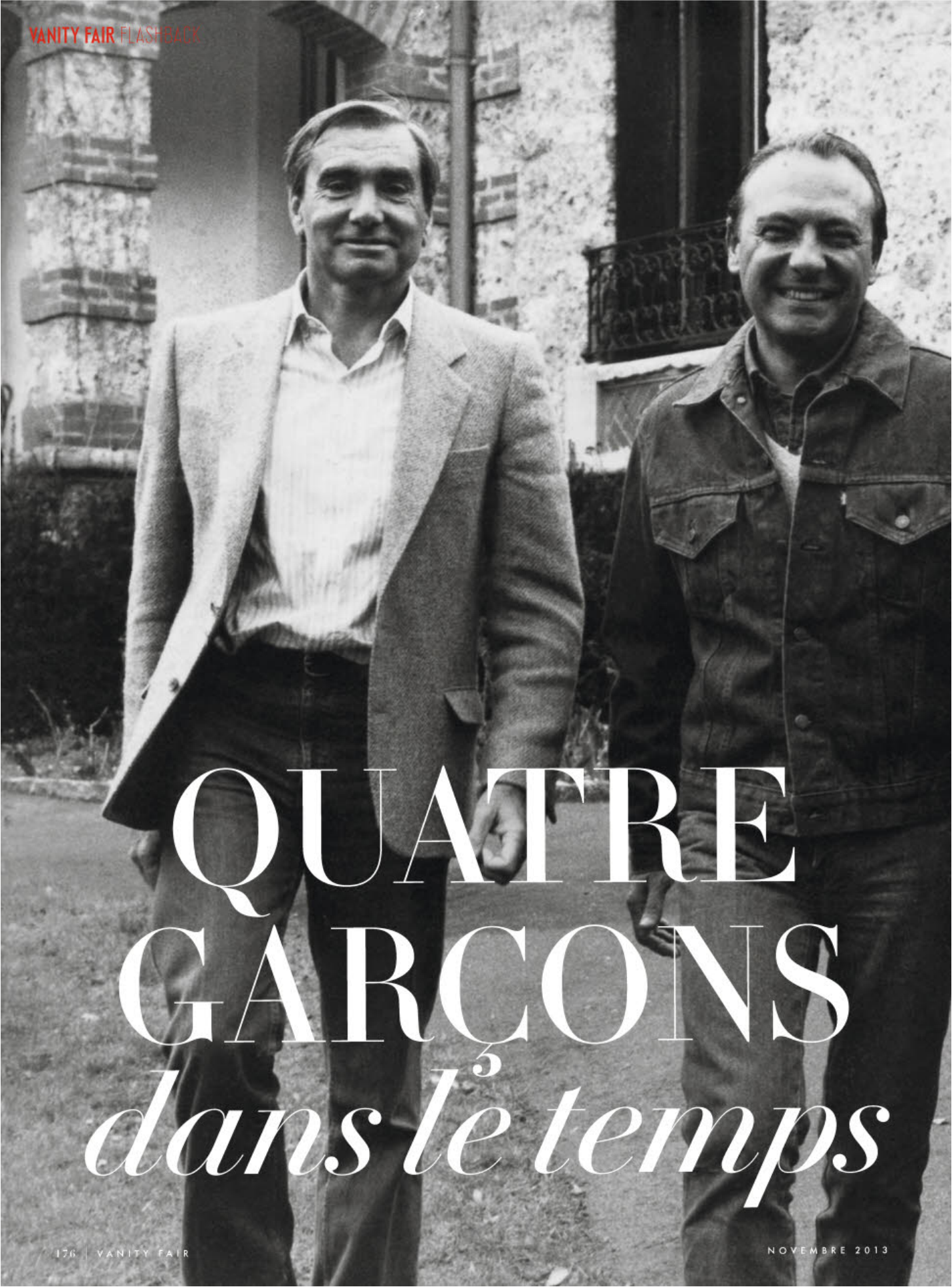
CLÉMENCE POÉSY

La discrète facétieuse

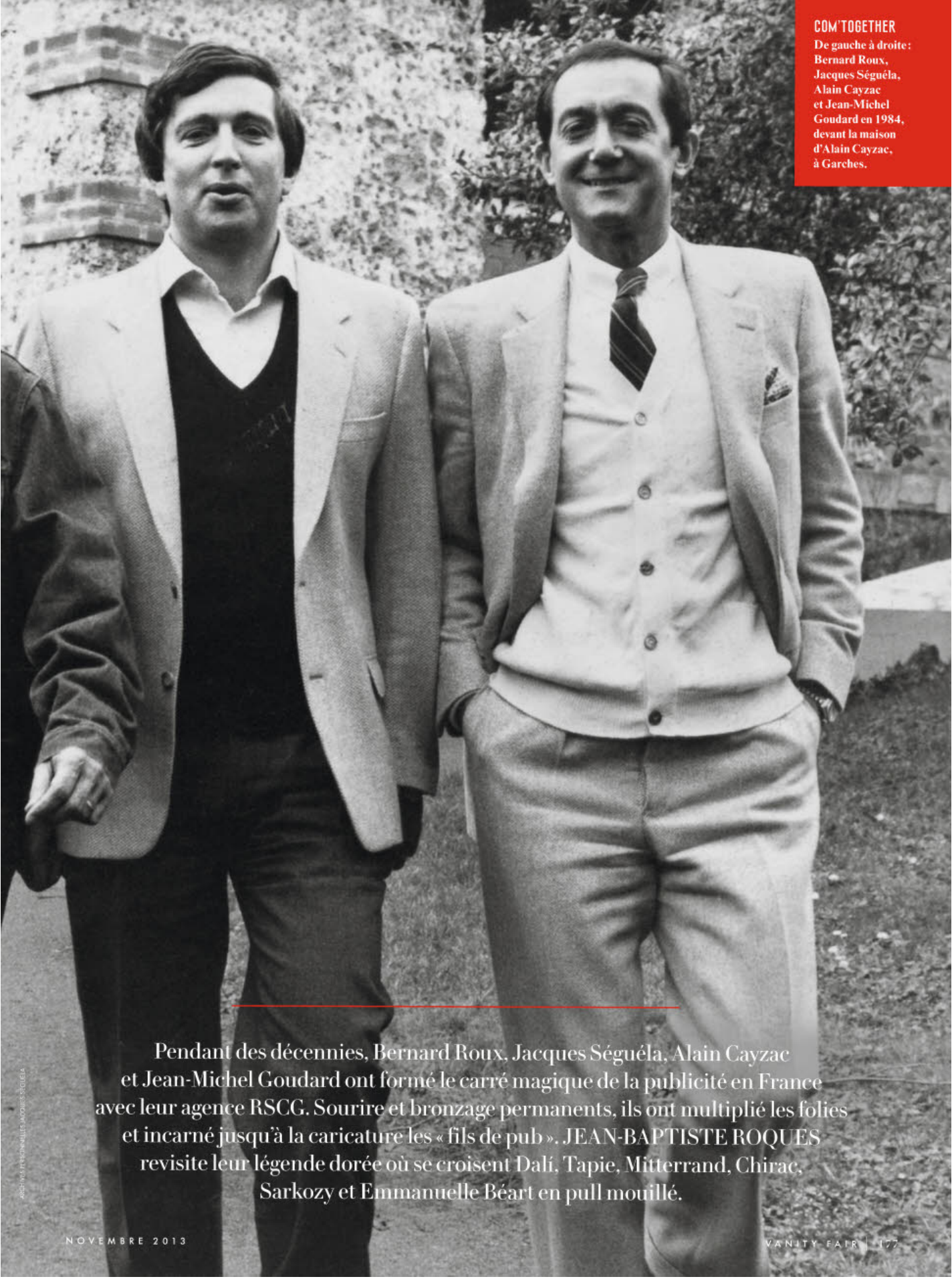
Clémence Poésy est l'incarnation même d'une coquetterie très française et presque indéfinissable : la fausse discrète. On peut la croiser, élégante et concentrée, sur une scène de théâtre à New York comme au premier rang d'un défilé, dans un épisode de « Gossip Girl » comme dans un film d'auteur. De ce côté de l'Atlantique ou de l'autre ; de ce côté de la Manche ou de l'autre. Ce mois-ci, elle se tient précisément à la frontière en enquêtrice asociale dans la série policière atmosphérique « Tunnel », tâchant d'élucider un meurtre commis pile au milieu du tunnel sous la Manche. Au même moment, elle sera sur les planches à Paris, seule en scène sous la direction de son père, Étienne Guichard. À 31 ans, Clémence Poésy occupe l'espace, sans bruit mais avec assurance. Depuis sa mise en orbite grâce à la saga « Harry Potter », elle est devenue l'une des actrices françaises les plus internationales, presque plus connue à l'étranger qu'ici. Mais derrière son sillage évanescent et son goût consciencieux du travail bien fait, M^lle^ Poésy cache un vilain défaut : véritable boute-en-train, elle peut, de son propre aveu, devenir un vrai problème sur un tournage en retardant les prises avec ses facéties. On devrait toutefois la retrouver, plus sérieuse, dans le prochain film de Laetitia Masson, aux côtés de Marina Hands et Élodie Bouchez. — CLÉLIA COHEN

« Tunnel », sur Canal +, à partir du 11 novembre.
Je danse toujours de Timothée de Fombelle au théâtre La Pépinière.

PATRICK SWIRC/REX/SIPA ; ACCESSOIRES : STYLISTE



QUATRE GARÇONS *dans le temps*



COM'TOGETHER
De gauche à droite : Bernard Roux, Jacques Séguéla, Alain Cayzac et Jean-Michel Goudard en 1984, devant la maison d'Alain Cayzac, à Garches.

Pendant des décennies, Bernard Roux, Jacques Séguéla, Alain Cayzac et Jean-Michel Goudard ont formé le carré magique de la publicité en France avec leur agence RSCG. Sourire et bronzage permanents, ils ont multiplié les folies et incarné jusqu'à la caricature les « fils de pub ». JEAN-BAPTISTE ROQUES revisite leur légende dorée où se croisent Dalí, Tapie, Mitterrand, Chirac, Sarkozy et Emmanuelle Béart en pull mouillé.

ARCHIVES PERSONNELLES JACQUES SÉGUÉLA

Dans les années 1960, Ned Doyle, Maxwell Dane et William Bernbach régnaient sur la publicité américaine. À la tête de l'agence DDB, les trois hommes portaient des costumes Brooks Brothers, avalaient un bourbon au début de chaque réunion et dynamitaient les codes de la communication avec leur humour new-yorkais. Pour promouvoir les pains de seigle de la marque Levy, ils avaient osé ce slogan : « You don't have to be Jewish to love Levy's » (« Pas besoin d'être juif pour aimer les pains Levy »). Tous les directeurs artistiques et les photographes du pays rêvaient de travailler pour eux. Un demi-siècle plus tard, la série télévisée « Mad Men », inspirée de cette épopée, leur a apporté une nouvelle gloire.

Jean-Michel Goudard vient d'en regarder plusieurs épisodes. Ses filles, qui sont anglaises, lui ont offert le coffret DVD de la première saison. Alors ? « Quelle mièvrerie ce truc, franchement », répond-il au téléphone, non sans mentionner sa position : allongé au bord de la piscine de sa villa de Mollégès, dans les Alpilles. Avec ses amis Bernard Roux, Jacques Séguéla et Alain Cayzac, Goudard a autrefois fondé la plus fameuse des agences françaises, RSCG. « Notre histoire, prévient-il, c'était autre chose que cette bluette télévisée. De grâce, ne racontez pas notre vie comme cela ! »

LES SPOTS DE RSCG *sur l'iPad*

Quand on les a rencontrés pendant l'été 2013, ses trois anciens associés ont tenu à peu près le même langage. Un an plus tôt, leur entreprise avait été rebaptisée Havas Worldwide par la maison mère, Havas, le cinquième groupe de communication dans le monde. Quoi de plus logique ? Des initiales formant le sigle originel, seul le S de Séguéla est encore présent dans la société. Les quatre fondateurs ne sont pas fâchés, leurs femmes continuent à se fréquenter, mais une page a été tournée. Ils ont cependant accepté de confier leurs souvenirs. Une « valse à mille temps », selon la formule de l'un d'eux, où se sont croisés Salvador Dalí, Bernard Tapie, Emmanuelle Béart, Peter Fonda et la plupart des candidats à l'élection présidentielle depuis 1981. En France, la publicité moderne doit beaucoup à ce quatuor – sinon presque tout. Dans un pays qui tenait le mot consommation pour une injure, ils ont décomplexé leur profession en multipliant les folies. Rien ne semblait à la mesure de leurs égos. Ils pouvaient produire des films dignes du cinéma pour un réseau d'intérim (Manpower), relancer une

TRENTE ANS APRÈS
De gauche à droite : Bernard Roux, Jacques Séguéla, Alain Cayzac et Jean-Michel Goudard, en juillet 2013.

PHOTOGRAPHIE **JÉRÔME SESSINI**

marque de lessive (Woolite) et conseiller en même temps un ancien ministre de l'intérieur de la IVe République (François Mitterrand). Tout cela en entretenant un hâle parfait quelle que soit la saison.

SÉGUÉLA, MANNEQUIN AU JAPON

Dans son jardin ombragé de Neuilly-sur-Seine, Bernard Roux jubile : « Avant même de devenir publicitaire, j'ai toujours cherché un métier qui me permette de bronzer sur une plage chaque week-end. » À près de 80 ans, l'homme a de faux airs de Cary Grant période *Charade*. Fils d'une bonne famille lyonnaise, il s'est engagé dans la marine en 1954, a servi comme navigateur aérien à bord d'un P2V Neptune, et participé aux missions de surveillance de la frontière algérienne, où transitaient les convois d'armes du FLN. « Je dépensais mes primes de risque dans les meilleures tables d'Oran », raconte-t-il, un rien nostalgique. Après l'armée, il enchaîne en métropole les professions aux noms évocateurs des Trente Glorieuses : dessinateur au sein d'un bureau d'études, attaché de direction dans la mécanographie, président d'un groupement de fabricants de rideaux. Un temps, il s'improvise même vendeur de vins en porte-à-porte : sur ses cartes de visite, il se nomme Rémi de Foulanges, en gage de la noblesse supposée de ses flacons.

« JE SUIS VANITEUX, MÉGALOMANE, ET MAUVAIS ÉPOUX. »

Jacques Séguéla
(lors de l'émission « Apostrophes » dans les années 1970)

Au même moment, à la fin des années 1950, Jacques Séguéla commence lui aussi sa carrière sans feuille de route bien précise. Rejeton de la bourgeoisie perpignanaise, il vient de finir ses études de pharmacie. Mais il n'a aucune envie d'attendre le client derrière un comptoir. Prétextant des recherches sur le marché international des plantes médicinales, il convainc son père de lui acheter une 2 CV pour partir en voyage avec un copain. Les deux garçons veulent faire le tour du monde. Au Japon, ils se retrouvent à court d'argent. Pour se refaire, ils proposent à un grand magasin de jouer les mannequins vivants. « Mon goût des projecteurs me vient peut-être de cette expérience de quelques jours dans une vitrine », s'amuse aujourd'hui Séguéla. À l'issue de leur périple, Citroën leur commande le récit de cette Croisière jaune à la mode beatnik. Le livre s'appelle *La Terre en rond* (Flammarion, 1960) ; il se vend à 150 000 exemplaires dans une dizaine de pays. Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, les monstres sacrés de l'ORTF, reçoivent les auteurs dans l'émission « Lecture pour tous ». Dans la foulée, Séguéla est embauché à *Paris Match* comme reporter, puis par *France Soir*, le plus grand journal français de l'époque, avec son million de lecteurs et ses sept éditions quotidiennes.

Nous sommes alors au milieu des sixties ; les minets du Drugstore lisent *Lui* et écoutent Bob Dylan. La vie sourit à Bernard Roux et Jacques Séguéla. Même s'ils ne se connaissent pas encore, les deux hommes partagent la même intuition. La publicité est le seul métier qui permet de faire fortune sans mise de base ni grand →

CULTURE PUB

(1) Campagne pour le réseau d'intérim Manpower en 1983. (2) et (3) Visuels de la publicité pour le Club Med en 1989. (4) Slogan osé pour les camions DAF Trucks. (5) Campagne signée par Jean-Paul Goude pour Citroën, avec Grace Jones, en 1985. (6) Affiche de campagne de François Mitterrand pour l'élection de 1988 (avec la propre fille de Séguéla). (7) Celle de 1981.

→ diplôme. Havas et Publicis dominent le secteur. Le premier groupe est une émanation de l'État et s'en trouve assuré, sans efforts, des plus beaux contrats de la place. Le second se confond avec son créateur de génie : Marcel Bleustein-Blanchet, un ancien résistant devenu notable de l'ère gaullienne, Légion d'honneur à la boutonnière et marque du peigne gravée dans les cheveux. « Il y avait de la place pour la jeune génération », résume Bernard Roux.

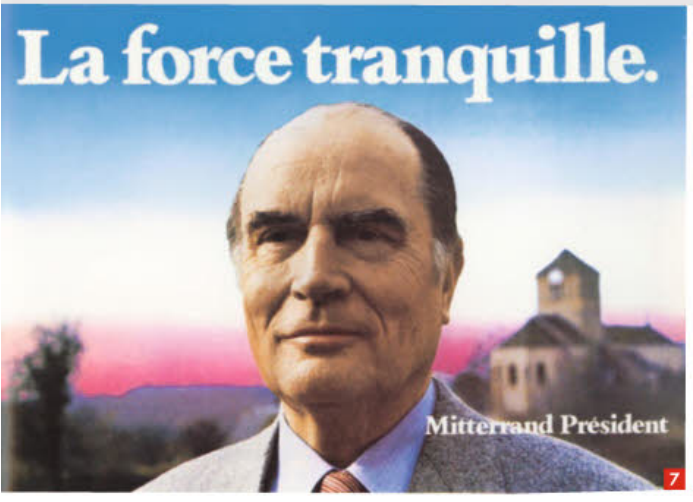
Les deux hommes se rencontrent dans une petite agence, Axe Publicité. Ils forment très vite un tandem redoutable. Roux occupe le poste de directeur de clientèle ; Séguéla chapeaute la création. C'est l'époque où les publicitaires, à l'affût du dernier gadget, importent des États-Unis les premières machines à écrire à boule, des IBM Selectric. Séguéla porte des bottines Carnaby Street de chez Carvil et des sous-pulls à col roulé en acrylique. En 1969, après une série de campagnes réussies, il a le sentiment d'être devenu indispensable à l'entreprise : avec Roux, il sollicite un rendez-vous auprès des patrons pour leur réclamer 20 % du capital. Pas moins. « Pour qui vous prenez-vous ? » s'entendent-ils répondre. Piqués au vif, ils démissionnent sur-le-champ et créent l'agence Roux-Séguéla. En guise de bureaux, ils squattent des locaux annexes de leur ancien employeur dont ils ont gardé les clés. Le locataire attitré a pour habitude de commencer ses journées de travail à midi. « Chaque matin, nous dévissions sa plaque pour la remplacer par la nôtre, se souviennent-ils. Nous nous arrangions pour fixer nos rendez-vous avant le déjeuner. » L'après-midi, ils posent leurs affaires dans un bar à hôtesses de la porte Maillot, où ils sont les seuls consommateurs jusqu'à la tombée de la nuit.

Le premier client de leur agence est le sénateur héraultais Gaston Pams, un ami de la famille Séguéla. Il leur confie le lancement d'une nouvelle station balnéaire près de Perpignan, Port-Barcarès. Les deux garçons proposent une idée aussi simple qu'efficace : organiser un concert de Johnny Hallyday sur la plage. Le soir venu, l'idole des jeunes chante devant près de 30 000 personnes. Il n'en faut pas plus à Roux et Séguéla pour se décréter « spécialistes de la communication immobilière ». Les commandes affluent. L'agence s'installe au 4 rue Berryer, à deux pas du boulevard Haussmann. Pour les brochures de vente de la tour Totem, un immeuble résidentiel du front de Seine, ils veulent l'image de Salvador Dalí. Le peintre catalan donne rendez-vous à Séguéla au Palm Court, le salon de thé de l'hôtel Plaza de New York. « C'était dingue, se souvient le publicitaire. Avant de signer le contrat, Dalí a émis une dernière condition : je devais accepter que son assistante japonaise me caresse l'entrejambe. » Comment refuser ?

Avec cette collaboration surréaliste, Roux et Séguéla réussissent un joli coup. Mais ils ne sont pas encore connus du Tout-Paris. Pour y parvenir, ils transforment leurs locaux en lieu de happening permanent. Les amis des amis sont bienvenus à toute heure, juste pour la visite. Les patrons dressent une tente au milieu des bureaux. Le port de la mini-jupe est vivement recommandé. Séguéla troque le complet contre des jeans à pattes d'éléphant ; il porte un collier ethnique à perles de bois, comme s'il rentrait du Club Med de Cap Skirring. Chez lui, il fait aménager le salon avec des meubles en plastique de Marc Held. Une douche circulaire transparente trône au milieu du salon ; un espace repas est creusé dans le sol, en sorte que les convives dînent à même la moquette. On sert des menus monochromes sur des plateaux Air France. « Ma femme cuisinait du saumon fumé au melon et à la mimolette, se souvient-il. C'était infect, mais tout le monde en parlait. » Pendant les vacances, Roux envoie des cartes postales au gotha des affaires : « On vit comme des nababs et pour continuer à payer tout ça, il faudrait qu'on vous

MAISON DE LA PUB ; DR

6



7

rencontre », leur écrit-il. Pas tout à fait le style compassé du PDG d'Havas, Jacques Douce, qui consacrait quinze jours du mois de décembre à la seule rédaction de ses vœux. Derrière leur apparente décontraction, Roux et Séguéla savent toutefois rester sérieux. Sur le papier, ils dressent le profil idéal de leurs futurs associés : 35 ans, sportifs, diplômés d'HEC, travaillant de préférence chez Procter & Gamble, le leader mondial des produits d'hygiène. Quatre hommes répondent à ces critères. Jean-Paul Boulet, *alias* « ventre plat », qui créera plus tard l'agence BDDP ; Bernard Brochand, futur dirigeant de DDB, actuel député et maire (UMP) de Cannes ; Alain Cayzac et Jean-Michel Goudard. Les deux derniers rejoignent l'agence en 1972 et 1978. « En somme, se réjouit Bernard Roux, nous avons récupéré la moitié du carré magique. »

PÊCHE AU GROS À LA BARBADE

Alain Cayzac est aujourd'hui *senior advisor* chez Goetz, un cabinet de fusions acquisitions allemand. Il reçoit dans ses bureaux parisiens de l'avenue Marceau, tout près du pont de l'Alma. Derrière lui, le mur est décoré de *tombstones*, ces petits trophées en plexiglas qui mentionnent les rachats d'entreprise – comme Sportfive par Lagardère pour 800 millions d'euros en 2006 – orchestrés par son entremise. Est-ce le costume gris tourterelle porté sur un col ouvert ? Seule certitude, tout rappelle chez lui le publicitaire au pays des banquiers. Il se souvient de ses premiers pas rue Berryer :

« On m'avait confié l'opérationnel. Roux supervisait les finances et Séguéla, la stratégie.

– Comment vous mettiez-vous d'accord ?

– On ne peut pas se fâcher longtemps avec Jacques. Il n'humilie jamais personne et se montre optimiste en toutes circonstances.

– Vraiment, vous ne contestiez jamais ses décisions ?

– Nous nous sommes accrochés violemment une fois. C'était au sujet de Carrefour. Mais dès le lendemain tout était oublié. »

L'histoire est la suivante : lorsque Séguéla leur parle de son projet pour Carrefour en 1976, ceux-ci pensent qu'il est devenu fou. La chaîne d'hypermarchés veut lancer par voie d'affichage les Produits libres, un label maison – que l'on n'appelle pas encore « marque de distributeur » – destiné à concurrencer les grandes marques. Si l'agence RSCG participe à un tel projet, elle risque de se mettre à dos l'ensemble des industriels. Après un débat sans fin et une nuit de réflexion, les associés acceptent de se ranger aux arguments de Séguéla. Qu'importe si Nestlé résilie aussitôt ses contrats. « Cette campagne nous a donné une image d'affranchis du système, juge aujourd'hui Cayzac. Après cela, tous les entrepreneurs hors-norme ont voulu bosser avec nous. » C'est le cas d'Alain Afflelou et de Bernard Tapie, toujours prêts à accepter les campagnes égocentriques de l'agence : « Il est fou Afflelou » et « Tapie, il marche à la Wonder ».

La même année, Bernard Roux convainc ses camarades de changer de dimension. Le prestigieux groupe Delpire est en liquidation judiciaire. L'agence ne laisse pas passer l'occasion : elle rachète son concurrent à la barre du tribunal du commerce. Et récupère une équipe de 400 collaborateurs, dont la photographe et mannequin Sarah Moon, un somptueux siège social au 76 rue Bonaparte, à Saint-Germain-des-Près, et surtout un portefeuille de clients au sein duquel figure Citroën. Premiers pas dans la cour des grands. Et premiers ennuis avec les pontes d'Havas. Ceux-ci lancent une violente campagne contre la petite agence qui monte. Certains gros clients, comme Fisher-Price, reçoivent une curieuse lettre anonyme annonçant le dépôt de bilan de Séguéla, suivie le lendemain par un courrier de prospection à l'en-tête d'Havas. Or les deux missives présentent la même faute d'orthographe dans l'adresse. Le crime est signé.

Les quatre hommes ne peuvent laisser passer l'affront. Pour riposter, ils envoient Séguéla sur son front préféré : les médias. En 1978, le « fils de pub » publie un deuxième livre au titre provocateur : *Ne dites pas à ma mère que je suis dans la publicité, elle me croit pianiste dans un bordel* (Flammarion). « Dans une autre boîte, on aurait détesté ce mec qui roulait en Rolls et partait pêcher le gros à La Barbade avec ses copains, rapporte une ancienne salariée. Mais que voulez-vous ? C'est grâce à son audace que l'agence tournait. » Le gommeux est invité par Bernard Pivot sur le plateau de l'émission « Apostrophes ». Devant 10 millions de téléspectateurs, il plaisante, cabotine, revendique ses turpitudes. « Je suis vaniteux, mégalomane et mauvais époux », fanfaronne-t-il. Le présentateur affecte la réprobation : « Quelle impudeur ! Vous dites que vous avez retrouvé votre première femme dans le lit d'un journaliste et que la seconde est partie avec un de vos clients ? » La réplique fuse : « C'est normal. Je suis trop souvent au bureau. La pub est mon dieu et je suis son prêtre. » Même ses concurrents les plus critiques →

→ saluent la prestation. « J'ai toujours trouvé les campagnes de RSCG un peu faciles, indique Violaine Sanson, ancienne présidente pour la France de feue l'agence Bates. N'empêche qu'ils ont fait un bien fou à notre métier. Il fallait du panache pour parler vrai à une heure de grande écoute. »

Au cœur de la Défense, la tour Havas voisine avec l'immeuble Bolloré et domine la Seine. Dans son bureau situé au dernier étage, Séguéla parle des années 1970 comme si c'était hier. C'est un survivant. Il est toujours vice-président du groupe qu'il a fondé. On devine cependant qu'il s'ennuie ferme dans ce bâtiment peuplé de stagiaires aux métiers imprononçables comme *traffic optimisers* ou *web influencers*. Certains le disent ringard ? À bientôt 80 ans, il ignore les railleries sur sa Rolex et continue d'écrire ses courriers au Mont-Blanc. À l'ère de la présidence Hollande, seule l'évocation de François Mitterrand rallume son regard. « Il fut la chance de ma vie, raconte-t-il. Avant de le connaître, j'étais catholique. Après, j'ai commencé à croire aux forces de l'esprit. » Les deux hommes avaient un lien quasi familial. Georges Vinson, le beau-père de Jacques Séguéla, était l'un des meilleurs amis du président. Par son entremise, le jeune publicitaire fut reçu dans l'intimité des Mitterrand, la maison de la rue de Bièvre, dès les années 1970. « On se croyait chez un notaire de province, se souvient-il. Je lui ai dit en substance : "Que vous le vouliez ou non, vous devez intégrer les méthodes publicitaires." » Pour les municipales de 1977, il fait ainsi confectionner une affiche de Mitterrand sur laquelle le premier secrétaire apparaît seul, en tenue de week-end, parka marron et écharpe rouge. Le slogan : « Le socialisme, une idée qui fait son chemin ». En découvrant l'image, les camarades de la rue de Solférino manquent de s'étrangler. Ils crient au culte de la personnalité. Séguéla est dénoncé comme un pubard sans conviction politique. « Ce procès m'amuse encore, sourit-il aujourd'hui. À l'exception des extrêmes, pour lesquels j'ai toujours refusé de travailler, je me moque pas mal des idées de ceux que je conseille. » Il en tire même une certaine fierté – et un argument commercial. Dès 1978, il avait organisé une conférence de presse pour dévoiler la liste des personnalités socialistes, gaullistes et giscardiennes qui faisaient appel à ses services. « D'ailleurs, aucun journaliste n'avait paru outré par cet œcuménisme », rappelle-t-il.

UN CANON À NEIGE SUR LA PLAGE

La relation de RSCG avec le futur président prend un tour décisif en 1981. Au début de la campagne, Mitterrand élude les critiques de son parti et accepte de remettre son image entre les mains de l'agence. L'opération de relooking est résumée par Séguéla dans *Hollywood lave plus blanc* (Flammarion, 1982) : « On le dit vieux, il sera sage. On le dit intellectuel, il sera réaliste. On le dit perdant, il sera tenace. On le dit tacticien, il sera vrai. » Le candidat se voit imposer des costumes rive gauche (Marcel Lassance) et un passage chez le dentiste. « Il n'osait pas sourire, alors on lui a fait retirer deux prémolaires », raconte Séguéla. Pour l'affiche électorale, rendez-vous est donné au petit matin, dans la campagne nivernaise. Le photographe demande au candidat de fermer longuement les yeux avant de regarder l'objectif, histoire d'éviter son fameux clignement de paupières. « La force tranquille » est née.

« Les premiers mois après l'élection de Mitterrand, on perdait un client par semaine, se souvient Jean-Michel Goudard. Le monde des affaires nous en voulait d'avoir pactisé avec la gauche. » L'agence doit monter une campagne spectaculaire pour rappeler son savoir-faire et revenir au centre du jeu. Elle prendra la forme d'un spot pour le réseau d'intérim Manpower.

« MITTERRAND N'OSAIT PAS SOURIRE, ON LUI A FAIT RETIRER DEUX PRÉMOLAIRES. »

Jacques Séguéla
(évoquant la campagne présidentielle de 1981)

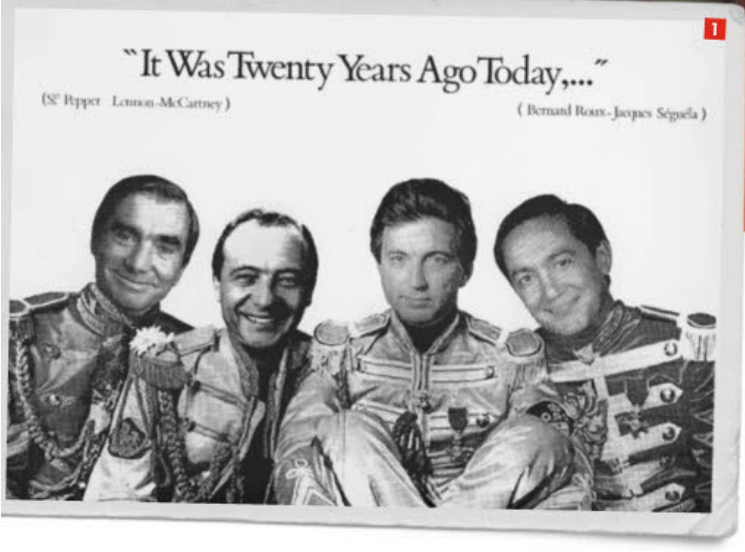
Le plus marquant de la décennie, avec ces dizaines d'ouvriers casqués qui assemblent les pièces géantes d'un puzzle au milieu d'un paysage futuriste. Jannick Le Guillou faisait partie de l'équipe du tournage : « Pour filmer, nous étions restés deux semaines dans les montagnes espagnoles, à une heure de route de Madrid », confie la créatrice de la série « Lea Parker ». Alain Franchet, un ancien assistant de Jacques Demy, est derrière la caméra. Il a fait installer des enceintes géantes qui diffusent une musique de Phil Collins à longueur de journée. Les acteurs évoluent sur un miroir de 400 m². Des milliers de moustiques s'écrasent en permanence sur le sol, si bien que près de 50 personnes doivent passer le balai à toute vitesse entre chaque prise. Pour couronner le tout, un hélicoptère vole en rase-mottes au-dessus de la scène. Au terme du tournage, le réalisateur retient huit heures de bande au format 35 mm. On lui rappelle qu'il faut en garder à peine une minute. Pour effectuer son choix, il loue une salle de cinéma pour visionner les images brutes sur grand écran. Le spot aura coûté 5 millions de francs. Soit, à l'époque, le prix d'un long-métrage.

Chez RSCG, les story-boards extravagants deviennent la règle. On persuade la belle Emmanuelle Béart de laisser deviner les charmes de sa poitrine sous un pull trempé à la lessive Woolite. On fait décoller une Visa GTI du porte-avions *Clemenceau*. On achemine des Alpes un Saint-Bernard et un canon à neige sur une plage des Bahamas. Même Woody Allen se voit proposer un rôle dans un spot pour le Club Med. C'est le producteur Jean-Jacques Grimblat, connu pour avoir fait tourner Claude Sautet (la SNCF) et Luc Besson (les chewing-gums Hollywood), qui est chargé des négociations avec le réalisateur d'*Annie Hall*. À New York, il est reçu par le secrétaire particulier de la star. « On a commencé à discuter et j'ai vite compris que Woody nous écoutait en cachette dans la pièce à côté. Il avait un code pour communiquer à travers la paroi avec son employé. » C'est-à-dire ? « À chaque fois que je proposais un prix, j'entendais trois coups sur le mur et le type me répondait : "Désolé, ce n'est pas assez." J'ai jeté l'éponge à 100 000 dollars. » →

ARCHIVES PERSONNELLES DE JACQUES SÉGUÉLA ; STEVENS FRÉDÉRIC / SIPA ; JB LE QUÉRÉ / MAXPPP ; ELODIE GREGOIRE / REA ; PIERRE VAUTHEY / SYGMA / CORBIS

COMMUNICATIONS POLITIQUES

(1) Jacques Séguéla avec François Mitterrand en 1981. (2) Avec Bernard Tapie en 1986. (3) Avec Lionel Jospin en 1989 pour la fête des 20 ans de RSCG. (4) Séguéla et Bernard Roux en 1982. (5) Jean-Michel Goudard et Nicolas Sarkozy en 2012. (6) Alain Cayzac avec Nadine Morano en 2012. (7) À droite, Jean-Michel Goudard, témoin du mariage entre Claude Chirac et Philippe Habert en 1992.



LA BANDE DES QUATRE

(1) Carton d'invitation parodiant les Beatles pour la fête des 20 ans de l'agence en 1989, célébrée au château de Versailles. (2) Cayzac, Séguéla et Goudard aux Bahamas, en 1976.

→ Au milieu des années 1980, il règne une ambiance de soirée tropézienne dans les locaux d'Issy-les-Moulineaux. On y croise, sans raison particulière, le sculpteur César, l'acteur Peter Fonda, le photographe Martin Parr ou le ministre de la culture Jack Lang. La légende prétend que les équipes de la création carburent à la cocaïne. Trente ans plus tard, ils en plaisantent : « Il n'y en avait pas plus qu'ailleurs. Notre truc à nous, c'était plutôt les apéros tequila du jeudi soir qui finissaient à l'aube. » Lors de ces fêtes, on joue avec les lances à incendie, on crie dans des haut-parleurs, on court après sa jeunesse. L'été, les quatre hommes se retrouvent souvent au domaine de Spérone, un petit paradis situé au sud de la Corse. Séguéla et Roux y ont fait construire des villas somptueuses, tout en bois, inspirées de l'architecture de Sea Ranch, une ferme marine près de San Francisco. Ils y ont attiré leurs concurrents, devenus des copains, Jean-Claude Boulet (BDDP) et Philippe Michel (CLM) ou Jean Feldman (FCA). « Chaque midi, se souvient ce dernier, je découvrais sur ma terrasse, autour de la table du déjeuner, de nouveaux jet-setters dont je ne savais rien, sinon qu'ils avaient été envoyés par mon voisin Séguéla. » C'est aussi à Spérone que disparaît Philippe Michel en 1993, victime d'une attaque cardiaque pendant un jogging avec Bernard Roux. Bernard Kouchner, un des habitués du domaine, est appelé en urgence, mais il est trop tard. « Philippe était sans doute le plus doué de notre génération », m'ont confié, émus, la plupart de mes interlocuteurs.

En 1988, l'agence se lance à la conquête du monde. Le quatrième mousquetaire, Jean-Michel Goudard, veut planter le drapeau de RSCG au bord du fleuve Hudson ou du Michigan. Après des mois d'études, il décide de racheter l'agence Tatham Laird & Kutner, installée à Chicago. Elle dispose notamment des budgets Volvo et Procter & Gamble. Pour se présenter, les nouveaux actionnaires organisent un gala à l'hôtel Drake, le palace de la ville. Les quatre associés n'ont peut-être jamais été si proches et si heureux que ce soir-là. Roux est mort de trac. Cayzac tombe dans les bras de Goudard. Séguéla, qui a évidemment

ARCHIVES PERSONNELLES DE JACQUES SÉGUÉLA

oublié son nœud papillon, improvise un discours en franglais. L'assemblée croit à un gag, ce qui provoque l'hilarité générale puis les applaudissements. Ces Frenchies ont décidément du talent. À la fin du laïus, Goudard annonce qu'il s'installe aux États-Unis pour diriger la filiale. RSCG a un coup d'avance sur tous ses concurrents français. Y compris sur le géant Publicis, qui devra attendre 1996 pour racheter le groupe Leo Burnett, créateur du cow-boy Marlboro.

OBJECTIF : SARKOZY 2017 ?

Au lieu d'agacer ses concurrents, l'agence conserve cependant une belle cote de sympathie. Sans doute parce que la plupart des publicitaires ont alors un ennemi commun : Havas. Ils reprochent à ce mastodonte encore contrôlé par l'État d'exiger des rétrocommissions de la part des médias. Je t'achète des espaces pour diffuser les pubs, tu me reverses un pourcentage en échange. Quand tout va bien, le milieu s'en accommode. Mais la crise du début des années 1990 exacerbe les tensions. Entre la guerre du Golfe et la loi Évin de 1991 qui interdit la publicité pour le tabac et l'alcool, le groupe RSCG commence à vaciller. Après une OPA ratée sur une agence britannique criblée de dettes, les quatre dirigeants perdent la confiance des banquiers. Les comptes sont exsangues. Ils n'ont plus le choix. Dans la plus grande discrétion, ils doivent consentir à céder leur contrôle à Havas. Leurs actions valent alors 200 millions de francs (41,5 millions d'euros actuels). « C'était ça ou la cessation de paiement », m'assure aujourd'hui Séguéla. Le 2 octobre 1991, les 2 000 employés du siège sont convoqués au théâtre d'Issy-les-Moulineaux pour apprendre la nouvelle. Dans la salle, on entend des sanglots. Quelques semaines plus tard, le dernier cocktail de RSCG avant la fusion avec Havas se transforme en *demolition party*. Les employés balancent dossiers, maquettes et ordinateurs par-dessus les coursives. Puis ils démontent les portes et arrachent les moquettes. Dernier moment de folie avant de rentrer dans le rang. Chacun pressent que le nouvel ensemble, baptisé Euro RSCG, est voué à la normalité.

Bernard Roux est le premier des quatre à quitter l'agence. En tant que directeur financier, il a vécu ce rachat comme un échec personnel. Trois ans plus tard, Jean-Michel Goudard démissionne à son tour. Il venait de participer à l'élection de Jacques Chirac à la présidentielle. Une affaire orchestrée avec soin : depuis 1993, il préparait cette victoire avec Claude Chirac, jadis stagiaire de RSCG. Le duo a ainsi soumis au candidat du RPR un *media training* dispensé par le spécialiste américain Roger Ailes, le *spin doctor* le plus réputé de la Maison Blanche. « Il nous a expliqué que le seul intérêt des sondages était de dicter un agenda aux journalistes. » Et non de comprendre les attentes du peuple ? « Vous plaisantez. Pour cela, il y a les comptes rendus des *focus group* (des réunions organisées par les instituts d'opinion avec des "échantillons de citoyens représentatifs"). On y découvre ce que les gens pensent vraiment. Ça aussi, c'était une leçon d'Ailes. »

À l'arrivée de Jacques Chirac à l'Élysée, Goudard rejoint le géant BBDO, basé à New York. Il en profite pour ajouter un zéro à son bulletin de salaire. Entre deux campagnes, il continue de dispenser ses conseils à un jeune ami en disgrâce, un certain Nicolas Sarkozy, rongé par la déprime post-balladurienne. Il l'accueille chez lui, le réconforte et va même plaider sa cause à Brégançon auprès du président Chirac. « C'était Bernadette qui semblait lui en vouloir le plus », note-t-il avec un soupçon de malice. Deux mandats plus tard, il se retrouve dans l'équipe de campagne de Nicolas Sarkozy. Le slogan « Ensemble tout devient possible » lui devrait beaucoup. « J'avais proposé "Ensemble tout est possible", mais Nicolas a remplacé le verbe "être" par "devenir" », confie-t-il. Quelques mois plus tard, le nouveau président lui donne un bureau à l'Élysée. « J'ai travaillé au Palais pendant quatre ans sans toucher un sou », précise-t-il. On le devine en réserve de la République. Plus tôt dans la journée, avec quelques amis, il a regardé passer le Tour de France aux pieds des Baux-de-Provence. La belle vie. En attendant, peut-être, le retour de Nicolas Sarkozy dans quatre ans.

En 2006, Alain Cayzac se retire à son tour du groupe, après que Vincent Bolloré en a pris le contrôle. Il n'avait guère le choix : quelques mois plus tôt, il s'était prononcé publiquement contre l'arrivée de l'homme d'affaires (il est toujours en procès avec lui au sujet du montant de ses indemnités de départ). Grâce à ses connexions dans le milieu du football, il prend la présidence du PSG, époque pré-qatarie. « Comme nous ne pouvions pas nous payer des vedettes, j'ai fait en sorte qu'il y ait quand même des stars chez nous : les supporters », se souvient-il. Ce qui n'a pas suffi. Après deux saisons sans éclat, il doit démissionner. Pendant notre entrevue, j'ai tenté de titiller son esprit d'équipe pour qu'il accepte de poser aux côtés de ses trois anciens associés. « Hors de question, m'a-t-il répondu. C'est comme si vous demandiez de prendre une photo avec des amis devant une tombe. La marque RSCG est morte et enterrée. » Jean-Michel Goudard en plaisante : « C'est mieux ainsi. Cette boîte finissait par me faire honte. »

Des quatre cofondateurs, seul Séguéla semble encore y croire. Il parle des pays émergents, évoque les marchés à conquérir, vante les mérites du candidat chilien Marco Enríquez-Ominami : 40 ans à peine, un ancien réalisateur de *telenovelas* devenu député progressiste. Le publicitaire le connaît depuis quinze ans. En ce moment, il le conseille pour l'élection présidentielle qui se tiendra le 17 novembre. Son ami « Marco » ne sera sans doute pas élu, mais Séguéla assure que son tour viendra en 2017. Ce serait alors une confirmation de son slogan préféré : « La pub mène à tout pourvu qu'on n'en sorte pas. » □

FORCES DE L'ESPRIT

L'ART DE LA FORMULE

Florilège des meilleurs slogans RSCG.

L'ANTI-TAPECUL
pour la Citroën GS (1978)

À FOND LA FORME
pour Décathlon (1982)

UN CAFÉ NOMMÉ DÉSIR
pour Carte noire (1985)

IL EST FOU AFFLELOU
(1985)

JE MARCHE À LA WONDER
avec Bernard Tapie (1986)

LA DROGUE C'EST DE LA MERDE
pour une campagne du gouvernement (1986)

LA LAINE VIT DE WOOLITE ET D'EAU FRAÎCHE
(1992)

(Suite de la page 161 →) une épreuve personnelle : la réapparition de sa mère, avec laquelle il est brouillé depuis quinze ans. Dans ses précédents livres, il n'était pas tendre avec elle, dessinant en creux un personnage de hippie irresponsable qui a abandonné ses enfants. Il avait même assuré aux *Inrockuptibles* qu'elle était morte – il expliquera plus tard qu'il le croyait sincèrement... Or voilà que l'invisible maman, Lucie Ceccaldi, publie une autobiographie, *L'Innocente* (Scali, 2008), dans laquelle elle consacre des lignes très désagréables à son fils. « C'était un livre d'une bêtise et d'une médiocrité insondables », juge Pierre Assouline, persuadé pourtant d'être « le seul qui n'en ait pas dit un mot ». « Je n'allais pas lui tomber dessus en me servant de sa mère », justifie-t-il. *Le Monde* n'a pas cette pudeur. Dans l'édition du 30 avril 2008, le journal octroie une page entière à Lucie Ceccaldi, qui balance : « Si, par malheur, Michel remet mon nom sur un truc, il va se prendre un coup de canne dans la tronche, ça lui coupera toutes les dents, ça, c'est sûr ! Et ce n'est pas Flammarion ni Fayard qui m'arrêteront. » Sollers résume : « Elle l'aplatit, elle dit qu'il ne faisait pas son caca quand il était bébé. On n'a jamais entendu une mère parler comme ça de son fils. Tout cela atteint des degrés de violence que le lecteur perçoit dans les livres de Houellebecq – et que lui arrive à maîtriser au prix d'une souffrance considérable. »

Au-delà du déballage public, Houellebecq ne supporte pas la façon dont certains journalistes le traitent. Dans sa correspondance avec Bernard-Henri Lévy, publiée en 2008 sous le titre *Ennemis publics* (Flammarion / Grasset), il dénonce la « meute haineuse » et se dit « mal à l'aise et désarmé devant l'hostilité franche ». « Chaque fois, écrit-il, (...) j'ai éprouvé la même sensation que lorsqu'en proie à une crise d'eczéma particulièrement douloureuse, je finis par me gratter jusqu'au sang. Mes vésicules eczémateuses se nomment Pierre Assouline, Didier Jacob, François Busnel, Pierre Mérot, Denis Demonpion, Éric Naulleau, tant d'autres. » La comparaison ne plaît pas particulièrement à Assouline, qui tient cependant à relativiser : « Il a laissé certaines insultes mais ce qui était trop diffamatoire a été retiré. L'éditeur lui a dit : "On va se retrouver devant les tribunaux, on ne peut pas traiter quelqu'un de fils de pute par écrit, il y a des limites quand même." Lui, il s'en foutait. »

« COMME LES BÉBÉS PHOQUES »

Les semaines passent et la perspective d'une entrevue avec l'insaisissable écrivain s'éloigne de plus en plus. La promo de son recueil, pourtant, continue. Il fait maintenant la tournée des radios. Les mêmes phrases reviennent en boucle. « La poésie du XIXe siècle est la seule qui vaille. » « J'ai l'impression qu'il n'y a plus de président en France depuis l'élection de François Hollande. » « L'hostilité de la population pour ses gouvernants a beaucoup augmenté. » « Je suis pour les référendums d'initiative populaire. » Son agent, François-Marie Samuelson, a daigné répondre à mes sollicitations. Par mail, il me « remercie pour cette proposition [de rendez-vous] mais en raison d'un emploi du temps chargé, notamment dû à des déplacements, [il] ne peut malheureusement pas donner une suite favorable » à ma demande. Teresa Cremisi, elle, continue de jurer qu'elle fait tout pour convaincre son auteur de me recevoir mais elle-même ne souhaite pas témoigner. Aperçu par hasard sur LCI à une heure de faible écoute, Houellebecq évoque sa grand-mère, Henriette. C'est elle qui l'a élevé et lui a transmis son nom de jeune fille en guise de pseudonyme. Il réprime un sanglot. Il est ému. Et émouvant.

En 2010, c'est un Houellebecq *new look* qui revient sur le devant de la scène avec son cinquième roman, *La Carte et le Territoire*. Moins polémique, plus apaisé. Certains y voient un changement de stratégie de communication lié à l'impérieuse volonté de Flammarion d'obtenir enfin le Goncourt. Pierre Assouline se souvient de la relation entre Houellebecq et François Nourissier, l'ancien président du prix, mort en 2011 : « Il était de notoriété publique que Nourissier faisait tout pour que Michel remporte le prix. Un jour, il m'a dit : "Vous savez, je connais bien Houellebecq. Chaque fois qu'il est à Paris, il vient me voir et nous allons promener nos chiens. C'est une amitié canine." Houellebecq était quand même plus stratège que je n'imaginais. Aller promener son chien avec le président de l'Académie Goncourt, jamais personne n'avait osé faire ça. » Une chose est sûre : le soupçon de plagiat qui entoure la sortie du roman est vite étouffé. Accusé d'avoir recopié des passages sur Wikipedia, Houellebecq a choisi d'assumer ses emprunts (des remerciements ont été

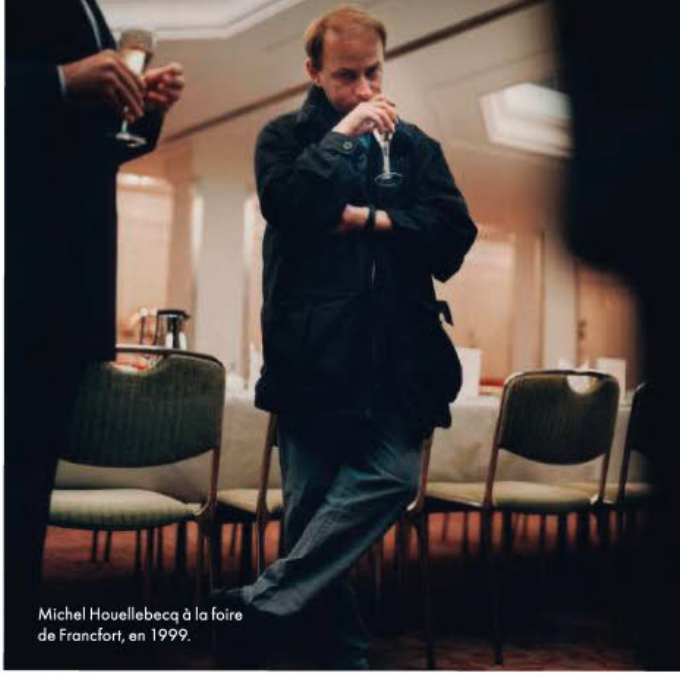
« ALLER PROMENER SON CHIEN AVEC LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE GONCOURT, JAMAIS PERSONNE N'AVAIT OSÉ FAIRE ÇA. »

François Nourissier
(ancien membre du jury Goncourt)

rajoutés dans les éditions ultérieures du livre), qui ne juraient d'ailleurs pas avec son style très froid.

Le 8 novembre 2010, les chaînes d'information en continu donnent la « priorité au direct » devant le restaurant Drouant, où le prix Goncourt vient d'être annoncé. Les cameramen courent d'un endroit à l'autre à chaque rumeur d'arrivée de Houellebecq, qui finit par leur lâcher : « Vous faites un métier bien inhumain. » Raphaël Sorin, son ancien éditeur, s'approche de l'auteur et le serre dans ses bras en criant : « On les a niqués ! » Devant une assistance conquise, Houellebecq lance, grandiose : « Si je n'avais pas eu ce prix, il y aurait eu de l'énervement en France, et ce n'est pas souhaitable. Notre pays n'en a pas besoin. J'étais devenu une grande cause, comme les bébés phoques. Il fallait sauver le Goncourt de Houellebecq. » D'ordinaire si réservé, il se laisse aller au sentimentalisme : « Je suis heureux d'être entouré de vous tous qui m'aimez. » À côté de Raphaël Sorin, figurent sur la photo de famille Teresa Cremisi, Frédéric Beigbeder, François-Marie Samuelson, BHL et quelques journalistes « compagnons de route ».

Moins d'un an après, c'est la panique : Houellebecq est une nouvelle fois introuvable. Certes, il a l'habitude de se faire oublier pendant des semaines en coupant son téléphone. Mais cette fois, voilà qu'il a séché la tournée médiatique prévue en Belgique et aux Pays-Bas. Il ne répond pas à ses e-mails depuis trois mois. La presse échafaude des théories plus ou moins fumeuses, la palme de l'audace allant sans doute au quotidien *Midi libre*, qui titre carrément : « Disparition de Michel Houellebecq : la piste Al-Qaïda évoquée ! » Après quelques jours d'inquiétude, Sylvain Bourmeau sur Twitter et Nelly Kapriélian sur le site des *Inrocks* mettent fin au suspense. L'auteur va bien, assurent-ils. Aucune explication ne suit. « J'estime qu'un artiste n'est pas un fonctionnaire et a le droit de "disparaître" s'il ne se sent pas de faire quelque chose », justifie Nelly Kapriélian. L'écrivain Catherine Millet relativise : « Michel n'est pas non plus un solitaire qui aurait besoin de s'enfermer chez lui, de ne voir personne. Il est très entouré par ses amis. » Comme le sociologue Michel Maffesoli, qui l'invite souvent à dîner dans son appartement parisien du boulevard Saint-Germain. Les deux hommes partagent une sympathie pour le théoricien du tourisme Rachid Amirou (décédé en 2011), qui a influencé le romancier dans son domaine. « Lors des funérailles de Rachid, raconte Maffesoli, Michel a fait un discours très émouvant. Derrière son air froid et désinvolte, il a montré ce qu'il avait dans le cœur. » Après le divorce de Houellebecq, Michel Déon le croise à l'aéroport irlandais de Shannon : « Je m'étais esquinté une jambe, j'étais en chaise roulante, mais la seule chose qu'il m'a dite, c'est : "Clément est mort."Je n'ai compris qu'ensuite qu'il parlait de son chien, il m'a dit ça comme s'il s'agissait de son père ou de sa mère. »



Michel Houellebecq à la foire de Francfort, en 1999.

C'est après la mort de l'animal qu'il décide de revenir en France. Il faut croire que ce come-back est à lui seul un événement : le 16 décembre 2012, l'AFP l'annonce comme le retour de l'enfant prodigue. Quelques mois plus tôt, Houellebecq a acheté un appartement dans une tour des Olympiades, cette dalle posée au cœur du XIIIe arrondissement à la fin des années 1960. « Je suis rentré pour voir sombrer le socialisme », blague-t-il devant une journaliste de *Marianne*, lors d'une fête organisée pour les 40 ans de la revue *Art Press*. « S'il est revenu, tempère Catherine Millet, c'est surtout qu'il était fatigué de devoir parler anglais toute la journée. » Le réalisateur Guillaume Nicloux, qui avait offert à l'écrivain le rôle du patron du contre-espionnage dans un téléfilm, *L'Affaire Gordji*, avance une explication plus flatteuse : « Je suis actuellement en phase de montage d'un film dans lequel Michel Houellebecq a une place très, très importante. Il s'appellera *L'Enlèvement de Michel Houellebecq* et évoquera justement la période où il a soi-disant disparu. On a tourné en juin, le film devrait sortir l'année prochaine. » Reste une question primordiale : pourquoi une tour au milieu du quartier chinois ?

Jérôme Coumet, le maire (socialiste) du XIIIe, a sa petite idée sur la question. Il me reçoit dans son bureau décoré d'œuvres d'art, avec vue sur la place d'Italie. Son amitié avec Houellebecq est née en 2011. Constatant qu'une partie de *La Carte et le Territoire* se déroulait dans son arrondissement, l'édile y avait organisé avec le journaliste Fréderic Bonnaud (actuel directeur de la rédaction des *Inrocks*), un ami d'adolescence, une émission de radio au milieu de l'hypermarché Casino du boulevard Vincent Auriol. Houellebecq a joué le jeu, tout le monde a fini au restaurant du coin. « Après le repas, c'est moi qui l'ai ramené aux Citadines, où il était descendu », raconte monsieur le Maire. Les deux hommes se sont ensuite revus lors d'un dîner avec l'artiste Robert Combas, cité par l'écrivain dans son dernier roman. « Un jour, confie Jérôme Coumet, j'ai fini par lui dire : "Tu as envie de revenir à Paris ? Pas de problème, je te mets en relation avec des agents immobiliers, ils vont te faire visiter des appartements dans les tours du quartier et tu trouveras peut-être ton bonheur." Je pense qu'il aime →

MAURICE WEISS / OSTKREUZ / COSMOS

↠ sincèrement cette architecture des années 1970, qui est si souvent pointée du doigt. »

UN SKETCH SUR ARDISSON

Et si c'était là, en plein XIIIe, que se trouvait la dernière chance de rencontrer Michel Houellebecq ? Première tentative au Casino où se déroulait l'émission de radio. « Oui, j'en ai entendu parler, mais je n'étais pas en fonction à l'époque, et je suis désolé mais nous avons beaucoup de travail ce matin, je dois vous laisser. » Hélas, sans doute à cause du turn-over du secteur, aucun des employés actuels ne travaillait ici il y a deux ans. Le rayon « livres » compte bien des exemplaires du dernier Marc Levy et de la biographie de Zlatan Ibrahimović, mais pas un seul Houellebecq. Deuxième essai sur la dalle des Olympiades. « Oui, il paraît qu'il s'est installé dans le coin mais je ne l'ai encore jamais vu », s'attriste le seul libraire de l'esplanade. Réponse identique dans les restaurants chinois des alentours : « Houellebecq ? Écrivain ? Non, désolé, connais pas. » Comme le dit Jérôme Coumet, « on ne doit pas l'ennuyer tant que ça quand il sort ».

Comment vit-il à Paris ? « Je suis définitivement classe moyenne dans mes aspirations », a-t-il déclaré un jour. Durant son procès, en 2002, il résidait dans un appartement de luxe près de Montparnasse, mais les pièces étaient quasiment vides. Il s'était offert une grosse berline en 2004, mais c'était pour brûler le bitume des autoroutes espagnoles afin d'écrire *La Possibilité d'une île*. En réalité, ses goûts ressemblent à ceux de ses personnages, presque jamais riches et presque jamais pauvres. On finit par se demander si ses chemises mal taillées et sa parka Camel ne feraient pas partie de la panoplie créée pour les médias. « J'ai longuement observé comment il s'habillait et j'en ai conclu que ce n'était absolument pas déplorable, sourit Jean-Claude Vannier. Ses godasses, on ne les trouve nulle part. Le petit sac à dos minable, idem. En fait, c'est une sorte de dandysme. Je trouve ça d'une très grande force esthétique. » Michel Maffesoli, spécialiste de la vie quotidienne et de la banalité, a trouvé à qui parler avec Houellebecq. « Il est postmoderne dans ce qu'il écrit et dans ce qu'il est, phosphore le sociologue. Il s'habille très mal parce que c'est ce qu'il aime. Moi je ne regarde pas "Plus belle la vie" par plaisir, c'est un objet d'étude. Lui se sent à l'aise quand il regarde des émissions vautré dans son canapé. »

À l'intérieur de son nouvel appartement, Houellebecq a installé un écran géant et des haut-parleurs dans toutes les pièces pour ne rien manquer de ses programmes favoris. Le traducteur et écrivain brésilien Juremir Machado da Silva, qui a passé une semaine avec lui en Patagonie en 2007, se rappelle qu'entre deux conversations philosophiques sur les qualités respectives des manchots et des loups-marins, l'écrivain parlait aussi de télévision. « Il aimait bien Jean-Pierre Pernaut parce qu'il y avait beaucoup de reportages sur les vaches de Normandie dans ses journaux. Il adorait chanter et aussi faire des imitations. Un jour, il a fait une sorte de sketch d'une quinzaine de minutes où il jouait Thierry Ardisson en train de m'interviewer. C'est sûr que personne ne l'imagine comme ça. En général, c'était quand nous avions bu. » Maffesoli confirme ce goût de l'ivresse : « Il a cette formule : "Tout l'alcool est bon." Avec ce côté que je conçois fort bien : boire pour boire. Pour se casser la gueule. On l'oublie parce qu'on veut paraître sophistiqué mais l'idée est simple : il faut lutter contre l'angoisse du temps qui passe. » Pour en revenir à Jean-Pierre Pernaut, il faut tout de même noter que, malgré tous les éloges qu'il lui a décernés, le journaliste de TF1 ne doit pas être de ses « amis » : il ne l'a jamais interviewé au « 13 heures ».

Tous ses proches me l'ont certifié : Michel Houellebecq est hanté par l'idée de la mort. Ce n'est pas d'une originalité folle, et encore mois surprenant chez un écrivain capable de décrire son propre assassinat dans *La Carte et le Territoire*. Son recueil de poèmes s'appelle *Configuration du dernier rivage*. A-t-il peur de passer à côté de la postérité ? Philippe Sollers bondit : « Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, c'est fait, c'est archivé, il va rentrer dans les classiques. Je le considère comme plus important que n'importe quel écrivain américain actuel. » L'éditeur Léo Scheer raconte l'une de ses conversations avec Houellebecq. « Il venait de voir son père, il était traumatisé, et il m'a dit : "Il a 85 ans, il est malade, il est mourant." Là, il a réfléchi puis il a ajouté : "Tu sais, je vais te dire un truc. Il va quand même beaucoup mieux que moi." Voilà, c'est ça, Houellebecq. Un mec qui va très mal. » David Rault, qui a écrit un court-métrage avec lui en 2003, sortait d'une crise cardiaque la dernière fois qu'ils ont correspondu par e-mail. « Début 2012, mon cœur s'est quasiment arrêté de battre pendant une heure, je suis resté dans le coma près d'une semaine. Quand je suis rentré chez moi, Michel m'a posé plein de questions sur l'après. Je n'ai fait que conforter son intuition qu'a priori, il n'y a rien. »

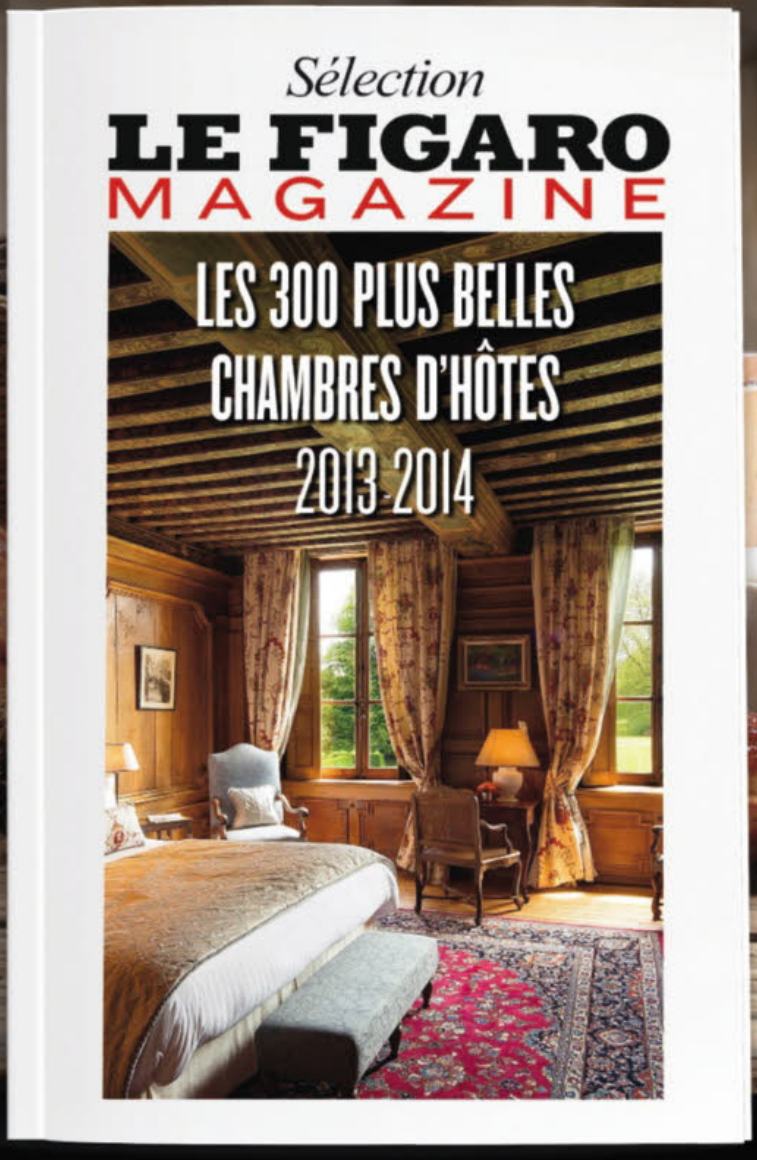
Après des semaines de tentatives, Michel Houellebecq ne m'aura accordé qu'un seul mot : « Bonjour ». Là non plus, il n'y a rien eu après. □

« QU'ON AIME OU QU'ON N'AIME PAS, C'EST FAIT, C'EST ARCHIVÉ, IL VA RENTRER DANS LES CLASSIQUES. »

Philippe Sollers
(éditeur chez Gallimard)

Les 300 plus belles chambres d'hôtes de France

sélectionnées par le Figaro Magazine



NOUVEAU

Édition 2013 – 2014

8,€90

En vente dès le 10 OCTOBRE

en kiosque, en librairie et sur www.figarostore.fr

L'AVENIR EST ENTRE VOS MAINS.

Un nouveau site Libération.
Un nouveau Libération du week-end.

Libé

VANITY SHOW

NEW YORK, *8 septembre*

UNE PANTHÈRE SUR LE CATWALK

Retrouvailles de deux monstres sacrés. Diane von Fürstenberg, présidente du CFDA (Council of Fashion Designers of America), avait ménagé ses effets : c'est Naomi Campbell qui a clôturé son défilé lors de la Fashion Week printemps-été 2014 de New York. Toujours à tomber !

PHOTOGRAPHIE **GREG KESSLER**

Les escarpins Louboutin de la mariée, **Eva Ionesco**.

Eva Ionesco, **Simon Liberati** et **Isabelle Huppert**.

Paquita Paquin, **Eva Ionesco**, **Francis Dorléans**, **Simon Liberati**, **Camille Bidault-Waddington**, **Vincent Darré**.

Vanessa Seward et **Bertrand Burgalat**.

Christian Louboutin entouré de **Pierre** et **Gilles**.

PARIS, *21 septembre*

MARIAGE DE PRINCESSE

On savait, depuis qu'il a publié son essai intitulé *113 études de littérature romantique* (Flammarion, 2013), que Simon Liberati s'intéressait au romantisme. On a pu le vérifier lors de ses noces avec la réalisatrice Eva Ionesco (*My Little Princess*). Et s'assurer que les sentiments n'empêchent en rien de s'amuser.

Raphaël Goubet, **Louis Benech** et **Leonello Brandoloni**.

Fifi Chachnil et **Elie Top**.

Bertrand Bonello et **Gaspar Noé**.

Pierre Le-Tan et **Ingrid Caven**.

Simon Liberati et ses amis masqués.

Marie Beltrami, Eva Ionesco, Simon Liberati, Christian Louboutin, Raphaël Goubet et Camille Bidault-Waddington.

Vincent Darré, Adrian Yee et Camille Bidault-Waddington.

Vincent Darré et Eva Ionesco.

Régis Descott, Simon Liberati et Manuel Carcassonne.

(Pas tout à fait le questionnaire de Proust)

Étienne DAHO

Le chanteur, dont l'album *Les chansons de l'innocence* est sorti en juin, se soumet au petit jeu de l'auto-analyse en 26 questions-réponses et un dessin.

L'artiste par lui-même, 2013.

A. À qui ou à quoi aimeriez-vous ressembler ?
À moi en mieux.

B. À qui ou à quoi ressemblez-vous ?
À un homme qui marche, même si je cours tout le temps.

C. À qui ou à quoi ressemblerez-vous dans dix ans ?
À un homme apaisé. On peut rêver, non ?

D. Où aimeriez-vous être maintenant ?
Je suis bien là où je suis.

E. Qu'est-ce qui vous rend beau ?
Un bon photographe, une bonne lumière.

F. Quelle est votre devise ?
Commencer par dire « non ». Voir ensuite.

G. En quoi excellez-vous ?
Cerner très vite les êtres et les situations.

H. Que détestez-vous plus que tout ?
Tout ce qui pourrait entraver ma liberté.

I. Quel est votre gros mot préféré ?
Salope. Et si on rajoute grosse, c'est l'extase.

J. Que faites-vous pour vous détendre ?
Écouter des disques très fort en buvant le plus vite possible.

K. Qu'y a-t-il sur votre table de nuit ?
Je n'en ai pas. Par terre, il y a les livres en cours de lecture, des DVD, un vieux réveil.

L. En qui ou en quoi croyez-vous ?
En mon instinct. Je le suis sans réfléchir.

M. Quelle chanson, film ou livre a changé votre vie ?
Mont-Cinère de Julien Green, que j'ai lu à l'âge de 11 ans.

N. Quel défaut pouvez-vous pardonner ?
Le défaut d'être dans l'excès.

O. Celui que vous ne pardonnez pas ?
L'avarice.

P. De quoi êtes-vous gourmand ?
Un bon disque, un bon bordeaux, un bon livre, un bon film.

Q. Quel est selon vous le pire « tue l'amour » ?
Trop d'intimité.

R. Quel rêve ou cauchemar récurrent faites-vous ?
Je rêve que je repasse encore le bac. Je sais au fond de moi que je l'ai déjà obtenu et que je n'ai rien à faire avec ces élèves, dans cette classe. Malaise.

S. Quelle est votre passion honteuse ?
Les films de De Funès. Un génie français.

T. Quel est votre objet fétiche ?
Un vieux pull marin qui tombe en poussière et que j'ai depuis mes 17 ans.

U. Comment gérez-vous le trac ?
Je me prépare très lentement. Chaque geste compte.

V. De quel sport êtes-vous fan ?
N'importe lequel, pourvu qu'il se pratique à deux.

W. Votre meilleure blague ?
Je les oublie instantanément. Si je les raconte, il en manque toujours un bout.

X. Votre jour préféré ?
Je n'en ai pas un en particulier.

Y. Celui que vous détestez ?
Idem.

Z. Faites un vœu…
Que ça dure, putain, que ça dure ! □

"UN SUSPENSE HALETANT" RTL "INCROYABLE" PREMIÈRE

CANAL+ msn.fr 20 minutes MY WB STUDIO Ciné Live Skyrock.com RTL

La nouvelle Eau de Parfum
La vie est belle
La vie est belle. Écrivez la vôtre.
LANCÔME
PARIS